This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Bethune

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Beiträge
GLA
Digitized by Google

Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY
Digitized by Google

Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Beiträge
GLA
Digitized by Google

Digitized by Google

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
Digitized by Google

Beiträge

zur Kenntniss

des Russischen Reichs

und der

angränzenden Länder Asiens.

Auf Kosten der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften

herausgegeben

von

K. E. v. Baer und **Gr. v. Helmersen.**

Drittes Bändchen.

Sur les Ressources territoriales et commerciales de l'Asie occidentale, par Jules de Hagemeister

St. Petersburg 1839,

im Verlage der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften.

Digitized by Google

Asia (Western) - Resources

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

ESSAI

SUR

LES RESSOURCES TERRITORIALES ET COMMERCIALES

DE

L'ASIE OCCIDENTALE,

LE CARACTÈRE DES HABITANS, LEUR INDUSTRIE ET LEUR ORGANISATION MUNICIPALE

PAR

Jules de Hagemeister.

St.-PÉTERSBOURG, 1839,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

HS

Digitized by Google

1. Asia, Western — Descr. and trav.
2. Turkestan — " " "
3. Turkey — " " " 1800-1850.
4. Economic history — Asia, Western.
5. " " — Turkestan.
6. " " — Turkey.

OD
4-6 = ED

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

L'Auteur de ce mémoire a visité durant les années 1836 et 1837, une partie de la Turquie et de la Perse, dans l'intention d'étudier les ressources de ces pays, et de reconnaître le marché qu'ils offrent aux produits de l'Europe. Les renseignemens recueillis à ce sujet ont été consignés dans une brochure publiée, en 1838, en russe et en allemand, sous le titre: „ Relations commerciales de l'Europe avec la Turquie et la Perse". Cet écrit, qui ne contient que des données puisées par l'auteur aux sources mêmes, a dû l'accueil favorable qu'il paraît avoir trouvé, tant en Russie qu'à l'étranger, à l'intérêt que soulève pour le moment la question qu'il traite. Mais aussitôt que le tems et les circonstances lui ont permis de se familiariser d'avantage avec tout ce

Digitized by Google

qui a été déjà écrit sur l'Orient, l'auteur a reconnu qu'il existe de grandes lacunes dans son mémoire.

Il a été puissamment secondé dans ses recherches sur la Perse, par quelques amis qui y avaient séjourné plus longtems que lui, et en même tems les récits de Mr. de Meyendorf, auquel le public doit des renseignemens précieux sur la Sibérie, ont fixé particulièrement son attention sur l'Asie centrale.

Ces circonstances ont fait naître chez l'Auteur l'idée de retoucher son premier travail sur la Turquie et la Perse, de le compléter par les matériaux que renfermaient ses propres journaux de voyage, et par ceux qu'il avait eu l'occasion de se procurer d'autre part.

Il s'est décidé en même tems à joindre à son ouvrage un aperçu sur l'état actuel du Turkestan et du pays des Afgans; parceque, sous le rapport des relations commerciales de la Russie avec l'Asie, relations qui étaient le point de mire de l'auteur dans ses recherches, l'Asie centrale ne pouvait être séparée de la Perse.

Digitized by Google

L'objet du présent mémoire est donc d'énumérer les ressources de l'Asie occidentale.

L'ouvrage s'occupe principalement des productions du sol, de l'industrie et du caractère des peuples qui l'habitent, en passant plus légèrement sur leur état politique.

Ce but a naturellement engagé l'auteur à faire abstraction de la division politique de ces vastes contrées, et à les envisager souvent comme autant des provinces d'un seul et même Etat. Il ne se dissimule pas que, vu la grande variété qui existe, tant dans la nature de ces pays eux-mêmes, que dans leurs populations et leurs institutions, une telle manière de traiter ce sujet, ne peut manquer de nuire en quelque sorte à la clarté de l'ouvrage. Le lecteur aurait peut-être préféré y trouver un tableau complet de chaque pays pris séparement, mais cela aurait entraîné des répétitions continuelles, et il n'aurait plus été possible de traiter dans leur ensemble les grands intérêts de l'Europe dans ses relations avec l'Asie. Ayant donc à choisir entre deux inconvéniens, l'auteur s'est décidé pour le parti qui, présentant

Digitized by Google

le moins de désavantage, le conduisait le plus promptement à son but. Au reste l'aperçu général qui termine chaque chapitre mettra le lecteur à même de se faire une idée assez exacte de chacun des pays qui figurent dans cet ouvrage.

Tel est le sens dans lequel le présent mémoire a été rédigé; c'est au public de juger si l'auteur a atteint le but qu'il s'est proposé.

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES.

Chapitre I. Description géographique 1
II. Produits du règne végétal 10
III. Produits du règne animal 45
IV. Produits du règne minéral 65
V. Aperçu général des forces productives 72
VI. Population 82
VII. Caractère des habitans 98
VIII. Organisation municipale 105
IX. Influence de la Religion 113
X. Industrie manufacturière et métiers .. 119
XI. Marchandises qu'on importe de l'étranger 143
XII. Voies commerciales et moyens de communication 177
XIII. Droits de Douane 214
XIV. Commerçans et manière de faire le commerce 225
XV. Aperçu général du commerce 245
XVI. Richesse nationale 259
XVII. Bien-être et luxe 289

Digitized by Google

Digitized by Google

POIDS, MESURES, ET MONNAIES MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE.

1 *Poids.*

Constantinople. 319 ocques = 1000 livres de Russie.
44 ocques = 1 cantaro.
1 ocque = 400 drachmes.
250 drachmes = 1 chéqui d'opium.
610 drachmes = 1 teffé de soie de Brousse.
800 drachmes = 1 chéqui de poil de chameau.

Smyrne. 316 ocques = 1000 livres de Russie.
45 ocques = 1 quintal.

Perse. 1 ménichahi = 14½ livres de Russie.
50 ménichahis = 1 khalvarichahi.
1 batmani Tawrizi = 7½ livres de Russie.
100 batmani Tawrizi = 1 Khalwari Tawrizi.
1 méni réi = 29 livres de Russie.
100 Méni réis = 1 Khalwari-réi.

Boukhara 1 Batman = 7 pouds 32 livres de Russie.

Digitized by Google

Khiwa 1 Baiman = 1 poud 8 livres de Russie.

2. *Mesures.*

Turquie. 1041 pies = 1000 archines de Russie.
1090 endazehs = 1000 archines de Russie.
744 quilots = 1000 tchetweriks de Russie.

3. *Monnaies.*

Turquie. 1 piastre = 21 copeks de Russie (en cuivre).
1 Piastre = 40 paras.

Perse. 1 chahi = 5½ copeks de Russie (en cuivre).
10 chahis = 1 panabat.
20 chahis = 1 sahibkiran.
25 chahis = 1 réal.
9 sahibkirans = 1 ducat de Perse.
10 sahibkirans = 1 toman.

Khiwa 1 tilla = 373 à 575 copeks (en argent).
1 tilla = 28 tangas.

Boukhara. 1 tilla = 373 à 375 copeks (en argent)
1 tilla = 22 à 23 tangas.

Afganistan. 1 roupie = 200 copeks (en cuivre).

Indes. 1 roupie = 230 copeks (en cuivre)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ANKÜNDIGUNG.

Beiträge

zur Kenntniss

des Russischen Reiches

und der

angränzenden Länder Asiens.

Auf Kosten der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften

herausgegeben

von

K. E. v. Baer und **Gr. v. Helmersen.**

Seit längerer Zeit schon besteht kein Archiv, welches bestimmt wäre, neue Beiträge zur nähern Kenntniss des ausgedehnten Russischen Reiches und der an dasselbe gränzenden Länder Asiens aufzunehmen, und dem westlichen Europa zugänglich zu machen. Selbst in Russischer Sprache bestand bis auf die neueste Zeit dergleichen nicht, nachdem der Sibirische Bote (Сибирскій вѣстникъ) und ähnliche Sammlungen aufgehört hatten. Zwar bieten die verschiedenen Russischen Zeitschriften den Mittheilungen über das Vaterland und einzelne Gegenden desselben wohl ein Asyl. Allein, nicht nur werden dadurch diese Mittheilungen so zerstreut, dass es fast unmöglich wird, sie zusammen zu finden, wenn man ihrer bedarf, sondern diese Zeitschriften behalten als ihre Hauptaufgabe die Unterhaltung der Leser im Auge, und können Abhandlungen, welche weniger für das Interesse des Augenblickes berechnet sind, oft aber den höchsten bleibenden Werth haben mögen, keinen Raum gestatten. Ausführ-

Digitized by Google

liche und genaue Darstellungen haben daher viel weniger Hoffnung, eine Aufnahme zu finden, als kurze und oberflächliche. Es gingen aus diesem Grunde nicht selten Nachrichten, die mit grosser Aufopferung gesammelt waren, ungenutzt verloren, oder blieben wenigstens liegen, bis irgend eine Feder aus dem Nachlasse eines verstorbenen Sammlers einen unterhaltenden und beliebig umgefärbten Auszug zu machen, für gut fand.

Zwar hat vor wenigen Monaten, nachdem unsre Unternehmung schon weit vorgeschritten war, die statistische Section im Rathe des Ministeriums des Innern einen Band werthvoller Materialien zur Statistik des Russischen Reichs herausgegeben, allein, auch wenn diese Sammlung fortgesetzt werden sollte, wie die Vorrede hoffen lässt, das Titelblatt aber nicht bestätigt, da der erschienene Band sich nicht als einen ersten ankündigt, so bliebe doch dem übrigen Europa diese Sammlung ohne Uebersetzung unzugänglich. Die Uebertragungen sind aber zuweilen, besonders die in die Französische Sprache, wenn sie überhaupt vorgenommen werden, wahre Verunstaltungen. Hat man doch kürzlich den Bericht über eine Russische Reise ins Eismeer, in welchem der Berichterstatter sagt, dass der Grönländische Wallfisch nicht bis an die Westküste von Nowaja Semlja komme, dahin ins Französische travestirt, dass man den Verfasser sagen lässt, er habe an der Ostküste von Finnland (die gar nicht existirt!) zahlreiche Wallfische gesehen. — Noch häufiger ist es, dass die Uebersetzungen oder Auszüge, welche in ausländischen Zeitschriften gegeben werden, die Quellen nicht nennen, man also auch über die Zuverlässigkeit derselben kein Urtheil haben kann. Diese Unsitte, derer sich die Deutsche Literatur bis auf unsere Zeit selten schuldig machte, ist jetzt sogar in einer viel gelesenen Deutschen, der geographischen Kenntniss gewidmeten Zeitschrift, beinahe Regel geworden, und fast nur die trefflichen, von Berghaus herausgegebenen Annalen der Länder- und Völkerkunde machen eine rühmliche Ausnahme.

Aus dem Gesagten geht hervor, dass nicht nur die gebildete Welt überhaupt, sondern unser Vaterland insbesondere, und dessen wissenschaftliche Anerkennung einen mehrfachen Verlust erleidet:

1) Indem werthvolle Materialien völlig verloren gehen und um so mehr dieser Gefahr ausgesetzt sind, je mehr sie streng wissenschaftlichen Inhalt haben.

2) In der Zerstreuung derer, die erhalten werden.

Digitized by Google

3) In der Unmöglichkeit für das Ausland, sie kennen zu lernen, wenn sie nicht übersetzt werden.

4) In der Gefahr der Entstellung bei Uebersetzungen und Auszügen, die im Auslande angefertigt werden.

5) In dem Verluste, welchen das Russische Reich an wissenschaftlicher Anerkennung erleidet, wenn so viele seiner geographischen Arbeiten dem Auslande unbekannt bleiben, oder in ausländischen Werken erscheinend, ihr Vaterland verschweigen. Es ist daher eine nur zu gewöhnliche Erscheinung, dass Fremde, welche durch Russland reisen, in ihre Berichte die benutzten inländischen Quellen verschmelzen, ohne sie irgendwo zu nennen, da sie sicher sind, dass die kritischen Anstalten des Auslandes ihrem Gedächtnisse nicht zu Hülfe kommen werden. So gewinnt es das Ansehen, als ob über Russland aus dem Reiche selbst bei weitem weniger berichtet würde, als in der That geschieht, und als ob Fremde neu aufländen, was längst Eigenthum der einheimischen Literatur war.

Mit noch grösserer und nicht weniger gerechter Ungeduld erwartet man aus Russland Nachrichten über diejenigen Länder Asiens, mit denen unser Vaterland in Verkehr steht, und die gerade zu den am schwersten zugänglichen gehören. — Die Geographie, im weitesten Sinne des Wortes, ist eine Wissenschaft von dem allgemeinsten Interesse geworden, seitdem die Arbeiten eines Humboldt und eines Ritter anschaulich gemacht haben, dass nicht nur die Gesetze der Verbreitung der organischen Körper, sondern zum grossen Theile auch die Schicksale der Völker in der Erdoberfläche geschrieben stehen. In der That ist die Weltgeschichte, im Ganzen übersehen, die Entwickelung zweier Bedingungen, der Beschaffenheit des Wohngebietes der Völker und der innern menschlichen Anlage der letztern. Es ist daher in unsern Tagen, ausser dem speciel geographischen, auch das etnographische Interesse sehr gesteigert, und je mehr die Europäische Civilisation sich verbreitet, und alle Verhältnisse gleich zu machen strebt, um so mehr muss man bemüht seyn, treue und vollständige Gemälde der gesellschaftlichen Zustände auf allen Stufen der Ausbildung zu erhalten. Nur aus ihnen wird sich die innere Anlage des Menschen, modificirt nach den Stämmen und Völkern, erkennen lassen. Das Russische Reich darf diesen Bestrebungen nicht fremd bleiben, und ist ihnen in neuester Zeit nicht fremd. Lange war Russland fast ausschliesslich bemüht, die West-Europäischen Zustände kennen zu lernen, eine nothwendige Folge seines spätern Eintrittes in den Europäischen Staatenbund. Vor Kurzem erst hat es angefangen, Asien

Digitized by Google

mehr als früher zum Gegenstande seiner Forschung zu machen, wie das schnelle Aufblühen der sogenannten orientalischen Studien nachweist. Es ist mit diesem Schritte in wissenschaftlicher Hinsicht, aus der Jugend seines Europäismus in das Mannes - Alter desselben übergetreten.

Betrachtungen dieser Art waren es, welche die Unterzeichneten veranlasst haben, unter dem oben genannten Titel ein Archiv für die Kunde des Russischen Landes und der dasselbe bewohnenden Völker, so wie für Russische Beiträge zur Kunde Asiens zu eröffnen. Sie werden sich der Deutschen Sprache bedienen, die Französische aber nicht ausschliessen, wenn durch die Beibehaltung derselben eine Uebersetzung vermieden werden kann. Die Akademie der Wissenshaften hat den Verlag dieser Sammlung übernommen. Schon jetzt haben mehrere Behörden die bereitwilligste Unterstützung uns zukommen lassen, obgleich wir bisher noch bei den wenigsten darum angetragen haben, da es uns darauf ankam, sowohl ihnen, als der wissenschaftlichen Welt, vor allen Dingen einen Anfang des Unternehmens vorzulegen. Wir dürfen zuversichtlich hoffen, dass die fernern Schritte, welche wir nach der Ausgabe der ersten drei Bände zu thun gedenken, nicht ohne Erfolg bleiben, worüber wir später dankbar berichten werden. Unter diesen Umständen können wir uns der Hoffnung hingeben, dieser Sammlung einen bleibenden Werth sichern zu können, so dass sie noch in spätern Jahren zu Rathe gezogen zu werden verdienen dürfte, wie jetzt die Sammlungen von Müller, Pallas, Storch und Anderen. Von dieser Hoffnung erfüllt, können wir unsre Landsleute auffordern, Beiträge, von denen gewiss noch werthvolle unbenutzt liegen, oder die, wenn sie vereinzelt erscheinen, in Gefahr schweben, weniger bekannt zu werden, uns mitzutheilen. Eine Vergütung an Honorar kann freilich nicht geboten werden, da die Herausgeber selbst keinen andern Vortheil geniessen, als die Ueberzeugung, an einer nützlichen Unternehmung Theil zu haben, und der akademische Verlag Honorirung ausschliesst. Dagegen wird die Akademie die zum Verständniss etwa nothwendigen Karten, Risse und Zeichnungen anfertigen zu lassen, wohl bereitwillig übernehmen, wie schon für die ersten Bände geschehen ist. Nur wenn die dadurch veranlassten Kosten mit dem wissenschaftlichen Gewinne nicht im Verhältniss stehen sollten, würden wir es unpassend finden, einen solchen Antrag zu stellen.

Dass die Beiträge um so willkommener seyn werden, je wissenschaftlicher ihr Inhalt ist, versteht sich von selbst. Aus Gegenden

Digitized by Google

jedoch, die so schwer zugänglich sind, wie die Asiatischen Grenzländer und die nördlichsten und östlichsten Gegenden Sibiriens, werden auch spärlichere Spenden willkommen seyn. Ja, die dürftigsten Reiseberichte aus sehr selten besuchten Gegenden, belehren wenigstens über Zeit und Mittel der Reise. Dagegen können Berichte über viel betretene Gegenden nur dann eine Aufnahme finden, wenn sie durch Reichthum des Inhaltes sich auszeichnen, z. B. mehr oder weniger vollständige Schilderungen in topographischer, ethnographischer, statistischer, geognostischer, botanischer oder zoologischer Hinsicht enthalten. Historisches von allgemeinerem Interesse soll nicht ausgeschlossen werden, wenn es sich darbietet.

Ueber die Zahl und Zeitfolge der Bände geben wir eben so wenig eine Verpflichtung gegen das Publikum ein, als über die Stärke jedes einzelnen Bandes. Hierüber wird der sich darbietende Stoff und die zu verwendende Musse bestimmen. Bald wird ein Band, wie der bereits im Drucke begriffene vierte, gemischten Inhalts sein, bald wird er mehrere Aufsätze verwandten Inhalts sammeln, wie der erste und zweite, bald ein geschlossenes Werk bilden, wie der dritte. In den beiden letztern Fällen wird er, ausser dem allgemeinen Titel, einen selbstständigen führen, und unter diesem besonders verkäuflich seyn.

Zugleich mit dieser Ankündigung erscheinen drei Bände und eine Abhandlung des vierten, von denen wir hoffen, dass sie eine günstige Aufnahme finden werden.

Der erste Band, der auch den besondern Titel führt:

Statistische und ethonographische Nachrichten über die Russischen Besitzungen an der Nordwestküste von Amerika, gesammelt von dem ehemaligen Oberverwalter dieser Besitzungen, Contre-Admiral v. Wrangell. *Herausgegeben und mit Berechnungen aus* Wrangell's *Witterungsbeobachtungen und andern Zusätzen vermehrt* v. K. E. v. Baer. (XXXVII und 336 Seiten mit einer Tabelle und einer Karte).

gibt sehr mannigfache Nachrichten von unsern Besitzungen in Amerika und den benachbarten Inseln. Die meisten sind von Herrn v. Wrangell selbst in Russischer Sprache niedergeschrieben, andere von dem verdienten Geistlichen Wenjaminow, der viele Jahre unter den Eingebornen als ihr Apostel gelebt hat. Auch erscheinen hier die ersten Nachrichten über Völker im Innern von Nordwest-Amerika, deren Namen zum Theil bisher noch nicht genannt waren.

Digitized by Google

Der zweite Band:

Nachrichten über Chiwa, Buchara, Chokand und den nordwestlichen Theil des Chinesischen Staates, gesammelt von dem Präsidenten der Asiatischen Gränz-Commission in Orenburg, General Major Gens, bearbeitet und mit Anmerkungen versehen von Gr. v Helmersen. Mit einer Karte (VI und 122 Seiten).

ist aus Materialien eines Mannes entnommen, dessen Beruf und wissenschaftliche Neigung ihm die genaueste Kenntniss der oben genannten Länder Asiens erworben haben. Der General Gens, Präsident der Asiatischen Gränz-Comission in Orenburg, hat 30 Jahre hindurch an diesem Orte und auf wiederholten Reisen in der Steppe an diesen Materialien gesammelt. Sie werden während der militärischen Expedition unsrer Krieger nach Chiwa von doppeltem Interesse seyn.

Der dritte Band:

Essai sur les ressources territoriales et commerciales de l'Asie occidentale, le caractère des habitans, leur industrie et leur organisation municipale, par Jules de Hagemeister, (296 Seiten).

behandelt die industriellen und commerziellen Verhältnisse von Gegenden, von denen einige allerdings zu den bekannteren gehören. Allein, da Herr von Hagemeister nicht nur selbst in der Levante gereist ist (über deren Handel er bereits eine lehrreiche Schrift herausgegeben hat), sondern aus den dortigen Verhältnissen ein anhaltendes Studium macht, und ihm für diesen Zweck die Hülfsmittel unsrer Behörden zu Gebote standen; da ferner das entworfene Gemälde einen eben so reichen Inhalt, als weiten Umfang hat, denn es umfasst ganz West-asien bis an den Indus und die Westgränze des Chinesischen Reiches, so können wir nicht zweifeln, dass seine Schilderung ein weit verbreitetes Interesse finden werde.

Der vierte Band, gemischten Inhalts, wird eröffnet durch eine von jenen Arbeiten, welche man weniger allgemein liest, aber um so öfter und länger zu Rathe ziehen muss. Es ist eine Aufzählung der ältern im Auslande angefertigten Karten von Russland durch Herrn Staatsrath v. Adelung, dessen Talent und Ausdauer für Arbeiten aus der Literatur-Geschichte die allgemeinste Anerkenung gefunden haben. Seine amtliche Stellung und seine Unermüdlichkeit haben es ihm möglich gemacht, ein Verzeichniss von fünf und siebenzig Karten vom Russischen Reiche oder einzelnen Theilen des-

Digitized by Google

selben, die im Auslande, vom 14-ten bis zum Schlusse des 17-ten Jahrhunderts erschienen sind, zu geben.

Ueber die Asiatischen Gränz-Länder, liegen noch mehr Materialien, als ein Band fassen kann, bereit. Sie sind ebenfalls von Herrn Gen. Gens.

Zwei künftige Bände werden die Berichte über Helmersen's Reisen und geognostische Untersuchungen innerhalb des Russischen Reichs enthalten.

Ueber unsre Amerikanischen Kolonien sind noch Materialien zu einem Bändchen vorräthig. Hier soll auch Wenjaminows Gemälde von den religiösen Vorstellungen der Koloschen in Deutscher Sprache erscheinen, was wir besonders bemerken, um Uebersetzungs-Collisionen zu vermeiden.

Man sieht, dass es weniger an neuem Stoffe, als an Zeit zur Bearbeitung und zum Drucke fehlen dürfte. Könnten wir über mehr Musse und mehr Mittel gebieten, so würden wir den Plan weiter ausdehnen und, nach den Eingangsworten dieser Ankündigung, dahin streben, dem Auslande den gesammten Stoff, welchen die Russische Literatur in verschiedenen Zeitschriften und andern Werken für die Kenntniss des Vaterlandes liefert, theils vollständig, theils in Auszügen mitzutheilen. Indessen ergiessen sich diese Quellen jetzt viel zu reichlich, als dass wir, ohne bedeutende Hülfe, an eine solche Ausbreitung denken könnten. Doch geben wir die Hoffnung nicht auf, wenigstens summarische Berichte über die hierher einschlagende Literatur geben zu können.

Baer. *Helmersen.*

Dieses Werk ist, wie überhaupt der akademische Verlag, zu haben: in St. Petersburg bei dem Buchhändler, Herrn Graeff, und in Leipzig bei dem Buchhändler, H. Leopold Voss.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE I.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE.

Les pays dont nous allons nous occuper, sont: le Turkestan indépendant (qu'il ne faut pas confondre avec le Turkestan chinois); les plateaux de l'Iran et de l'Arménie; la vallée arrosée par l'Euphrate et le Tigre, et l'Asie-mineure. Il est facile de déterminer les limites de tous ces pays, qui diffèrent entre eux par leur élévation, la nature de leur sol, leur fertilité et leurs habitans.

La chaîne de l'Himmalaïa se prolonge vers l'Ouest sous les noms de: *Hindou-Kouh*, *Paropamisus*, monts du *Khorassan* et *Elbourz*. Cette succession de montagnes forme, pour ainsi dire, un pont entre le plateau de l'Asie orientale et celui de l'Asie occidentale. Au Sud et au Nord de cette barrière rocheuse, s'étendent en effet deux vastes plaines, qui se rapprochent davantage à Balkh et à Attok.

TURKESTAN.

Le plateau septentrional se compose d'une partie de la Sibérie et du Turkestan indépendant. Le Turkestan a pour limite méridionale l'Hindou-Kouh et son prolongement jusqu'à la mer Caspienne; pour limite orientale le Bélourstagh et ses ramifications, qui s'étendent jusqu'à l'Altaï; pour limite occidentale la mer Caspienne et la chaîne de l'Ou-

Digitized by Google

ral. Tout le pays situé entre ces montagnes, l'Irtych et la mer Caspienne, n'est qu'un vaste bassin, qui paraît avoir été jadis rempli par les eaux de la mer Glaciale. Un fond d'argile durcie, mêlée de sable, fortement imprégnée de sel et parsemée de coquillages en beaucoup d'endroits, vient à l'appui de cette hypothèse qui acquiert encore plus de force par le grand nombre de lacs salans dispersés dans ce pays. Le sol est de la même nature dans toute la plaine du Turkestan; mais la proportion qui existe entre la quantité du sel et du sable d'un côté, et l'argile de l'autre, varie et détermine le plus ou moins de fertilité du sol. La partie occidentale du Turkestan forme un désert dont le sol est dur, mais recouvert de tertres d'un sable mouvant. L'eau y manque entièrement sur de grandes étendues, ou bien celle qui s'y trouve en petite quantité est saumâtre. Le pays au Sud de l'Oxus, pays qu'habitent des Turcomans, est cependant moins aride que celui qui s'étend entre ce fleuve et le Syr-Déria, et il est probable, que la plaine enclavée par l'Atrek et le Gourghan pourrait être rendue à la culture. Quelques groupes de montagnes, détachées, pour ainsi dire, de la chaîne du Balkan, offrent aux nomades de l'eau et des pâturages. Le terrain devient fertile partout où il a pu être arrosé; et sur les bords des rivières qui traversent le pays, s'étendent des oasis riantes. La plus grande est le Khanat de Khiwa, sur la rive gauche de l'Amou; il est arrosé par de nombreux canaux qui y répandent l'eau de ce fleuve. Les récoltes ne sont pas moins abondantes des deux côtés des rivières qui, au Sud de l'Oxus, descendent des montagnes du Khorassan dans le steppe des Turcomans. Parmi ces rivières l'Atrek et le Gourghan se jettent dans la mer Caspienne; le Mourghab et le Tedjend sont absorbés par les sables.

Digitized by Google

Ainsi que la partie Sud-Ouest du Turkestan devient moins stérile par la proximité des monts du Khorassan, de même la partie Nord-Ouest le devient aussi par les montagnes de l'Oural dont quelques ramifications s'étendent dans le steppe habité par des Kirghiz. Mais la sécheresse du sol y est si grande, à cause du manque de pluies et de rosée, que la végétation meurt partout où elle se trouve en contact avec le désert. Lorsqu'une forêt, par exemple, touche aux limites du steppe, on s'aperçoit que l'herbe et les arbres se desséchent sur ses bords; le désert avance, et la forêt se trouve de plus en plus rétrécie.

Au centre du steppe des Kirghiz se trouvent quelques chaînes de montagnes peu étendues, mais dont l'élévation est assez considérable. Elles offrent autant de points d'appui aux Nomades, des pâturages à leurs troupeaux, et un abri contre les chasse-neige en hiver. Là où il n'y a point de montagnes, les Kirghiz se réfugient en hiver dans les forêts de joncs qui entourent les lacs et les nombreux marais. En été, ils ne trouvent de pâturages que dans quelques vallons où les eaux plus long-tems accumulées ont laissé plus d'humidité au sol, et sur les bords des rivières Amou et Syr.

A l'Est du bassin que nous avons reconnu avoir été jadis couvert par la mer, le steppe s'élève vers les frontières de l'Empire chinois et offre de riches pâturages et une eau excellente.

La grande Boukharie, enclavée par les deux principaux fleuves du Turkestan: l'Amou et le Syr, qui se jettent dans le lac d'Aral, ressemble à un promontoire montagneux qui s'avance au milieu des déserts, en s'aplatissant de l'Est à l'Ouest. Le plateau de Pamère, formé par le contact du Bélourtagh et de l'Himmalaïa, est le point le

Digitized by Google

plus élevé de ce promontoire et donne naissance aux deux fleuves qui en font la limite au Nord et au Sud. Presqu'à l'extrémité occidentale, se trouve la ville de Boukhâra dans une situation très défavorable. Les montagnes situées à l'Est n'y laissent parvenir qu'une eau mauvaise et peu abondante ; et les sables du désert y empiètent souvent sur le domaine de l'homme; toutefois, comme Boukhâra n'est qu'à 1200 pieds au dessus de la mer, plusieurs plantes qui ne croissent plus dans les pays élevés de l'Est, y prospèrent. Le bois et les pâturages y manquent, mais les champs étant bien arrosés, donnent de riches récoltes. La nature se montre moins avare de ses bienfaits du côté de Samarcande et du Khokhan; elle n'y resserre plus l'activité de l'homme dans des limites aussi étroites. L'hiver est rude dans les pays montagneux de Derwazeh, de Wakhan, et sur les pentes septentrionales de l'Himmalaïa, à Badakhchan et Koundouz. La neige y couvre la terre pendant trois mois, et elle y répand assez d'humidité, pour que, dans plusieurs localités, on puisse se dispenser d'arroser les champs. Dans toutes les autres parties du Turkestan rien ne croît sans irrigation, excepté sur les bords des fleuves, qui se gonflent plusieurs fois par an, à des époques régulières. L'Amou atteint en Khiwie sa plus grande hauteur au mois de Juin. Il s'élève alors à 3 ou à $3\frac{1}{2}$ pieds au dessus de son niveau ordinaire, et inonde en quelques endroits un espace de 2 à 5 verstes. Sa largeur habituelle non loin de la ville de Khiwa, est de 200 à 500 sagènes. Chaque année il s'y couvre de glace pendant un mois à peu près. Sur le Syr, la glace acquiert assez de consistance pour porter tous les ans des caravanes entières de chameaux. A Boukhâra l'hiver est assez rigoureux pour qu'il y neige souvent. Le ciel

Digitized by Google

constamment sans nuages en été et en automne, n'accorde les bienfaits de la pluie qu'au commencement du printems.

IRAN.

Ce climat sec règne aussi sur le plateau de l'Iran qui s'étend des monts: Hindou-Kouh, du Khorassan et Elbourz, jusqu'à la mer de l'Inde, et embrasse la Perse, l'Afganistan et le Béloudjstan. A l'Est, sa pente vers la rive droite de l'Indus est très rapide; à l'Ouest, depuis le golfe Persique jusqu'au plateau de l'Arménie, l'Iran est bordé par la chaîne du Zagros, et la vallée du Tigre. Ce pays, quoique étroitement lié à l'Arménie, par sa position géographique, en est entièrement distinct par la qualité du sol. L'élévation moyenne de ce plateau, qui n'a de pente bien prononcée d'aucun côté, est environ de 3500 à 4000 pieds au dessus de la mer. De grands fleuves n'ont pu s'y former. Le Kizil-Ouzen est le plus considérable. En outre, quelques courans qui prennent naissance près des côtes du golfe Persique ou de la mer Caspienne, se jettent dans ces bassins; d'autres débouchent dans des lacs, ou sont absorbés par des saignées et se perdent dans les steppes. Le sol est un composé d'argile et de gravier, fortement imprégné de sel. De là les nombreux lacs salans, comme celui d'Ourmiah, et le goût saumâtre même des eaux courantes. Dans les parties basses, où, par une plus grande accumulation d'humidité, le sel est tiré du sol et se crystallise au soleil, la terre se couvre d'une croûte blanche. C'est ainsi que s'est formé le désert salant qui s'étend de Kachan, d'Ispahan et de Chiraz jusqu'à Candahar et à Kélaat. Il n'est cultivé que dans les endroits arrosés par les eaux qui découlent de

Digitized by Google

quelques montagnes. De cette manière se sont formées dans ce désert les Oasis de Yezd, de Kerman, de Tubbus etc.

Dans tout l'Iran, rien ne prospère sans irrigation; l'herbe à peine poussée se fane; la pluie et la neige ne tombent qu'en hiver et au printems; la rosée est presqu'inconnue, et la sécheresse de l'air est si grande, qu'elle empêche même la putréfaction des matières végétales et animales. Malheureusement les montagnes qui traversent ce pays dans toutes les directions, sont pierreuses et dénuées de bois; de manière qu'il ne s'y accumule que fort peu d'humidité. Il y a eu probablement un tems où elles étaient moins arides; mais la destruction complète des forêts a dû faire tarir les sources. L'abandon des canaux d'irrigation a desséché des champs qui donnaient autrefois d'abondantes récoltes.

Les chaînes de l'Hindou-Kouh et des monts du Khorassan qui fertilisent les pays du Turkestan situés sur leur versant septentrional, répandent aussi l'abondance sur leur pente méridionale. La vallée de Peïchawer, à l'extrémité orientale de l'Iran, est une des plus riches de ces contrées. Quoiqu'elle soit élevée de 3000 pieds au dessus de la mer, la canne à sucre y croît. Caboul, dont l'élévation est double, a un hiver rigoureux, mais du reste un climat européen, et dans ses environs le blé croît sans être arrosé artificiellement.

Candahar et Hérat sont situés sur un isthme fertile, entre le désert salant de la Perse et le pays pierreux des Hézarehs. La province du Khorassan est très fertile, ainsi que le versant méridional de l'Elbourz; mais rien n'égale la riche végétation des forêts impénétrables dont est couverte la région qui s'étend entre la mer Caspienne

Digitized by Google

et l'Elbourz, région large seulement de 30 à 40 milles d'Angleterre. Les nuages venant de la mer et arrêtés par les montagnes, se déchargent sur cette côte, dont la fertilité est malheureusement contrebalancée par les exhalaisons malsaines des marais et des eaux stagnantes.

La chaîne de montagnes qui sert de prolongement à l'Hymmalaïa s'abaisse le plus dans le Khorassan; elle s'élève de rechef sur les limites du Mazandéran, où elle prend le nom d'Elbourz et atteint une hauteur de 14,000 pieds. Elle se joint ensuite aux monts Caucases. Ces derniers sont séparés par le Cour, du système de montagnes qui se concentre dans le plateau de l'Arménie.

ARMÉNIE.

L'Ararat s'y élève en cône isolé, dans une plaine située à environ 5,500 pieds au dessus du niveau de la mer. C'est à ses pieds que prennent naissance les chaînes de montagnes qui traversent l'Asie-mineure.

Les pentes du plateau de l'Arménie sont déterminées par le courant des fleuves qui en découlent. L'Aras débouche dans la mer Caspienne; l'Euphrate et le Tigre se jettent dans le golfe Persique; vers la mer Noire se dirigent le Kizil-Yrmack et le Tchorokh. Le climat de l'Arménie est froid sur les hauteurs d'Arzeroum, de Baïazid, de Kars; mais les fruits appartenant à des régions chaudes, réussissent dans les vallées de Tortoum et d'Erzinghian. Le terrain est partout gras, riche en eau et donne presque partout des récoltes abondantes sans être arrosé artificiellement. L'Arménie est un pays intermédiaire, entre le plateau aride de l'Iran et les vallons riants et fertiles

Digitized by Google

de la péninsule. Elle manque de forêts; on n'en trouve que dans les recoins des montagnes et plus abondamment sur le penchant du plateau que sur les hauteurs.

MÉSOPOTAMIE.

La vallée arrosée par l'Euphrate et le Tigre s'aplatit vers le Sud. Elle est fertile jusqu'à ce que, dans la dernière partie de leur cours, les deux fleuves entrent dans le désert sablonneux de la Syrie. De hautes montagnes, souvent couvertes de broussailles, et moins fréquemment de bois, y enclavent des vallons fertiles. Une des plus belles contrées de la Mésopotamie est le pays de Soulimaniah, qui abonde même en forêts.

ASIE-MINEURE.

La péninsule de l'Asie-mineure commence sur la rive droite de l'Euphrate. Celle-ci, depuis le plateau de l'Arménie, jusqu'à l'extrémité Nord-Ouest de la Méditerranée, est longée par l'Antitaurus, la chaîne la plus haute de cette contrée. Cette chaîne divise les eaux qui prennent naissance sur le versant méridional des plaines de l'Arménie, en rejetant les unes à l'Ouest et les autres dans la vallée de l'Euphrate.

La chaîne du Taurus, basse et riche en bois, se joint à l'Antitaurus et longe la Méditerranée jusqu'à Macri. Le pays qu'elle traverse, est aussi richement doté par la nature que négligé par les hommes. — Limité au Sud et à l'Est par ces deux chaînes de montagnes, s'élève un plateau formé de couches calcaires et tufières qui, après avoir atteint près de Kaïssar une hauteur de 3000 pieds au dessus de la mer, s'abaisse vers l'Occident.

Digitized by Google

Tout le pays entre Kaïssar et Coutahiah, porte les empreintes de révolutions volcaniques. Le terrain y est imprégné de sel et de nitre. Ce plateau, qui se termine au Nord vers Afioum-kara-Hissar, Youzkate, et Araby-bir, est d'une fertilité très inégale. Il est aride dans beaucoup d'endroits, mais fertile là où abonde l'eau pour l'irrigation. Le bois y manque; les hivers y sont froids à cause de la grande élévation; mais en été la chaleur est forte, ce qui permet de cultiver, par exemple à Kaïssar, le cotonnier qui ne croît pas en d'autres endroits situés un peu plus au Nord, comme Siwas. C'est de ce plateau-ci, que découlent, dans la direction Nord-Ouest, les principaux fleuves de l'Asie-mineure: le Kizil-Yrmak (qui reçoit des hauteurs de l'Arménie un affluent portant le même nom) le Ekil-Yrmak et le Sakkariah: tous les trois débouchent dans la mer Noire. A peu de distance des côtes de cette mer, s'élèvent des montagnes entrecoupées de larges vallées et composées de plusieurs chaînes qui, commençant en Arménie, s'étendent assez loin dans le pays. Cette continuation du Taurus se joint, près de la mer de Marmora, aux belles montagnes boisées de l'Olympe et au plateau aride d'Angora. Le pays renfermé par ces montagnes, est certainement un des plus beaux de notre hémisphère. Le climat y est modéré, la végétation riche, l'eau abondante. Dans la profonde vallée de Tocate, on cultive même le cotonnier mais les bois y ont déjà disparu, et le pays entre ces montagnes et le plateau central de la péninsule, forme une vallée qui offre très peu d'attraits, quoiqu'elle soit fertile. Jadis elle était animée par le passage de nombreuses caravanes.

Digitized by Google

CHAPITRE II

PRODUITS DU RÈGNE VÉGÉTAL.

Agriculture.

Passons maintenant en revue les produits de ce pays. L'Asie centrale est regardée comme la patrie des céréales; mais hormis l'orge, qu'on prétend avoir trouvée en Tartarie dans un état sauvage, les autres céréales n'ont été rencontrées jusqu'à présent que cultivées par l'homme. L'avoine est inconnue dans ces pays. Le seigle, qu'on n'y cultive pas précisément, pousse souvent de lui même dans des champs où l'on a récolté du froment. C'est le seul grain qui soit confié à la terre en automne; tous les autres le sont au printems. Dans les pays chauds et où l'on économise le terrain, les champs donnent deux récoltes consécutives. Le froment y est coupé en Mai, et on le fait suivre immédiatement de quelque autre graine. En Khiwie et en Boukharie on fume régulièrement les champs après les avoir arrosés; mais l'engrais y est rare, comme dans toute l'Asie, parceque le fumier est employé pour le chauffage. En outre, le bétail ne passe que peu de tems dans les étables. En Perse, les irrigations tiennent lieu de toute autre amélioration du terrain. Là, comme en Turquie, on laisse les champs en jachère pendant une année ou deux. Un système d'assolement bien réglé y

Digitized by Google

est absolument inconnu. Dans les Khanats de Khiwa et de Boukhâra, l'agriculture est plus soignée que dans tous les pays voisins. On y remue les champs jusqu'à 7 fois. En Turquie, on laboure à peine le terrain auquel on veut confier du grain.

En Khiwie, les irrigations s'opèrent d'une manière semblable à celle qu'on suit en Egypte. Douze canaux principaux et deux bras naturels de l'Amou-Déria répandent ses eaux dans le pays; les canaux sont creusés de manière, à ce que leur lit soit toujours de deux archines au dessous des plus basses eaux du fleuve. La longueur de quelques uns de ces canaux est de 50 verstes, leur largeur à l'embouchure va jusqu'à 30 sagènes. Les canaux se rétrécissent en s'éloignant de l'Amou. Nombre de voies secondaires conduisent l'eau sur les champs. Les crues de l'Amou sont si fortes, qu'il ne suffit pas de répandre ses eaux sur les champs, il faut encore garantir le pays des inondations. Cela oblige les Khiwiens à entourer chaque champ d'une digue élevée, qu'on perce soigneusement pour y introduire l'eau. On relève aussi de tems en tems le niveau des champs, en les couvrant de couches de fumier, de vase et de sable. Chaque année on déblaie les canaux; à cette fin chaque famille contribuable fournit un ouvrier. Ce travail est réputé tellement malsain et pénible, qu'on n'y emploie que des esclaves; ceux qui n'en ont pas, et qui sont obligés de louer des ouvriers, doivent les payer 4 roubles par jour, tandis que, pour d'autres travaux, on ne paie les journaliers que 50 copeks.

En général, l'agriculture et l'entretien des édifices construits en terre, exigent en Khiwie tant de peine, qu'un petit propriétaire possédant une paire de boeufs, ne peut cultiver plus de 3 à $3\frac{1}{2}$ déciatines.

Digitized by Google

En Boukharie, le gouvernement surveille avec beaucoup de soin l'entretien des canaux. Les travaux exécutés en Perse pour faciliter l'irrigation, ne sont peut-être pas moins gigantesques que dans l'état de Khiwa, quoiqu'ils sautent moins aux yeux. L'eau n'étant pas abondante, il faut en tirer tout le parti imaginable. Il s'agit donc de la recueillir et de la diriger sur les champs avec le moins de perte possible et en prévenant l'évaporation. C'est pourquoi les canaux en Perse, consistent, pour la plupart, en conduits souterrains. L'eau recueillie ainsi sur les hauteurs, débouche dans les plaines. Malheureusement, nombre de canaux sont tombés en ruines pendant les désordres continuels qui ont régné en Perse, et par suite de cela, beaucoup de localités ont dû être désertées par leurs habitans. L'entretien des canaux principaux est à la charge du gouvernement, qui tire un revenu considérable de la location de leurs eaux. — Les grands conduits qui ont été exécutés à frais considérables près des villes en Turquie, servent à approvisionner celles-ci d'eau potable, et en fournissent aux bains et aux mosquées pour les fréquentes ablutions des Croyans. — Les canaux destinés à arroser les champs dans ce pays, sont conduits à peu de distance et avec peu de soin.

Pour élever l'eau au dessus de son niveau, on se sert généralement d'une roue à chapelet, à rayons fort grands, mue par un cheval ou un âne.

En Perse, le froment rend de 12 à 18 fois la semence, et l'on prétend qu'il n'est pas rare de recueillir dans quelques endroits très fertiles, de 30 à 40 grains pour un. La plaine d'Arzeroum, qui est réputée être une des plus fertiles en Turquie, rend jusqu'à 15 fois la semence, sans qu'on soit obligé d'arroser artificiellement les champs.

Digitized by Google

Les vallées d'Erzinghian et de Kharpout, qui ont un climat plus chaud, donnent des récoltes plus abondantes encore; tandis que sur les hauteurs de Baïazid et de Kars, on ne recueille guère au delà de 6 à 8 grains pour un.

Les vallées arrosées par le Kizil-Yrmack, ainsi que celle de la rivière de Tokate et de Tcharchembeh, sont d'une fertilité proverbiale. A Kaïssar le blé rend de 10 à 16 fois la semence. Quoique les récoltes soient plus constamment abondantes dans les lieux où les agriculteurs ont recours à l'irrigation, les peines qu'exige ce procédé ne sont pas en proportion avec ce surplus de produits, et les prix des céréales sont par conséquent toujours beaucoup plus élevés partout où l'on est obligé d'arroser artificiellement les champs.

Il est impossible de déterminer la quantité de céréales que pourrait produire la Turquie. Elle est bien loin d'approcher de cette limite.

En Perse, quoique beaucoup de sources soient taries et que la culture dépende uniquement de l'abondance des eaux, il est certain qu'une surface de terrain bien plus grande que par le présent, pourrait être labourée. Il est douteux que les champs dans les oasis de la Khiwie et de la Boukharie soient susceptibles d'une plus grande extension. Pour ménager le terrain on a déjà presque renoncé, dans le Khanat de Khiwa, à la culture d'arbres fruitiers, et le mûrier y est assez rare. La nécessité d'ensemencer une partie des champs de plantes fourrageuses, pour la nourriture du bétail, y enlève beaucoup de champs à la culture des céréales.

Les besoins plus raffinés des habitans de la Boukharie, les obligent à employer une plus grande partie de leur

Digitized by Google

terrain à la production de fruits, ainsi qu'à celle de la soie et du coton, objets contre lesquels ils reçoivent de leurs voisins les articles qui alimentent leur industrie. Le Khanat de Khokhan est beaucoup plus riche en terrains labourables et en prairies, et par conséquent sa prospérité et sa population sont en croissance; tandis que la Boukharie est, pour le moins, stationnaire.

La difficulté des transports est une des principales entraves au développement de l'agriculture en Orient. Par suite de cette difficulté, on y trouve la plus grande abondance à côté de la plus profonde misère, et c'est encore la cause qui rend si fréquentes les disettes partielles.

Cette circonstance empêche de spéculer sur les blés, et elle est certainement une des raisons pour lesquelles les habitans de l'Asie ne font jamais de provisions. Le caractère insouciant de ces peuples, le manque de sécurité pour toute propriété, ainsi que les vexations des gouvernemens despotiques en Orient, contribuent également à ce fait.

C'est sur les agriculteurs que pèsent toutes les charges publiques, d'autant plus onéreuses que les impôts fonciers sont prélevés sur le produit brut des champs et d'après une évaluation plutôt fictive que juste. En Turquie, la défense d'exporter le blé, ainsi que le droit que s'était réservé le gouvernement de l'acheter à un prix arbitraire, mettaient les provinces les plus fertiles de cet Empire, dans la nécessité d'importer annuellement des céréales de l'étranger. Cette défense et ce monopole viennent d'être abolis.

L'Asie occidentale étant également partagée entre les habitans sédentaires et des nomades dispersés sur toute sa surface, les céréales trouvent toujours un débit assuré

Digitized by Google

parmi ces derniers qui les échangent contre les produits de leurs troupeaux et de leur industrie domestique. Plusieurs villes doivent leur existence principalement au marché de blé qui s'y est formé de cette manière.

En Turquie, cet échange doit augmenter rapidement à mesure que le commerce européen enlèvera à ce pays nombre d'articles fournis principalement par les nomades, tels que: laine, poil de chèvres, noix de galle, grénettes, fourrures, gommes etc. Les fournisseurs acquerront par là les moyens d'acheter plus de grains. Le projet du Sultan Machmoud de coloniser tous les nomades dans l'Asie-mineure, pourrait donner, s'il réussissait, un grand embarras aux producteurs agricoles de ce pays.

Froment.

Le grain le plus généralement cultivé est le froment. On le sème tant en automne qu'au printems. Il forme le fond de la nourriture de la plupart des habitans de l'Asie occidentale. On le réduit en farine dans des moulins mûs par des chevaux ou par l'eau. Les nomades se servent de moulins à bras; à Khiwa ces instrumens sont encore d'un usage général.

Le pain qu'on cuit ordinairement sur des plaques de fer, a la forme de flans.

Orge.

L'orge sert à la nourriture des chevaux et on la produit en abondance. Les habitans de la Perse la mangent aussi en la mêlant au froment. On en fait également du gruau en la broyant dans des mortiers en pierre. En Khiwie et en Boukharie, on cultive peu d'orge, parceque la

Digitized by Google

cherté du terrain ne permet pas de semer une céréale qui sert principalement à nourrir des animaux. L'orge est ordinairement de 50% meilleur marché que le froment.

Djoghène.

Une graine très commune dans tous les pays à l'Est de la mer Caspienne, est le djoghène ou djougari (holcus saccharatus) qui ressemble au millet. Cette céréale donne des récoltes plus abondantes que toute autre; sa tige, qui est très épaisse, pousse jusqu'à la hauteur de plus d'une sagène. Lorsqu'on la cultive comme plante fourrageuse, on peut la faucher 7 à 8 fois dans le courant de l'été. La graine ne sert de nourriture qu'à des gens pauvres et surtout aux Turcomans, qui la mêlent au froment.

Maïs, Millet, Riz.

Le Maïs que l'on sème dans tous les pays, depuis le Bosphore jusqu'à l'Indus, ne sert de nourriture principale qu'aux habitans des côtes méridionales de la mer Noire et on en expédie annuellement pour Constantinople quelques cargaisons, de Unia, Tireboli et Kérassonde. Le millet se trouve partout en petites quantités. Le riz, cette nourriture favorite des Orientaux, est beaucoup moins commun à l'Ouest qu'à l'Est de l'Indus; il paraît aussi que le climat de la plus grande partie de l'Asie occidentale, n'est pas assez brûlant pour donner à ce grain le développement qu'il acquiert aux Indes et en Egypte. C'est pourquoi le produit de ces derniers pays est toujours préféré, et l'on importe en Turquie des quantités fort considérables de riz d'Egypte. Autrefois on en ensemençait les plaines, étendues de Brousse, arrosées par les eaux qui découlent en abondance du mont Olympe; mais les exha-

Digitized by Google

laisons pestilentielles de ces champs, exhalaisons qui infectaient l'air de la ville, ont engagé le gouvernement turc à y interdire cette culture. Maintenant ce sont les environs de Bolo, de Tossia, de Batoum qui produisent le plus de riz dans l'Asie-mineure. La Perse en est approvisionnée par le Mazandéran, province dont le riz est le produit principal; mais on le sème aussi dans d'autres parties de la Perse, où la localité le permet.

En Khiwie et en Boukharie on est trop avare d'eau pour donner une grande extension à cette branche d'agriculture.

Le riz de Peïchaver jouit d'une grande réputation dans tous les pays voisins. Le grain en est fort gros et on le paie jusqu'à 8 fois plus cher que le riz ordinaire.

Légumes.

Les légumes les plus communs sont les haricots et les pois. On cultive aussi des lentilles, des navets, des concombres et des raves. Les Turcs font une très grande consommation de haricots et, outre les quantités considérables qui sont produites par leur pays même, surtout aux bords de la mer Noire, il en arrive annuellement nombre de chargemens des ports de la Russie méridionale et de ceux du Danube. Les pois sont une nourriture favorite des peuples d'origine persane; on trouve chez eux une espèce de pois noirs dont le bas peuple fait un grand usage.

Fruits.

Les fruits sont en Asie un objet de première nécessité. Ils composent en automne la nourriture principale d'une classe nombreuse d'hommes, et dans les pays de Khokhan et de Caboul, on en nourrit même le bétail.

Digitized by Google

Les dattes, les melons et les pastèques occupent sous ce rapport la première place. Dans les pays dénués de bois, les vergers dont on entoure les villages et les villes, en forment le plus bel ornement, et le bois des arbres fruitiers sert aux divers usages domestiques. . . . Mais on a remarqué généralement que tous les fruits produits par des terrains arrosés artificiellement, quoique très doux et d'une belle apparence, sont aqueux et n'ont pas la saveur et le parfum des fruits d'Europe. Les melons et les pastèques font une exception et, quoiqu'on les cultive partout, depuis le Bosphore jusqu'à l'Indus, ceux d'Ispahan, de Boukhara et d'Andidjan dans le Khanat de Khokhan, paraissent l'emporter sur tous les autres, pour la grosseur et le goût. A Boukhâra on les sèche même, afin de les conserver.

La culture de la vigne n'est pas moins répandue que celle des melons, et dans beaucoup d'endroits, elle donne un produit excellent. Sur la côte de la mer Noire, on attache les ceps à des arbres, et, ombragés qu'ils sont par le feuillage, les raisins ne mûrissent qu'au mois de Décembre. En Boukharie et en Khiwie on est obligé de couvrir la vigne en hiver, pour la garantir du froid. On distingue dans toutes ces contrées, deux espèces principales de raisins: ceux qui ont des pépins et ceux qui n'en ont pas. Les derniers sont connus sous le nom de Kichmich. Les raisins sont mangés frais et, vu la sécheresse de l'air dans la partie centrale de l'Asie, on n'emploie, pour les conserver, aucune autre précaution, que de les abriter contre la pluie. Smyrne et ses environs expédient annuellement à l'étranger près de 1,700,000 pouds de raisins secs (3 à $3\frac{1}{2}$ livres de raisins frais font une livre de raisins secs). Ils sont de quatre espèces principales.

Digitized by Google

1) les Soultanines ou raisins sans pépins, dont on paie le quintal de 70 à 110 piastres; 2) les raisins rouges qui sont les plus recherchés; on les vend au prix de 55 à 70 piastres; 3) les raisins noirs qui se vendent de 25 à 35 piastres le quintal; 4) les corinthes de Smyrne, qui ne forment pas une espèce particulière, et qui ne sont que des avortons de raisins qu'on recueille par petites quantités dans les vignobles; les acheteurs sont même obligés d'avancer aux vignerons dès la mi-août de l'argent, à raison de 2½ à 3 piastres par ocque, afin de les engager à recueillir ces petits raisins. Les véritables corinthes se trouvent d'ailleurs aussi dans quelques endroits de l'Anatolie, et l'on peut en exporter de l'échelle de Satalia, sur la côte de la Méditerranée, jusqu'à 20,000 quintaux par an.

Le produit des raisins du golfe de Smyrne et de ses environs, a été en 1835 tel qu'il suit:

Cesmé (exportés par cette échelle)

raisins rouges	143,000	quintaux	
noirs	8,000	„	
Soultanines	1,500	„	
			152,500

Carabournou (exportés par Smyrne)

raisins rouges	35,000		
Soultanines	8,500		
			44,000

Foglieri (la moitié exportée par Smyrne)

raisins rouges	4,200		
noirs	48,000		
Kichmich	355		
			52,555

Digitized by Google

Scala nuova (exportés par cette échelle)

raisins noirs	9,000	
beylergé (petits rouges)	25,000	
		34,000

Thira Bauder et Démi Kizel-Daghi (exportés par Smyrne et Scala nuova)

raisins noirs	59,000	
Beylergé	30,100	
		89,100

Smyrne et ses environs

raisins rouges	14,700

Urlak (exportés par Smyrne)

raisins rouges	50,300	
Soultanines	2,500	
		52,800
		439,655 quint.

La plus grande partie de cette marchandise s'en va à Trieste; le reste principalement en Angleterre, en Amérique et en Russie.

En Perse, le meilleur raisin vient de Torchiz, d'Ispahan et de Chiraz.

A Téhéran, on peut toujours en acheter à raison de 1 Sahibkiran le batman de Tawriz (ou 100 piastres turques le quintal). La loi de Mahomet défend aux Croyans de boire du vin; mais cela n'empêche pas que le goût des boissons fortes n'existe chez les Orientaux. La débauche prépare partout les voies à la civilisation européenne: les Musulmans ne savent pas mieux professer leur adhésion aux principes des réformes, qu'en méprisant cette loi du prophète. Elle a toujours été bien plus stric-

Digitized by Google

tement observée en Turquie qu'en Perse, où l'usage du vin est très répandu depuis des siècles, surtout dans les provinces méridionales; et les habitans de Chiraz consomment presque toute la quantité de l'excellent vin produit chez eux. Ce vin provient du village de Houtori à quelques farsangs de la ville, et ne consiste qu'en suc de raisin tout pur, sans aucune altération. Il est très fort, doux et piquant à la fois, et il a un bouquet délicieux; il est ordinairement de couleur blanche, et par conséquent le rouge est très recherché. On paie sur place la bouteille de Chiraz ($1\frac{1}{2}$ bouteille de champagne) 70 à 75 copeks argent. Il n'en est expédié que de très petites parties, par Abouchéher, aux Indes et en Angleterre, et il n'en arrive que fort peu dans d'autres parties de la Perse.

Partout où il y a des Chrétiens et des Juifs, on fait du vin et de l'eau-de-vie, avec plus ou moins de secret, selon le degré de fanatisme de la population musulmane. Ce vin est souvent très bon, par exemple à Brousse, à Cosvin et à Caboul.

Vû le grand nombre de Chrétiens, qui se trouvent en Turquie, l'impôt dont y est grévée la vente des boissons fortes est une source de revenus assez considérable.(1)

---

1) Il y avait à Constantinople, en 1836, 500 tavernes, et outre cela 120 magasins entretenus par des Européens, et dans lesquels on vendait du vin en détail. Les fermiers des tavernes paient au fisc 250,000 piastres par mois, qu'on répartit sur chaque établissement d'après son revirement. En outre le fisc perçoit sur chaque ocque (10 ocques = un védro de Russie) de vin un droit de 12 paras, et sur une ocque d'eau-de-vie 22 paras. Cet impôt rapporte 1,500,000 piastres par an. Par conséquent la vente des boissons fortes dans la Capitale, donne au gouvernement un revenu de près d'un million de roubles assignats. Les villes et les villages qui consomment le vin de leur propre crû, paient une certaine redevance pour le droit de le dé-

Digitized by Google

Dans la plus grande partie de la Perse, ce n'est point le marc de raisin qu'on emploïe à la fabrication de l'eau-de-vie, mais on la distille de raisins secs pour économiser le bois. A Khiwa cette industrie a été introduite par des prisonniers russes. Les Khiwiens encouragés par l'exemple de leur Khan, ont pris tant de goût pour cette boisson, qu'ils la préparent eux-mêmes; mais dans la capitale, la surveillance sous ce rapport est très grande. Elle est plus rigoureuse encore à Boukhara; mais dans les villes orientales du Khanat de Khokhan, les habitans boivent, ainsi qu'à Kachkar, ouvertement de l'eau-de-vie et de la Bouza, boisson spiritueuse faite de farine fermentée et d'eau.

Dost Mohamed, Khan de Caboul, jadis lui-même amateur de boissons fortes, a tâché ensuite de réprimer ce penchant parmi ses sujets.

Le suc de raisins tient aussi lieu de sucre, et on l'emploie à faire des confitures dont les Orientaux sont très friands. Des côtes méridionales de la mer Noire, on exporte annuellement en Russie, sous le nom de Bekmés et de Nardeck, quelques milliers de pouds de jus de raisin cuit et fermenté.

---

tailler librement, cette redevance est prélevée sur les producteurs et de plus les tavernes sont encore imposées par la commune. A Constantinople une ocque de vin se vend ordinairement 60 paras (ou le védro de Russie 330 copeks). Le prix d'un védro d'eau-de-vie de grains, porté à Odessa, revient, année moyenne, à $2\frac{1}{2}$ roubles au plus naturellement sans compter le droit d'un rouble par védro, qu'on paie actuellement au fermier).

Si l'on réussit à ôter à l'eau-de-vie de Russie toute odeur et tout goût de céréales, en la préparant avec de l'anis ou quelqu'autre ingrédient, le débit de cet article en Turquie n'est pas douteux.

Digitized by Google

Outre le raisin, divers autres fruits servent à la fabrication de l'eau-de-vie, tels que les mûres, et le Djidda ou olive sauvage.

Les prunes, les pommes, les poires, les amandes, les abricots, les pêches, se trouvent dans toute la partie de l'Asie, dont nous nous occupons, à l'exception de quelques endroits très élevés, comme Arzeroum. Les abricots supportent un climat plus froid que la plupart des autres fruits, et les amandiers sauvages sont les seuls arbres qu'on trouve dans beaucoup de parties du Hindou-Kouh. Les pommes de Samarcande, les prunes de Boukhara, de Ghazni et de Torchiz, les poires de Peïchaver sont réputées les meilleures en Orient.

Ces fruits forment le principal article d'exportation de l'Afganistan pour les Indes. Les grenadiers prospèrent encore à Caboul, à la hauteur de 6000 pieds au dessus de la mer. Les coings exigent un climat plus doux. Ceux d'Ispahan jouissent d'une grande réputation. Les pistaches sont assez communes sur le plateau de l'Iran et de l'Afganistan; les noix, au contraire, sont plus indigènes en Asie-mineure, quoiqu'on en trouve aussi beaucoup à Caboul et sur les basses chaînes du Hindou-Kouh. Toute la côte méridionale de la mer Noire est couverte de noisetiers. Outre la consommation locale, on expédie annuellement à l'étranger de Kérassonde et de Trapézonte 35 à 40 chargemens de noisettes, chacun de la valeur de 60,000 piastres environ, et destinés principalement pour la Russie et pour l'Amérique. Les figues sont mauvaises en Perse, mais Candahar est réputé pour cet article. On en trouve aussi en Boukharie, mais leur véritable patrie est Smyrne et ses environs, dans un rayon de 3 à 13 lieues, savoir: Aïdin, Ehasalissar, Oumour-

Digitized by Google

léa, Nazli, Soouk-Kiéui. On les vend à Smyrne 50 à 120 piastres le quintal et il en est expédié annuellement à l'étranger 40 à 70,000 quintaux qui se dispersent dans toute l'Europe.

Les baies du mûrier rouge et du mûrier blanc servent à faire une boisson forte et du sirop. Les mûres de Caboul sont renommées. Les citronniers ne prospèrent que dans les provinces méridionales de la Perse, et le jus de limon du Fars est recherché dans tout le royaume et même aux Indes. On cultive aussi le citronnier à Smyrne ; mais les fortes gelées de l'année 1835 en ont fait périr la plupart. Il y en a même à Trapézonte et sur quelques autres parties de la côte de l'Euxin où l'on est obligé de les couvrir en hiver. A Rizeh on ne prend pas cette précaution, cet endroit étant fortement abrité. On trouve dans le Ghilan une espèce particulière d'oranges légèrement amères et d'un très bon usage pour la préparation de liqueurs, à cause de leur arôme particulier. Cette province qui n'exporte actuellement que pour 150 à 250 mille roubles environ, de fruits envoyés à Astrakhan, pourrait en fournir beaucoup plus. La Russie reçoit aussi des fruits de la Boukharie, pour la valeur de 50 à 100 mille roubles par an.

Les dattes ne prospèrent que près du golfe persique. Elles y forment la nourriture principale des habitans. On en trouve aussi à Peïchaver, mais en petite quantité.

Olives.

L'olivier est surtout cultivé dans l'île de Mytilin et sur les bords du golfe d'Adramit. En 1834, ces localités ont fourni à l'exportation 122,890 quintaux d'huile; il faut y ajouter 150,000 quintaux que les habitans sont

Digitized by Google

obligés de livrer annuellement au fisc, qui ne leur paie que $2\frac{1}{4}$ à $2\frac{1}{2}$ piastres l'ocque, ce qui est la moitié du prix réel. (1)

En outre on peut présumer, que 30,000 quintaux à peu près, sortent en contrebande, de manière que toute la production de l'huile de Mytilin et d'Adramit, peut être évaluée dans une bonne année, à 300,000 quintaux. La culture de l'olivier est presqu'aussi répandue sur les côtes méridionales de la péninsule, que sur celles de l'Archipel. Elle l'est beaucoup moins dans l'intérieur du pays et sur les bords de la mer Noire. Les olives qu'on y recueille, sont plutôt consommées fraiches et salées, qu'employées à la fabrication de l'huile. Dans quelques localités, on emploie l'huile d'olives à l'éclairage, tandis que l'huile de lin sert à la nourriture.

Dans les pays situés à l'Est de la Turquie, on ne rencontre qu'un olivier sauvage, nommé Djidda.

L'olivier ordinaire se retrouve pourtant en petite quantité sur la côté méridionale de la mer Caspienne où l'on en emploie les fruits à la fabrication du savon.

Faute d'olives, on prépare de l'huile de diverses graines, savoir de semences: du sézame, du ricine, du

1) Une partie de l'huile fournie ainsi au fisc, sert à l'approvisionnement du militaire cantonné dans la capitale et des hauts fonctionnaires; le reste est livré à des fermiers, obligés de le vendre aux habitans de la capitale, à raison de $4\frac{1}{2}$ piastres l'ocque. Chaque famille peut prétendre à une certaine quantité d'huile, fixée d'avance. Ce qui reste aux fermiers après cette distribution, devient leur propriété, et ils peuvent en disposer librement. Les gouverneurs de Mytilin refusent souvent la permission d'exporter de l'huile, sous prétexte que la part du gouvernement n'a pas encore été faite. Il faut croire que ce monopole sera aboli avec tous les autres.

Digitized by Google

Zéghérck ou lin blanc, du chanvre, du melon, du concombre, du cotonnier et de bien d'autres encore.

Coton.

Le coton cultivé dans toute l'Asie occidentale, est du genre herbacé-courte-soie. Il a une soie nerveuse, ténace, mais grossière, dure, et en général irrégulière dans sa texture. La plante étant annuelle, se détériore facilement par le peu de soin qu'on prend de recueillir la semence. Il arrive même souvent, surtout dans les contrées qui n'ont pas un climat très chaud, qu'on ramasse les capsules avant qu'elles ne soient mûres, pour les faire sécher au soleil. Comme dans cet état les semences adhérent plus fortement à la bourre, le coton déjà altéré par l'huile qu'elles laissent échapper, et en outre égréné avec négligence, se détériore facilement par le transport.

Ainsi que les courtes soies d'Amérique, le coton d'Asie a l'avantage de bien recevoir et retenir les couleurs. On casse les capsules avec les mains; mais pour débarrasser la bourre de la semence, on fait passer cette première entre deux cylindres, munis de fortes entailles, très rapprochés et mus par une manivelle. Le coton ainsi étiré, se débarrasse de la semence, qui tombe dans une caisse placée sous les cylindres. Finalement on nettoie le coton en passant à la surface un arc fortement tendu par une corde que l'ouvrier fait vibrer pour remuer les flocons.

Le coton est cultivé dans presque toute l'Asie-mineure, à l'exception du plateau élevé de l'Arménie et du pays traversé par la chaîne de montagnes qui longent la côte de la mer Noire. Toute la Perse, à l'exception de quelques parties très élevées, se prête à cette culture. Le climat de Cabout ne convient pas au cotonnier; cette

Digitized by Google

plante prospère très bien dans les environs de Peïchaver, et de Candahar. En Khiwie, on n'en cultive pas beaucoup; mais d'autant plus dans les Khanats de Boukhara et de Khokhan.

50 à 80 mille quintaux de coton sont annuellement expédiés de Smyrne, principalement pour Trieste, Marseille et Odessa. En 1837 le prix moyen du poud de coton était à Smyrne 13½ roubles assignats. La meilleure qualité vient de Souboudgia, la deuxième de Cassaba et Kirkagady; la troisième de Baïndir et Akissar, et ces qualités conservent dans le cemmerce le nom de l'endroit d'où elles vienent.

L'amélioration des plantations de coton en Egypte, a beaucoup nui à la demande du produit de Smyrne, qui est toujours encore cultivé avec la même négligence. D'ailleurs les expériences faites en Géorgie, sous les auspices du Gouvernement russe, ont prouvé que la culture des cotons longue-soie, qui proviennent d'une plante vivace, ne pourrait pas réussir dans des pays exposés aux gelées.

Le coton qui jouit de la plus grande réputation en Perse et qui n'est peut-être pas surpassé par le produit d'Ispahan et de Yezd, est celui qu'on récolte sur le versant septentrional et sur le côté méridional de la chaîne de l'Elbourz. Ces contrées pourraient, année commune, expédier à Astrakhan jusqu'à 100,000 pouds de coton, qu'on achèterait sur les lieux 10 à 13 roubles le poud. Jusqu'à présent il n'en arrive que des parties fort peu considérables en Russie, où l'on paie toujours le poud de ce coton 1 à 2 roubles de moins que le produit de la Boukharie et de la Khiwie, lequel est réputé être aussi bon que le coton de Smyrne. Quoique ces deux espèces

Digitized by Google

se vendent ordinairement au même prix (savoir: en 1837, à Orenbourg, 18 — 19 roubles assignats le poud), les fileurs préfèrent le coton du Khanat de Khiwa, dont la soie est moins dure. Le coton des pays de Khokhan et de Tachkend est encore moins estimé que celui de Perse.

Le meilleur coton de la Boukharie provient de Chehrisebz. On le paie toujours $\frac{1}{3}$ ou $\frac{1}{2}$ de plus que les autres espèces. Il est certain, que cette branche d'industrie qui occupe une si grande partie de la population dans le pays de Boukhara, et qui est pour elle la principale source de richesses, y est plus soignée que dans la plupart des pays voisins, et nommément en Perse. Dans les dernières années, les caravanes du Turkestan ont porté annuellement en Russie 10 à 20 mille pouds de coton.

Chanvre et lin.

L'usage du chanvre et du lin n'est pas très répandu en Asie.

C'est sans contredit sur la côte méridionale de la mer Noire que la culture du chanvre a atteint le plus d'extension en Asie; dans cette contrée elle occupe la grande masse de la population. Les cordages d'Unieh, la toile de Rizeh sont très connus, et la dernière se répand dans toute l'Asie-mineure, en Syrie, et va même en Perse. On expédie annuellement à Constantinople par le port de Samsoun, jusqu'à 70,000 pouds de chanvre pour l'usage de l'amirauté. — Cette plante atteint souvent en Anatolie une hauteur de $4\frac{1}{2}$ archines. Les fils en sont très forts. La graine sert à faire de l'huile d'éclairage, tandis que celle qu'on tire du lin, cultivé dans cette contrée en petite quantité, est préférée pour la nourriture.

Digitized by Google

Dans l'intérieur de l'Anatolie, le lin et le chanvre sont peu cultivés. Ce dernier se trouve partout dans le Courdistan.

Il faut croire que les relations commerciales entre l'Europe et l'Asie-mineure, lorsqu'elles seront devenues plus fréquentes, porteront l'attention des habitans sur la culture de ces deux plantes. Il est assez difficile de réunir dans les ports de la Turquie, des quantités de graine de lin tant soit peu considérables, et les habitans prennent si peu soin de ce produit, que les semences se trouvent toujours entremêlées de terre; il faut les en séparer à grands frais; de sorte qu'un tchetwert de graine de lin, qu'on paie ordinairement 14 roubles à Samsoun, revient, après avoir été nettoyé, à 21 roubles pour le moins. Toutefois on en expédie maintenant pour l'étranger d'assez grandes quantités; il en a été exporté, par exemple de Smyrne en 1836, 250,000 ocques.

L'exportation du chanvre a été défendue jusqu'à présent.

Le lin et le chanvre ne sont que peu cultivés en Perse. On en trouve cependant dans le Fars et le Mazandéran. Dans cette dernière province, la plante s'épuise tellement par sa forte croissance, qu'on est obligé de faire venir chaque année de la semence de Russie. On retrouve le lin sur les hauteurs de l'Afghanistan, où l'on en fait de l'huile. Le chanvre est aussi cultivé en Boukharie et en Khiwie. La graine y est convertie en huile; des tiges on fait des cordes et un narcotique qui tient lieu de tabac à fumer. On tire aussi du chanvre une boisson enivrante.

Digitized by Google

Zéghérek.

Une espèce de lin, nommé zéghérek, est cultivée dans toute l'Arménie. On en obtient de l'huile de bonne qualité, qui sert non seulement à l'éclairage, mais aussi à la nourriture. Des tiges on nourrit le bétail.

Sézame.

La graine huileuse la plus répandue dans l'Asie occidentale, est sans contredit le sézame. On le cultive en abondance et on en prépare une excellente huile pour la nourriture.

Ricine.

La culture du ricine, dont les graines fournissent de l'huile à l'éclairage, paraît être bornée au plateau de l'Iran et à quelques contrées adjacentes, comme: la partie méridionale du Courdistan, l'Arménie russe, l'Afghanistan etc. Cette plante qui, dans les régions tropicales prend l'aspect d'un arbre, ne dépasse pas en Perse la hauteur de quelques pieds.

Canne à Sucre.

La canne à sucre appartient à des régions plus chaudes que ne l'est en général la contrée dont nous nous occupons. Toutefois on la cultive aussi près du golfe persique, dans les environs de Yezd, de Peïchaver et dans le Mazandéran. Dans cette dernière province, où les plantations de cannes à sucre sont très étendues, cette plante ne devient pas plus grosse que le doigt, et son produit, d'une couleur rougeâtre, ne se crystallise que très difficilement.

Un ménichahi (14½ livres de Russie) de sucre s'y vend 3 à 4 sahibkirans, tandis que la même quantité de

Digitized by Google

sucre raffiné y est payée 18. On exporte cet article pour différentes parties de la Perse où il sert à faire des confitures, et l'on en envoie encore quelques milliers de pouds dans les provinces riveraines de la mer Caspienne et appartenant à la Russie. On pourrait s'en servir avec avantage dans la fabrication du rhum.

Le produit de la canne à sucre, cultivée dans la vallée de Peïchaver et dans quelques autres localités des environs, est également fort inférieur à celui des Indes et ne trouve d'acheteurs qu'à Caboul et au Pendjab.

Le sucre venant de Yezd et des bords du golfe persique, beaucoup moins blanc que celui des Indes, se répand dans toute la Perse et jusque dans ses provinces septentrionales. On le vend en petits pains du poids de 3 à 4 livres.

Tabac.

De tous les narcotiques, le tabac est le plus répandu dans les pays de l'Asie occidentale, quoique les législateurs mahométans l'aient autrefois frappé de malédiction, et que maintenant encore, dans les pays où la loi de Mahomet est rigoureusement observée, comme en Boukharie, l'usage de ce produit soit défendu. Tout le monde y fume en secret.

Le meilleur tabac produit en Anatolie, est celui des côtes de la mer Noire, principalement des environs de Basra. L'Europe, à l'exception de la Russie méridionale, n'en achète que fort peu. Toute la quantité de tabac produite en Turquie, est consommée par ses habitans; en outre, on en importe de la Syrie et de la Perse. En 1836, il est passé par Trapézonte pour Constantinople, en tabac, ou toumbéki, de Perse, pour la valeur de

Digitized by Google

2,725,000 roubles, et en 1837 pour 735,000 roubles. Le tabac de Perse est de deux qualités: celui qu'on fume dans des pipes (nommé tutune) et le tabac toumbéki, fumé ordinairement dans des Kalians où l'on fait passer la fumée à travers l'eau. Le premier n'est cultivé que dans la Perse occidentale, principalement aux environs d'Ourmiah. L'autre est plus généralement employé dans le pays. La différence qui existe entre ces deux qualités, ne consiste que dans leur plus ou moins de force narcotique; de manière que le toumbéki pourrait aussi être fumé dans des pipes. Les tiges de la plante n'entrent jamais dans la préparation du toumbéki. A Chirâz le prix moyen d'un batman de ce tabac (7½ livres) est de 2 à 3 sahibkirans. Le produit du Fars, qu'on estime à 750,000 livres par an, et surtout celui de la ville de Zergoun, à 6 farsangs de Chirâz, a le plus de vogue; viennent en suite par ordre: le toumbéki d'Ispahan, celui de Kachan et enfin celui de Téhéran. Le toumbéki du Khorassan et de Damghan est plus fort que celui de Chiraz et par cette raison ne trouve pas beaucoup d'acheteurs; mais Feth-Ali-Schah, dont le palais était trop usé déjà par le tabac ordinaire, se servait dans les derniers tems de sa vie de celui du Khorassan.

Dans l'Afghanistan, on cultive beaucoup de tabac pour l'usage local. En Boukharie et en Khiwie il n'en est produit que très peu. On s'y sert de la pipe et non du Kalian.

Dans presque tous ces pays, on a aussi l'habitude de priser du tabac, et c'est le cas principalement dans l'Afghanistan et en Turquie. Dans cet empire, le gouvernement a jugé le tabac à priser un objet assez important pour s'en réserver exclusivement le droit de vente.

Digitized by Google

Opium.

La consommation de l'opium dans les pharmacies est beaucoup moindre que celle qui s'en fait partout en qualité de simple narcotique. En Perse et en Turquie on en avale en forme de pillules, que les amateurs portent toujours sur eux dans de petites boîtes. Les Turques avaient si peu réfléchi aux suites pernicieuses de cette habitude, que le Sultan Soliman, croyant faire une oeuvre de piété, assigna un fonds, dont les revenus devaient servir à distribuer chaque jour au peuple, près de la mosquée qui à Stamboul porte le nom de ce souverain, une certaine quantité d'opium et de café. Le Sultan Mahmoud a défendu l'usage de ce narcotique, dont maintenant on se sert effectivement beaucoup moins en Turquie. On en produit pourtant encore en grande quantité, et ce sont principalement les Américains et les Hollandais qui en font l'acquisition, pour le porter en Chine.

L'opium de Turquie est réputé bien meilleur que celui des Indes. On le tire du pavot noir, cultivé principalement dans un rayon de 10 à 30 journées de marche de Smyrne, sur le plateau élevé de l'Asie-mineure. Afioum-Karahissar est le centre de cette culture; mais on sème aussi beaucoup de pavot dans quelques autres parties de l'Anatolie, par exemple à Amassia.

Très peu de tems après que les pétales des fleurs sont tombées, on fend horizontalement la tête du pavot. Il en découle bientôt un suc blanc qui est en larmes. Le lendemain, on vient avec de larges couteaux peu affilés, racler le suc épaissi. L'opium a déjà acquis une couleur brune, qui devient plus foncée à mesure qu'il sèche. Souvent les paysans altèrent la qualité de la marchandise, en grattant légèrement la capsule.

Digitized by Google

L'opium, ainsi récolté dans de petits vases de terre, est pilé pendant que l'on crache dessus. On l'enveloppe ensuite dans des feuilles sèches, et c'est ainsi qu'il est livré au commerce.

En Perse on cultive le pavot noir, le brun et le jaune; le dernier est le plus estimé, on fait 12 incisions à chaque tête de pavot, et le suc qui en découle, est recueilli dans des capsules. Pour lui donner une forme cylindrique adoptée par les fumeurs de la Chine, on le pétrit dans les mains, on le roule sur des tables, à l'aide de planches garnies de fer, et l'on coupe les bâtons ainsi formés, de différentes longueurs. Il en résulte un déchet considérable.

C'est dans la province de Yezd qu'on sème le plus de pavot. Toutefois la production totale de l'opium en Perse, ne paraît pas dépasser 500 à 600 pouds. Outre la consommation locale, on en expédie quelques petites parties aux Indes, et à Boukhara, d'où elles passent en Chine.

On trouve aussi le pavot dans des jardins à Boukhara et à Khiwa; à Candahar on en cultive beaucoup. Le gouvernement turc a exercé jusqu'à présent et pendant une série d'années, le droit d'acheter l'opium aux propriétaires et cela à un prix arbitraire, qu'il avait fixé en 1834 à 40 piastres par chéqui ($1\frac{88}{100}$ livre de Russie) en 1835 à 46, en 1836 à 52 piastres, tandis que le fisc le cédait à raison de 100 à 105 piastres à quelques riches entrepreneurs, qui ne l'abandonnaient pas au commerce à moins de 125 piastres le chéqui. Ce monopole du gouvernement, aggravé encore par les abus des employés, pèse d'autant plus lourdement sur les cultivateurs de l'opium, que les récoltes de pavots sont soumises à beaucoup de chances. Aussi prétend-on que le produit de l'année

Digitized by Google

1832 ayant été de 300,000 chéquis, en 1834 le fisc n'a reçu que 160,000 chéquis, en 1835 que 170,000 et en 1836 que 80,000 ou 90,000.

Autrefois le commerce d'opium se trouvait entièrement concentré à Smyrne; maintenant cet article est accaparé par un petit nombre de négocians à Constantinople, et ne passe à Smyrne qu'en seconde main, ou en contrebande.

Essence de roses.

Nulle part les roses ne sont plus belles et ne croissent plus abondamment qu'en Turquie, en Syrie et en Perse. Plus le soleil sous lequel les fleurs éclosent est brûlant, plus les feuilles sont nourries. En conséquence l'huile ou l'essence de roses la plus estimée, est celle du midi de la Perse. Chiraz surtout excelle sous ce rapport. L'Asie-mineure en fournit aussi, et en 1835 on en a expédié de Smyrne à l'étranger pour la valeur d'un million de piastres. La consommation locale tant d'huile que d'eau de roses est excessivement forte en Orient. On en assaisonne les confitures, les boissons, et beaucoup de mets; c'est en même tems le parfum qu'emploient de préférence les femmes.

Assa foetida.

L'Assa foetida est un arbuste de 8 à 10 pieds de haut, qui croît sur les montagnes élevées du Khorassan, de l'Afganistan, dans le Béloudjistan et dans le Laristan. Le suc blanc, employé dans les pharmacies et aux Indes comme une épice favorite, découle de la racine lorsqu'on y fait des incisions, et se condense comme l'opium. On en exporte de grandes quantités, par Caboul et le golfe persique, aux Indes et dans l'univers entier.

*

Digitized by Google

Jalappe.

La racine jalappe, employée comme purgatif et importée en Europe de l'Amérique, abonde également en Perse et dans l'Afganistan, d'où l'on en fait des envois aux Indes.

Salep, Zédoaire, Rhubarbe.

Outre cela on trouve en Asie un nombre infini de différentes drogues; par exemple: la racine de salep, qu'on expédie de Smyrne pour l'Europe en parties assez considérables; la semence de zédoaire qui vient en Russie de la Boukharie etc. En Europe c'est la zédoaire de Chiraz qu'on estime le plus. Une espèce de rhubarbe croît spontanément au bas des montagnes neigeuses près de Caboul. Sa tige d'un pied de long, est blanche; ses feuilles sont rouges. Les habitans la mangent crue et cuite comme une plante potagère.

Gommes.

L'Asie mineure et la Perse sont très riches en gommes ou poix-résines. La gomme tragante, qu'on recueille principalement en Arménie, dans le Courdistan et dans les montagnes du Taurus, passe en Europe par la voie de Trapézonte, Constantinople et Smyrne. Il en est exporté par ce dernier port 70,000 à 110,000 ocques par an. On envoie aussi de Smyrne à l'étranger, quelques milliers d'ocques de scammonée moins estimée que celle de Syrie.

Les gommes nommées: galbanon, sandaraque, ammoniaque en larmes, et sarcacolla, sont recueillies dans différentes parties de la Perse, surtout dans les montagnes du Khorassan, du Fars et du Laristan.

Digitized by Google

Mastic.

Le mastic est commun à la Turquie et à la Perse; mais le meilleur se recueille dans l'île de Chio qui en produit, année commune, 4000 pouds. Il est accaparé par le fisc à un prix très bas. Une partie de ce mastic est livrée au harem du Sultan, car les femmes turques ont l'habitude de le mâcher; l'autre est vendue au profit du harem.

Manne.

On entend sous le nom de manne le suc résineaux de différentes plantes, dont plusieurs sont à peine connues. On en recueille dans tous les pays de l'Orient. L'espèce la plus connue est celle qui provient des feuilles d'un chêne nain. On la porte au marché en morceaux informes, entremêlés de feuilles, dont on sépare la gomme par la fonte.

On la recueille partout dans le Courdistan et le Khorassan. Dans le Courdistan méridional on trouve sur les rochers, après les nuits froides, une manne très blanche qui provient on ne sait de quelle plante. En Boukharie, près de Carchi et de Samarcande „l'alhagi camelorum“ distille un suc qui, sous le nom de „terendjebin“ est employé à faire des confitures; on en recueille quelques centaines de corbeilles par an. Il est singulier que cet arbuste, qui se trouve presque dans toute l'Asie, ne distille ce suc que dans quelques localités.

Garance.

Parmi les matières colorantes que produit l'Asie occidentale, la garance est la plus répandue. On la cultive partout, et la Turquie a conservé pendant long-tems le

Digitized by Google

secret de sa préparation. En Asie-mineure, c'est dans les environs de Smyrne, de Koniah et de Kaïssar, qu'on la cultive avec le plus de succès. Le produit de ces contrées est préféré à celui de l'Europe, et la demande de cet article y augmente. Il en a été expédié de Smyrne, principalement pour l'Angleterre, en 1837. 50,000 quintaux.

En Perse, dans l'Afganistan et en Boukharie, on cultive la garance avec beaucoup de soin, et on l'emploie dans les nombreuses teintureries de ces pays. De Caboul, de Candahar et de Ghazni, on en expédie aussi aux Indes. La Russie en tirait autrefois des quantités considérables de la Perse; mais depuis que la garance est abondamment produite en Europe, ce commerce a beaucoup diminué.

Indigo.

Près du golfe Persique, nommément à Chouster, croît une qualité inférieure d'indigo, moins estimée encore que celle du Sindh, dont on se sert souvent en Asie.

Safran, Saffranon.

Le safran et le saffranon, abondamment cultivés dans diverses parties de la Perse, sont aussi consommés dans le pays, et ce n'est que dans les derniers tems qu'on a fait en Europe quelques envois de saffranon. Les produits de ces deux plantes sont reconnus pour être d'une qualité supérieure. Le safran entre pour beaucoup dans les préparations culinaires des Persans. Celui qu'on exporte encore de tems en tems de Smyrne, et en parties assez fortes, n'est pas très estimé. On en expédie aussi de l'Afganistan, surtout de Hérat, pour les Indes.

Digitized by Google

Henné.

L'Henné employé généralement par les Orientaux pour teindre en jaune les ongles et souvent même les cheveux, croît en Turquie dans l'île de Chypre; en Perse, dans les environs de Kerman, de Yezd, de Chouster et de Chiraz; mais les meilleures qualités de cet article viennent des Indes et de l'Egypte. L'Henné sert aussi pour teindre en jaune des peaux.

Grénettes.

L'arbuste qui produit la grénette, dont on se sert pour teindre en jaune, croît spontanément dans les montagnes du Courdistan et sur les chaînes du mont Olympe. On vient aussi de le découvrir en abondance sur la crête de l'Elbourz, entre Sosvin et Kecht, et dans la province du Caradagh; et l'on a trouvé, que les fruits qu'il y produit sont d'une qualité supérieure à ceux du Courdistan. Les graines les plus recherchées pour leur grosseur, et qu'on paie jusqu'à 4 fois plus cher que toutes les autres, sont celles de Kaïssar, qu'on obtient d'arbustes cultivés dans des jardins, au pied du mont Erdjich ou Argée; elles sont beaucoup plus estimées que celles d'Avignon. En Turquie même on fait une forte consommation de cet article. Outre cela, on en expédie de petites quantités en Perse et en Syrie. L'Europe en tire peu par la voie de Trapézonte, et beaucoup plus de Constantinople; mais le grand marché de cet article est toujours Smyrne, d'où il en a été envoyé à l'étranger, dans les derniers tems, 150 à 200 mille ocques par an.

Digitized by Google

Noix de galles.

Les noix de galles employées dans les tanneries, paraissent contenir d'autant plus d'acide qu'elles ont crû sous un ciel plus brûlant. C'est pourquoi celles du Levant sont toujours préférées aux noix d'Europe.

Le chêne-nain sur lequel elles se forment, abonde dans les montagnes du Courdistan. Tout le pays entre Diarbékir et Malatiah en est couvert, et l'on en peut dire autant des environs de Bitlis et de la chaîne du Karadagh, près de Soulimaniah. Le Courdistan persan ne fournit la noix de galles que dans sa partie occidentale. En Anatolie on trouve ce chêne sur les hauteurs qui bordent la Méditerranée. Des parties fort considérables en sont exportées: pour l'Europe, par les ports de la Turquie et de la Syrie; pour la Russie, par la mer Caspienne; pour les Indes par le golfe Persique.

Smyrne en a expédié en 1835 — 4630 quintaux
„ 1836 — 2888 — —
„ 1837 — 1022 — —

Trapézonte en a expédié
en 1836 pour 5,054,300 de piastres.
„ 1837 „ 5,155,500 „ — —

Il en arrive en Russie, par la voie d'Astrakhan: 2000 à 3000 pouds par an.

Le prix de cet article est à peu près de 25% plus élevé pour les noix vertes dans lesquelles l'insecte a crevé, que pour les blanches trouées d'où il s'est déjà échappé, parce que ces dernières contiennent moins d'acide. Ce produit a été coté, en 1835 et 1836 à Smyrne, 10 à 12 piastres l'ocque, et à Tawriz 3 à 3½ sahibkirans le batman, ou 7½ à 8½ piastres l'ocque. En 1837 le prix en avait considérablement baissé.

Digitized by Google

Vallonée.

Au lieu de noix de galles on emploie dans les tanneries la vallonée. Le chêne qui produit ce fruit, couvre les hauteurs qui avoisinent la mer de Marmora, l'Archipel et la Méditerranée, il y en a même dans l'île de Mytilin. On en trouve aussi dans les montagnes du Courdistan. Les vallonées, monopolisées jusqu'à présent par le Gouverneur de Smyrne, et vendues par lui à 80 piastres le quintal, ne sont payées aux paysans que 10 piastres par charge. Ceux-ci sont obligés de récolter les glands dans les bois et de les transporter sur leurs propres bêtes aux dépôts du fisc. Les exactions du Gouverneur de Smyrne ont été autorisées par la Porte, car outre 500,000 piastres versées annuellement par lui dans le trésor impérial sur le bénéfice réalisé par ce monopole, il est obligé de fournir chaque année au gouvernement 25,000 quintaux de vallonées.

Il n'est pas étonnant qu'en agissant ainsi, la récolte de la vallonée ait été réduite aux $\frac{2}{5}$ de ce qu'elle était autrefois.

On n'en expédie annuellement de Smyrne pour l'étranger, pas même 100,000 quintaux par an.

Bois.

L'Asie occidentale est en général très pauvre en bois. La bouze de vache sert presque partout au chauffage. Il y a pourtant aussi des contrées très boisées. Les côtes de la mer en Asie-mineure sont couvertes pour la plupart de forêts qui fournissent le plus beau bois pour des constructions navales. C'est surtout la côte de la mer Noire, entre Héraclée et les bouches du Kizil-Yrmak qui en abonde. Les forêts s'y distinguent par une espèce de

Digitized by Google

chêne qui, à cause de sa dureté, porte le nom „d'arbre de fer". Les boulets ne font qu'en enlever des éclats, sans le traverser. C'est le meilleur bois qu'il y ait pour des constructions navales, et l'on en transporte à cette fin à Constantinople. Les mâtures sont tirées de Karaagadch et de Kidros, à l'Est du promontoire de Kirempé, mais comme les pins croissent sur les sommets les plus élevés, et non comme les chênes, sur le versant des montagnes, près de la mer; il est difficile de les descendre jusque là et il en coûte moins de faire venir à Constantinople des mâtures de la Moldavie. Le goudron est préparé principalement dans les environs de Tschaï-Agassi, entre Ghersé et l'embouchure du Kizil-Yrmak. On le transporte en grande quantité dans la capitale. Le gouvernement turc fait de tems en tems construire de petits bâtimens de guerre sur cette côte même, et c'est à Sinope qu'on établit alors un chantier temporaire, parce que le port y est excellent, et qu'outre le voisinage des forêts, la côte abonde en chanvre qu'on y porte d'Ineboli et de Fatza. Le cuivre produit par les mines de ce pays, est excellent pour doubler les vaisseaux. Les bois, sur tout le reste de la côte de la mer Noire, ne sont employés qu'à la construction de navires marchands. Autrefois on construisait aussi des bâtimens de guerre sur d'autres points, tels que le golfe de Nicomédie, Chypre etc. pays très boisés; mais le gouvernement paraît avoir concentré maintenant son activité dans les chantiers vastes et bien organisés de la capitale.

Outre les côtes de la mer Noire, on trouve encore de beaux bois sur le versant méridional des montagnes qui longent cette mer, et sur quelques chaînes qui leur sont parallèles. Tout l'angle qui, entre le mer de Marmora et le Pont-Euxin, est occupé par les montagnes de

Digitized by Google

l'Olympe, est couvert de superbes forêts. On en trouve de nouveau sur la crête du Taurus et, en 1832, le Pacha d'Egypte a retiré d'Adana, du bois pour la valeur de 3,000,000 de francs. Les pentes des montagnes qui supportent le plateau de l'Arménie sont bien boisées et l'on en fait descendre le bois par les rivières qui y prennent naissance. Le Karadagh, près de Soulimaniah, est la seule chaîne qui ait de belles forêts dans le Courdistan méridional; mais les coupes y ont été si fortes, que les bois se sont déjà considérablement éclaircis. En descendant ces matériaux par la rivière Diala, il s'en perd toujours une très grande quantité.

La Perse, à l'exception des provinces traversées par la chaîne de l'Elbourz, est absolument dénuée de forêts, et l'on est obligé de recourir aux dépouilles des arbres plantés dans les jardins, ou de chercher du bois dans quelques recoins des montagnes.

Les côtes méridionales de la mer Caspienne pourraient même fournir du bois pour des constructions navales, car les meilleurs chênes y abondent; mais jusqu'à présent il n'y a que les bateaux des Turcomans, et un petit nombre de cabotiers persans, qui aient été construits de bois de l'Elbourz; tous les autres bâtimens étant de pins de Russie. L'Afganistan porte le même caractère que le plateau de la Perse, et les montagnes de l'Hindou-Kouh, ainsi que celles du Khorassan, ne présentent que fort peu de forêts. Leur versant septentrional n'est pas plus riche sous ce rapport que la pente méridionale. Vers Badakchan l'Hymalaïa se couvre de beaux arbres qui donnent à ce pays l'aspect de fertilité qui l'a rendu si fameux. L'Aktagh, montagne qui occupe la partie septentrionale du Khokhan et s'étend jusqu'à Samarcande, offre des forêts épaisses, les seules

Digitized by Google

qui puissent fournir du bois à l'oasis de la grande Boukharie. La chaîne du Bélourtagh est également boisée.

Le Khan de Khiwa possède sur la rive droite de l'Amou, quelques terrains couverts d'un bois naissant; mais en général les habitans de ce pays chauffent leurs demeures avec le charbon du Saxoul (anabasis) qui conserve long-tems la chaleur, ainsi qu'avec des roseaux et de la bouze de vache. Jusqu'à présent il a été défendu par la Porte ottomane d'exporter à l'étranger des bois de construction et du goudron. Des douelles ont été expédiées parfois de Salonique et de Bourgas, et l'on pourrait sans doute en former de nombreux chargemens dans d'autres parties de l'empire.

Deux espèces de bois sont constamment transportées de la Turquie et de la Perse en Europe; le bois de buis et le bois de merisier.

Le premier croît abondamment sur les côtes du Lazistan et près de Smyrne. Des échelles de Kizeh et de Surméneh on en porte à Trapézonte pour l'envoyer ensuite à Constantinople. Il en est parti en 1836, 30,900 quintaux, et en 1837, 14,170. Les quantités de cet article, expédiées de Smyrne, sont ordinairement moins considérables; toutefois il en a été exporté pour l'étranger, en 1835, 18,670 quintaux, et en 1837, 4230 quintaux. Le bois de buis de la Turquie est moins estimé que celui des côtes de l'Abasie. Le merisier croît dans les parties méridionales de la Perse, particulièrement aux environs de Chiraz et de Chouster.

On en fait des tuyaux de pipes très recherchés en Turquie, et qu'on n'apprête nulle part aussi bien qu'à Constantinople, où on les porte par Tawriz et Trapézonte.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

PRODUITS DU RÈGNE ANIMAL.

Cire.

La cire est au nombre des produits importans de la Turquie, l'Europe en reçoit des parties fort considérables des provinces à l'Ouest du Bosphore. Outre cela on exporte annuellement de Smyrne, 2 à 3 mille quintaux de cire jaune, très estimée en Europe; et la côte méridionale de la mer Noire, en fournit d'assez grandes quantités, qu'on vend avec avantage à Constantinople. Le miel du Lazistan, connu pour étourdir ceux qui en mangent, tient cette propriété de ce que les abeilles se nourrissent du Rhododendron ponticum. Aussi les habitans se gardent ils bien d'acheter du miel dans la saison où le Rhododendron est en fleurs. En Perse on ne saurait recueillir des quantités de cire considérables, et à un prix assez bas pour en expédier en Europe. Les ruches n'y sont nombreuses que dans les provinces boisées et montagneuses; les autres sont trop arides pour offrir une nourriture suffisante aux abeilles. L'Afganistan porte le même caractère, et par conséquent les abeilles n'ont pu y prospérer que dans les montagnes de l'Hindou-Kouh. C'est pourquoi le miel et la cire abondent à Caboul. On en porte parfois à Boukhâra de la Sibérie.

Digitized by Google

Soie.

Le produit peut-être le plus précieux d'une grande partie de l'Asie occidentale, est la soie. D'après les recherches les plus récentes, il a été prouvé que le mûrier et le ver à soie sont originaires de la Chine et que leur culture a été introduite par la suite dans les pays occidentaux de l'Asie. C'est probablement aux Sères (ou Sartes, c'est à dire aux Tadjiks ou Persans d'à présent) connus dans les anciens tems comme le grand peuple commerçant qui entretenait les relations entre l'orient et l'occident, qu'une grande partie de l'Asie est redevable de cette industrie, et le ver à soie se nomme encore maintenant „ser„ dans le langage du peuple en Chine, ainsi que chez plusieurs des nations voisines.

Quoi qu'il en soit, le mûrier est actuellement très répandu dans la plus grande partie de l'Asie occidentale. Dans le Khanat de Khokhan l'élève du ver à soie, forme l'occupation principale de tous les habitans. Les femmes y couvent les oeufs en les portant dans de petits sacs sous leurs mammelles, et l'on y produit une telle quantité de soie, que, malgré la consommation locale, qui est assez considérable ; malgré l'exportation de fortes parties de soie écrue pour Boukhara et pour la Chine; malgré la fabrication de beaucoup d'étoffes en soie vendues aux peuplades des environs et en Russie, il en reste souvent encore sur place de grandes provisions. L'ignorance des habitans nuit à la qualité du produit et l'on préfère la soie de Boukhara à celle de Khokhan ; mais comme la quantité produite à Boukhara ne suffit pas aux besoins de son industrie et de son commerce, on y importe de la soie de Khokhan qui est expédiée tant à

Digitized by Google

Caboul qu'à Khiwa. Dans ce dernier pays la culture du mûrier est très peu répandue. Les Turcomans, qui habitent les bords de l'Oxus, de l'Atrek et du Gourghan, élèvent aussi des vers à soie, et en emploient le produit pour eux-mêmes. Les Afgans s'adonnent très peu à cette industrie.

En Perse elle n'est exercée, sur une grande échelle, que dans les provinces de Ghilan et de Touncabine. Dans le Ghilan, l'élève des vers à soie forme presque l'unique occupation des habitans. En 1830, ce pays, qui a 2688 verstes carrées, contenait une population de 500,000 âmes. Il avait passé jusqu'alors, année commune, par les douanes du pays, près de 110,000 ménichachis (35,000 pouds) de soie, dont 25,000 allaient en Russie, 38,000 à Constantinople, 22,000 aux Indes par le golfe Persique et 15,000 à Yezd, à Kachan et à Ispahan. En 1830 le choléra dépeupla tellement ce pays, que le fisc se vit obligé de réduire les impôts de 210,000 à 50,000 tomans, et la quantité de soie produite ordinairement, diminua de $\frac{2}{3}$. Depuis, malgré l'affluence de nouveaux colons et les prix très élevés de la soie (surtout en 1836 où on la paya sur les lieux 700 à 750 roubles assignats le poud de Russie) cette branche d'industrie n'a pas encore pu atteindre la même extension qu'autrefois.

Il a été porté à Constantinople, par Trapézonte, de la soie du Ghilan: en 1836 pour la valeur de 8,912,500 roubles; et en 1837 seulement pour 3,200,000 roubles, parceque les prix de cette marchandise y avaient excessivement baissé. On en expédie actuellement aussi près de 4000 pouds par an, en Russie. Cette quantité augmenterait peut-être si la récolte de la soie ne se faisait

Digitized by Google

au Ghilan justement à l'époque de la foire de Nijnii-Novgorod; de manière que la marchandise ne peut être portée dans cette ville qu'à la foire de l'année suivante, ce qui paralyse pendant un an les capitaux employés dans ce commerce. Comme les négocians du Ghilan y mettent toujours leur capital en entier, ils ne font qu'un revirement en deux ans, achetant une année de la soie et l'autre des marchandises russes. Quelques petits achats de soie sont aussi faits de tems en tems par des Arméniens russes, qui arrivent à Kecht avec de l'argent comptant.

Le commerce avec la Russie a encore un second désavantage, c'est que le droit de sortie pour la Russie est de 5%, tandis que les droits de passage, payés dans toutes les autres directions, ne dépassent pas $2\frac{1}{2}$ %.

La soie du Ghilan, beaucoup plus estimée que celle du Turkestan et que la plupart des qualités produites en Turquie, ne cède qu'à celle de Brousse. Les jardins de cette ville même, et une vingtaine de villages dans ses environs, ont produit en 1833: 280,000 ocques de soie. 240,000 ocques en ont été portées, en 1835, à Constantinople; et l'on calcule, qu'un dixième à peu près de la récolte totale est ouvré par les manufactures locales. La soie récoltée au villagese Démir-Dest, à $1\frac{1}{2}$ lieue de distance de Brousse, est rèputée meilleure que toutes les autres, ce qu'on attribue à l'eau dans laquelle elle est dévidée.

La soie blanche d'Amassia et de Tcharchembeh, approvisionne les manufactures du pays; outre cela on en porte jusqu'à 250 charges par an à Diarbékir, Tokate et Alep. Elle forme la richesse principale de ces lieux; mais sa qualité est mauvaise et ne surpasse pas de beaucoup le produit de l'Iméritie et du Gouriel. Dans tout le reste

Digitized by Google

de la péninsule on n'élève que peu de vers à soie, et le produit n'en est pas considérable *).

La soie de Brousse, avec tous les autres produits de cette contrée, se dirigeait autrefois sur Smyrne; maintenant elle a été accaparée par les capitalistes de la métropole, et Smyrne n'en a exporté, dans les dernières années, que des parties peu considérables.

La soie de Brousse a été grévée, en 1836, d'un impôt de 1300 piastres par 60 ocques, et, pour en assurer les rentrées, il n'a été permis d'en effectuer les ventes que dans les endroits qui possèdent un bésesteng ou marché surveillé par l'autorité. C'est là que les producteurs portent leur soie en petites parties de 1 à 2 ocques, et que des spéculateurs en font l'acquisition. La vente de la soie en cocons est défendue; ce qui gêne beaucoup les fileurs français et suisses établis depuis quelque tems à Brousse. Ils ont pourtant déjà fourni des échantillons d'une soie qui ne cède en rien à celle d'Italie. Dans toutes les autres provinces de la Turquie la soie est beaucoup moins imposée qu'à Brousse.

Comme toutes les autres industries, la culture du mûrier et l'élève du ver à soie sont encore dans l'enfance en Asie. En Perse on nourrit le ver indistinc-

*) Les soies de la Turquie d'Europe valent en général mieux que celles d'Amassia, mais elles sont inférieures en qualité à celles de Brousse et même à celles de la Perse. On évalue les quantités produites en Albanie . . . . . à 10,000 ocques
près d'Andrinople . . . . . à 14 ou 15,000 „ „
près de Philippopol et de Tournowo à 20 ou 25,000 „ „
par an, qui sont consommées, pour la plupart, dans le pays même.

Digitized by Google

tement de feuilles du mûrier blanc et du mûrier noir. En Turquie, on cultive à cette fin le mûrier blanc. Dans les deux pays on a l'habitude de planter les arbres de si près les uns des autres, que bon nombre périssent. Pour qu'ils ne soient pas entièrement étouffés, on est obligé de les écimer chaque année. En même tems les habitans n'ont pas l'habitude de recueillir les feuilles seules pour la nourriture des vers; on ne se donne cette peine que tant que les vers sont encore tout jeunes; ensuite on leur porte les branches coupées, et souvent mouillées par la pluie, ce qui nuit beaucoup à ces animaux délicats. Dans le Ghilan c'est au mois de Mars, à Brousse en Avril, qu'on fait éclore les oeufs des papillons. En Perse les magnaniers ont l'habitude de les mettre dans de petits sacs et de les porter pendant 15 jours à peu près, sous les aisselles. En Turquie on les fait éclore par une chaleur artificielle. Dans les appartemens ou pavillons où l'on nourrit les vers, ils rampent sur le plancher et se perdent souvent. Au bout de 6 à 8 semaines ils font leur coque. On tue la chrysalide en exposant le cocon au soleil, ou en le mettant dans un four. On le jette ensuite dans de l'eau bouillante. Pour dévider la soie, les magnaniers se servent d'une simple roue, mue par une manivelle. A Brousse, il y a de ces roues qui ont 6 à 8 pieds de diamètre, d'autres n'en ont que la moitié. On réunit indistinctement la filure de 4 à 7 cocons en un fil tordu. L'inégalité qui en provient, est le plus grand défaut de la soie de ce pays. A Brousse, on a encore la mauvaise habitude de mettre dans le même paquet, des soies de diverses qualités, ce qui rend le triage fort difficile.

Digitized by Google

Moutons.

Les moutons constituent la base des troupeaux si nombreux chez les peuples de l'Asie. Ils sont en général grands et ont une queue si grosse qu'elle pèse de 20 à 40 livres. Cette dernière qualité paraît être commune à toutes les brebis exposées aux rigueurs des saisons et dont on ne prend aucun soin; car il a été remarqué par exemple, que des moutons Kirghiz qu'on plaçait pendant l'hiver dans des étables, perdaient en partie leur queue et que leur laine devenait en proportion plus fine. Ces animaux se contentent de pâturages fort maigres. Dans le steppe des Kirghiz ils endurent patiemment le manque de nourriture pendant les longs hivers dont est affligée cette contrée. Leur chair et surtout leur lait, tiennent en grande partie lieu aux nomades de toute autre nourriture; et le fromage sec, nommé „Kroot" remplace chez eux le pain. Les troupeaux les plus nombreux sont probablement possédés par les Kirghiz, dont un seul riche propriétaire compte quelquefois jusqu'à 20,000 têtes. La laine de leurs moutons est plus grossière que celle des bêtes habitant des pays plus chauds. La toison s'améliore également en proportion des soins qu'on prend des brebis, et par conséquent, la laine qu'on obtient des villageois, vaut en général mieux que celle qu'on achète des nomades. A Smyrne par exemple, on distingue avec soin les laines de la plaine ou des villages, de celles des montagnes, achetées à des nomades; celles-ci sont toujours payées moins cher. Malgré cela, la laine du Courdistan a été trouvée supérieure à la laine ordinaire de la Crimée. Celle-ci peut être achetée sur les lieux à raison de

Digitized by Google

8 roubles le poud. Des spéculateurs anglais ont acquis des parties assez considérables de laine courde à Gouroum pour 3 à 3½ piastres l'ocque, ou 800 à 920 copeks le poud. Mais les difficultés qu'ils ont trouvées à l'amasser, les frais de transport jusqu'à un port de mer, et le lavage, ont tellement augmenté la valeur de cet article, que les essais n'ont pas été répétés. On trouve, à ce qu'il paraît, plus avantageux d'abandonner à des indigènes le commerce dans l'intérieur du pays, et c'est ainsi que les exportations de laines ordinaires de la Turquie, augmentent annuellement. De Smyrne on en expédie principalement pour l'Amérique, puis pour l'Angleterre et la France, jusqu'à 30,000 quintaux par an, vendus en 1837 au prix de 270 à 300 piastres le quintal, ou 16 à 18 roubles le poud. Au lavage on compte un déchet de 40%. A Brousse on payait, en 1836, l'ocque de laine non lavée, de 3 à 5 piastres.

Les Kirghiz vendent en Russie, en Boukharie et en Chine, un million de moutons par an.

De grands troupeaux de ces animaux sont expédiés annuellement du Courdistan en Syrie et à Constantinople. En Perse, les laines du Kerman et du Khorassan sont incomparablement plus fines que celles des autres parties du royaume. Le mouton de Kerman est petit, à queue grosse, et porte le nom de „doumbédor". Le batman (7½ livres) de laine s'y paie sur les lieux 1 à 1½ sahibkiran. Une race de moutons particulière, est celle que possèdent des Arabes établis non loin de Boukhara, près du lac Karakoul. Ces animaux, de couleur noire, fournissent les fameuses peaux employées pour bonnets, et payées si cher en Perse. Lorsque ces moutons sont transportés ailleurs, leur laine s'altère. On tue les agneaux

Digitized by Google

5, 6 et au plus tard 15 jours après leur naissance, et toute l'exportation annuelle ne dépasse pas 2,000 peaux, qui se paient à Boukhara de 720 à 980 copeks la pièce.

Toutes les autres peaux vendues sous le nom de Karacoul, sont achetées aux Kirghiz, ou viennent de différentes parties de la Perse.

Chèvres.

Dans les pays montagneux et rocailleux, les chèvres sont plus nombreuses que les moutons, et l'on en emploie la chair, le poil, le lait et la peau; mais elles sont rares dans les champs des Turcomans et des Kirghiz. Néanmoins les chèvres Kirghiz méritent la plus grande attention. Elles ressemblent beaucoup à celles de Thibet et paraissent être de la même race du moins sont elles couvertes, à cause des rigueurs du climat, d'un poil roux-grisâtre, fort long, sous lequel se cache le beau duvet blanc dont les femmes russes, sur la frontière de Sibérie, tricotent des bas et des shawls. Il paraît qu'en Russie il n'y a qu'une seule fabrique de shawls cachemirs (celle de Kolokolzof) qui emploie ce duvet; les autres font venir de France du fil des chèvres Ternaux. Celles ci ont été achetées, par ordre du Baron Ternaux, près d'Astrakhan, aux Kirghiz de la horde Boukée, établis entre l'Oural et le Volga.

On exporte annuellement à l'étranger, par la voie de Taganrog, du poil de chèvres acheté aux Kirghiz et aux Kalmouks, qui occupent les bords du Volga; une partie de ce poil revient en Russie après avoir été filée ou même tissue en France.

Digitized by Google

Les habitans d'Ouratoupa, dans le pays de Boukhara, sont fameux par les beaux shawls et les ceintures qu'ils fabriquent du poil acheté aux Kirghiz, et en 1815 le Khan de Boukhara acheta à un Juif de cette ville, un de ces chawls pour 50 ducats. Un shawl de Kachemir n'est jamais payé à Boukhara audelà de 100 ducats.

Les chèvres qui broutent sur les plateaux de l'Iran, de l'Arménie et de l'Asie-mineure, ainsi que sur les hauteurs du Courdistan, sont de la même race et ne diffèrent pas beaucoup de celle d'Europe. Elles ont seulement les oreilles longues et pendantes, et souvent les cornes très grandes. Leur couleur est noire, grise ou rougeâtre. Outre le poil, qui est plus long selon que le froid qu'elles ont à supporter est plus intense, elles ont un duvet court qui paraît être d'autant plus soyeux et mou, que le poil est plus long. Après la tonte, le poil doit être soigneusement séparé du duvet. Le poil est employé aux tissus les plus grossiers, et le duvet aux étoffes fines. Les chèvres de Kerman, ainsi que les moutons de ce pays, se distinguent par un poil plus fin et plus mou que celui des autres animaux de cette espèce. Celles du Khorassan et de Khoï jouissent aussi d'une grande réputation en Perse.

Le poil des chèvres du Courdistan, se dirige, avec celui d'une grande partie de la péninsule de l'Asie-mineure, vers Smyrne où on le connaît sous le nom de Tiftik, poil de chevreaux ou pelotons. Il est généralement mal peigné et le duvet est entremêlé de poil. Le poil des chèvres du plateau central de l'Asie-mineure, est moins estimé que celui des chèvres du Courdistan. On a exporté annuellement de Smyrne, dans les derniers tems, 170,000 chéquis (à 2 ocques chacun) de cette

Digitized by Google

marchandise qu'on y paie, l'un dans l'autre 40 piastres le chéqui; à Arzéroum ce poil s'est vendu en même tems 12 piastres l'ocque. A Kerman on achète ordinairement le batman de Tawriz de duvet de chèvres, 4 sahibkirans (8 piastres l'ocque) et le poil de chèvres $\frac{1}{2}$ sahibkiran.

La chèvre qui ne prospère que dans les environs d'Angora et dégénère aussitôt qu'elle en est éloignée, est beaucoup plus petite que celle d'Europe. Ses jambes sont courtes, ses oreilles pendantes, ses cornes tordues comme des tirebouchons. Son poil est ordinairement d'une blancheur éblouissante, rarement gris ou noir, aussi fin que la soie, frisé naturellement par tresses de 8 à 9 pouces de longueur, et devient plus long en proportion de la rigueur de l'hiver. On tond les bêtes en Avril, et l'on emploie toute leur toison. Celle des jeunes chèvres est plus estimée que celle des vieilles. Les poils les plus fins sont encore séparés des autres. On n'exporte d'Angora point de poil de chèvres brut. On le file sur les lieux et on l'expédie ensuite à Constantinople ou à Smyrne. Dans les dernières années il en est parti de ce dernier port pour l'étranger: 50 à 60,000 ocques par an.

Chameaux.

On recueille aussi en Asie du poil de chameaux et de dromadaires, qu'on arrache à ces animaux au printems, lorsque leur poil commence à tomber. Celui du dos est le plus estimé; ensuite viennent le poil du bas-ventre et celui du cou. Il est reconnu que les chameaux des contrées froides ont un poil beaucoup plus long et plus moëlleux que ceux des pays chauds. Cette mar-

Digitized by Google

chandise, de couleur rougeâtre, parvient en petites parties en Europe, par Smyrne et Taganrog, sans qu'on la distingue exactement dans le commerce du poil de chèvres. Les chameaux, comme bêtes de somme, sont très nombreux dans tous les pays de plaines; ils sont indispensables dans les déserts. Bien que cet animal soit assez sensible au froid, il a dû s'acclimater dans les camps des Kirghiz, qui l'enveloppent de feutres enhiver et lui préparent des abris contre la neige. On ne trouve chez eux que le chameau à deux bosses, moins délicat en général que le dromadaire, et plus fort que lui. Sa charge ordinaire est de 16 à 18 pouds tandis que le dromadaire, plus commun en Perse et chez les Turcomans, ne porte que 14 à 16 pouds, et aux Indes 12 pouds seulement. On fait venir dans ce dernier pays, de tems en tems, des chameaux Kirghiz. En Turquie il y a des chameaux à une et à deux bosses; mais les premiers sont plus communs et ils sont en général plus forts que ceux de la Perse.

A Khiwa il y a une espèce de dromadaires, nommée Nar, d'une taille colossale et qui, sur de petites distances portent jusqu'à 30 pouds. On les paie 20 à 30 tillas (280 à 320 roubles) la pièce. Ils endurent la soif pendant 10 jours, et peuvent en rester six sans nourriture.

Bêtes à cornes.

Les bêtes à cornes ne sont pas très nombreuses en Asie, parceque sous un ciel brûlant, où la viande ne se conserve pas et au milieu d'une population clairsemée, il n'est pas avantageux de tenir un boeuf. Le lait des brebis et des chèvres remplace celui des vaches. Les

Digitized by Google

Courdes et les Afgans emploient les boeufs comme bêtes de somme et en ont des troupeaux considérables. Les agriculteurs en ont partout besoin pour le trait et le labourage; mais les nomades en général en font peu de cas. En Perse où l'on n'emploie point de chars, et où les bêtes à cornes sont en outre grévées d'un impôt assez fort, elles ne sont soignées que dans quelques vallées à peine accessibles, sur les montagnes du Laristan et dans les plaines marécageuses du Ghilan et du Mazandéran, dont le sol trop humide et les épaisses forêts, s'opposent à l'élève des moutons. Dans ces dernières contrées la race est belle, petite, et se fait remarquer par une protubérance cartilagineuse sur le garrot. Les bêtes à cornes de l'Arménie sont grandes et belles et les buffles, plus nombreux que les boeufs, sont superbes. On fait de ces contrées de fortes expéditions de peaux en Syrie. A Kaïssar, qui est le centre de l'activité commerciale du plateau central de la péninsule, on abat annuellement plus de 10,000 boeufs, dont on sèche la chair au soleil. Sous le nom de pastrama elle se répand dans toute la Turquie. Les Turcomans qui campent aux bords du Gourghen, élèvent beaucoup de bêtes à cornes ainsi que les Karakalpaks, habitant les vallées marécageuses qui se trouvent aux embouchures de l'Amou. Dans tout le reste du Turkestan, ces animaux sont très peu nombreux.

Chevaux.

L'animal le plus soigné et le plus estimé par les Orientaux, est le cheval. Deux races distinctes et presque également nobles, s'y rencontrent; celle que possèdent les Turcomans et celle qui appartient aux Arabes. En se croisant elles ont donné naissance à la race de Perse

Digitized by Google

et aux plus beaux chevaux turcomans nommés Arghamaks. Le cheval turcoman est de haute taille; il a le corps effilé, la poitrine serrée, de longues oreilles, la tête grosse et la queue fort mince. Le poil est ordinairement gris, rarement noir. Cet animal n'est pas fougueux; à la course il se fatigue d'abord facilement, mais sa vitesse augmente à mesure qu'il marche. Après avoir fait à peu près 5 verstes, le cavalier descend, fait faire à son cheval quelques centaines de toises au pas, puis remonte, et le cheval court plus vite qu'auparavant. C'est ainsi qu'on peut parcourir 100 verstes en 24 heures, et jusqu'à 400 verstes en 3 jours sans exténuer l'animal; et si l'on veut ajouter foi aux récits des indigènes, les distances parcourues ainsi en peu de jours, sont quelquefois beaucoup plus considérables.

Les chevaux les plus estimés sont ceux de la tribu turcomane Téké, campée près de Merv. Un bon étalon s'y paie jusqu'à 1500 roubles, mais le prix moyen d'un cheval est à Astérabad 400 à 500 roubles. En Boukharie et en Khiwie la cavalerie entière n'est montée que sur les chevaux turcomans, qu'on prépare aux courses et aux fatigues par la faim. Ces animaux sont en même tems l'objet du plus grand luxe des habitans. En Perse, cette race n'est pas moins recherchée. On en envoie aussi par Caboul aux Indes. Autrefois de nombreuses caravanes allaient tous les ans de Caboul à 20 journées au Nord-Ouest, à Ukchakh, pour y acheter des chevaux turcomans qu'on expédiait ensuite aux Indes; mais depuis que le gouvernement anglais y a établi de grands haras, le prix des chevaux a baissé, et l'on exporte maintenant aux Indes, pour la plupart du tems, des chevaux afgans qu'on paie à Bombay 400 à 500

Digitized by Google

roupies. Ceux de l'Arabie y coûtent le triple, et les meilleurs chevaux turcomans sont payés jusqu'à 3000 roupies (plus de 7000 roubles.) Des chevaux arabes sont transportés à Bombay par le golfe Persique.

Les Kirghiz ont de grands troupeaux de chevaux, d'un extérieur chétif, mais qui sont endurcis par le manque de nourriture et d'abri. Ils sont dans un état presque sauvage. Quoique ces animaux ne servent que comme monture, les Kirghiz évaluent leur richesse principalement d'après le nombre de chevaux qu'ils possèdent, nombre qui, chez des gens riches, s'élève quelquefois à 4 ou 5000. Le nombre des chevaux a d'ailleurs beaucoup diminué dans le steppe, et les Kirghiz sont souvent obligés d'en acheter aux Russes.

Les chevaux de l'Afganistan ne sont nullement remarquables. En Perse, le nombre des haras a diminué à mesure que le pays s'est appauvri; mais en général les chevaux y sont d'une belle apparence. On distingue ceux du Karadagh, à jambes effilées et hautes, et de taille moyenne, comme une race particulière, mais peu robuste. Les chevaux du Courdistan sont évidemment de race arabe ainsi que tous les beaux chevaux en Turquie, le bidet indigène étant petit et misérable. Les chevaux d'Arzéroum seulement sont plus fortement taillés que les autres.

Anes et mulets.

On trouve des ânes partout, et on les emploie comme bêtes de somme et de monture. En Perse, on se sert de préférence de mulets pour le transport des marchandises; ceux du Laristan sont les plus estimés dans tout le pays et on les préfère aux meilleurs chevaux. Il y en a qu'on paie 60 tomans.

Digitized by Google

Nourriture du Bétail.

Les agriculteurs nourrissent en hiver leur bétail d'orge et de paille hachée. Le foin est partout une chose rare. On cultive aussi des plantes fourrageuses comme le djoghène, la luzerne, et diverses espèces de trèfle, parmi lesquelles le Youndcha, connu en Boukharie, en Kbiwie et en Arménie, donne des récoltes excessivement abondantes. Les troupeaux des nomades, à l'exception de ceux des tribus qui s'établissent en hiver dans des villages, sont obligés de chercher souvent leur nourriture sous la neige. Ceux des Kirghiz, qui occupent un pays froid, sont les plus mal partagés; aussi arrive-t-il souvent qu'un chasse-neige fait périr des troupeaux entiers, et après un verglas, les Kirghiz sont obligés de découvrir eux mêmes l'herbe, pour que les moutons puissent y atteindre, ou de faire casser la glace et enlever préalablement la neige, par les chevaux. Faute d'herbe, le bétail dans le Turkestan est aussi obligé de se nourrir des bourgeons de divers arbustes, tels que le Saxaul et le bois de réglisse qu'on sèche comme du foin.

Fourrures.

Le règne animal offre aux habitans de l'Asie occidentale encore d'autres sources de richesses. Les montagnes de l'Olympe et du Courdistan abondent en lièvres, et un village dans le district de Koutaïah porte le nom de village des lièvres (Tauchali) à cause du grand commerce de peaux de lièvres qui s'y fait. A Smyrne le prix moyen est 250 piastres pour 100 peaux. On en exporte 250,000 pièces par an.

Digitized by Google

Des parties non moins considérables sont expédiées annuellement de Constantinople à l'étranger. On exporte aussi par Smyrne quelques milliers de peaux de lapins.

La consommation de peaux de renards pour fourrures, est très forte en Turquie; malgré cela on en expédie jusqu'à 10,000 pièces par an d'Arzéroum en Russie. On y ajoute encore 1000 à 2000 peaux de castors, animaux qu'on trouve en grand nombre aux bords du Kizil-Yrmak et d'autres rivières de la péninsule; 5000 peaux de martres, des peaux de loups-cerviers, fort estimées, et des rats musqués, dont on ne peut employer que le poil, à cause de l'odeur que conservent toujours les peaux. Tocate, Mouch, Van, Siwas etc. fournissent la plus grande partie de ces peaux. Les Courdes surtout font métier de la chasse.

Des Arméniens de Russie achètent en Perse pour 100 à 150,000 roubles par an, de peaux de renards et de martres. La chasse dans les steppes des Kirghiz est abondante en différentes espèces de renards, et les habitans en échangent le produit contre d'autres objets, en Boukharie, en Khiwie, en Chine et en Russie. On importe du Turkestan dans ce dernier pays, diverses fourrures, pour un million de roubles par an.

Duvet.

Les Turcomans recueillent sur les bords de la mer Caspienne, le duvet d'oiseaux de mer, et le vendent à des marchands venant de Russie. Ils pourraient y joindre des fourrures.

Digitized by Google

Sangsues.

En Turquie les sangsues sont devenues un nouvel article de commerce, et un négociant français avait, il y a quelque tems, l'intention de s'établir à cette fin à Brousse où cet animal abonde.

De Smyrne on en a exporté, en 1836, pour 112,000 piastres, et en 1837, pour 315,000.

Poissons.

La pêche des poissons est fort peu considérable sur les côtes de l'Anatolie; elle parait être presque nulle dans les fleuves qui traversent les divers pays de l'Asie. Aux bouches de l'Oxus et sur la mer d'Aral, il n'y a que les Karakalpaks qui s'en occupent, quoique le poisson y soit très abondant. On y trouve des brochets, des brêmes, des carpes, des barbottes, des esturgeons. Pendant les froids de l'hiver, on en porte aussi à Boukhara. La pêche est devenue importante sur la côte meridionale de la mer Caspienne, et dans les derniers tems on a déjà expédié à Astrakhan, en une année, jusqu'à 30,000 pouds de poissons, de la Perse et en partie de la côte turcomane. Depuis l'avènement au trône du Schah actuel, le gouvernement persan a affermé le droit de pêche sur ces côtes, à des Arméniens et à des musulmans d'Astrakhan. Les Turcomans ont aussi commencé a s'occuper de la pêche. Ils conviennent de fournir des poissons à des marchands d'Astrakhan qui jettent l'ancre sur leur côte, et leur achètent chaque poisson, grand et petit, à raison de 10 copeks. Parmi ces poissons on prend des esturgeons qui pèsent jusqu'à 35 pouds.

Digitized by Google

Les bateaux des pêcheurs arrivent sur les côtes de la Perse en Octobre. Ils emploient l'hiver à préparer leurs filets, et la pêche qui se fait aux embouchures des petites rivières découlant des montagnes, commence au printems, lorsque les poissons y entrent de la mer pour frayer. Au mois de Mai, les pêcheurs retournent à Astrakhan. Le poisson qui abonde le plus dans ces parages est l'esturgeon, et il procure aux pêcheurs de gros bénéfices.

Perles.

La pêche des perles se fait sur différens points dans le golfe Persique. La plus abondante est aux îles Bahrein. Elle se trouve entre les mains d'Arabes, et occupe jusqu'à 1500 bateaux. Le commerce des perles, dont on évalue le produit annuel à 600 ou 700,000 tomans, est fait par des habitans de Bahrein, mais Mascalata en est le grand marché. La demande de cet article est encore assez forte quoiqu'elle ait diminué depuis l'ouverture de la pêche à Ceylan, et la fabrication de perles factices. Les perles du golfe Persique ne sont point sujettes à s'écailler comme celles de Ceylan et par le tems elles perdent moins que celles-ci de leur eau. On distingue deux espèces de perles; savoir: les jaunes qu'on expédie dans le pays des Mahrattes, et les blanches qui vont en Turquie, en Perse et en Europe. Les petites perles sont réduites en poudre, pour les faire entrer dans la composition d'élixirs, à raison des propriétés fortifiantes et stimulantes qu'on leur suppose. Leur usage est répandu dans toute l'Asie.

Digitized by Google

Eponges.

En Asie-mineure, sur la côte de la Méditerranée, et de l'Archipel, on obtient de grandes quantités d'éponges dont la plupart vont par Smyrne en Europe, et principalement en Angleterre. Au terme moyen des dernières années, il en a été exporté 50,000 ocques par an.

Les habitans de la petite île de Syme, sont fameux pour le courage avec lequel ils affrontent tous les dangers, afin de retirer du fond de la mer les substances mucilagineuses dont on obtient les éponges.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

PRODUITS DU RÈGNE MINÉRAL.

AFGANISTAN.

La partie de l'Asie dont nous nous occupons, paraît être mal partagée sous le rapport des minéraux. La chaine de l'Hindou-Kouh ne fournit jusqu'à présent du fer, que près de Bojore au Nord-Ouest de Peïchaver. On le porte à Caboul en forme de fers à cheval, et on vend 27 roubles le poud non-ouvré; le fer ouvré coûte le double. Le plomb abonde dans le pays des Hézarehs et près de Hérat. A Bojore on trouve aussi du crystal de roche. La chaîne de montagnes que traverse l'Indus, au Sud d'Attock, est composée de sel. On en trouve aussi de grandes masses à Cohat non loin de Peïchaver. Dans le même endroit on a découvert des mines de houille qui favoriseront beaucoup la navigation à vapeur sur l'Indus. Il y a aussi là du soufre et du pétroléum. Le soufre, ainsi que le nitre, abondent également dans les montagnes à l'Ouest de Caboul. Les montagnes au Sud-Ouest de Kachemir, sont riches en

Digitized by Google

métaux, et c'est de là que l'Hydaspes emportait ses sables aurifères qui l'ont rendu si fameux dans l'Antiquité.

TURKESTAN.

Sur le versant septentrional de l'Hymalaïa, se trouvent, à Badakhchan, les fameuses mines de rubis et de Lapis-Lazuli, actuellement abandonnées, parceque le pays a été systématiquement dépeuplé par le Khan de Coundouz, son nouveau maître. L'Oxus charrie de l'or qu'il emmène du plateau de Pamère où il prend sa source; les riverains, jusqu'en Boukharie, en retirent des parties considérables et de dimensions extraordinaires. Il paraît pourtant que le sable est plus abondant dans le cours supérieur du fleuve, qu'il ne l'est près de Boukhara. Les mines de plomb ne sont pas rares dans les montagnes de l'Hindou-Kouh. Le sel, tant gemme que tiré des lacs, abonde tellement dans le désert du Turkestan, qu'à Boukhara on peut acheter 1 livre de sel pour 1 copek. On trouve du fer de mauvaise qualité et en très petites parties, près de Tachkend, et dans quelques endroits du steppe des Kirghiz.

PERSE.

Les mines de Turquoises du Khorassan, près de Nichapour, sont les seules en exploitation jusqu'à présent (car celles de Khodjend ne paraissant plus être travaillées); mais, soit qu'elles se trouvent effectivement épuisées, ou qu'il y ait ignorance et négligence, le gouver-

Digitized by Google

nement ne peut plus obtenir le même fermage qu'autrefois, parceque le produit a diminué. On ne lui paie maintenant que 500 tomans par an. Les pierres forment des veines dans le roc. Les meilleures sont envoyées aux Indes, pays qui offre un bon marché à cet article.

Les Boukhares en achètent aussi pour quelques centaines de mille roubles par an et ils les portent à la foire de Nyjnii-Novgorod. A Méched beaucoup de monde est occupé à polir ces pierres et à les enchasser dans des bagues d'étain, car c'est ainsi qu'une grande partie de turquoises entre dans le commerce.

On vient de découvrir des veines aurifères dans la province du Mazandéran. On y exploite déjà des mines de fer. Il y en a d'autres près de Chiraz; faute de bois celles-ci ne peuvent être mises en rapport. Par la même raison on ne peut tirer parti des traces de cuivre qu'on prétend avoir découvertes à Mianah. Les mines de ce métal, dans la province très boisée du Caradagh, ont déjà fourni une quantité assez considérable de cuivre, et elles ont été remises, il y a deux ans, entre les mains de mineurs anglais. On trouve du plomb en abondance près de Yezd. Le soufre vient du Démavend, des montagnes du Courdistan et de Koum dont les environs produisent également du nitre; ce minéral se trouve aussi près de Semman et de Damghan. L'Orpiment abonde dans le Courdistan et le Caradagh. On a découvert des houillères près de Téhéran, à Démavend, à Soudjboulak et à Roudbar située sur le Kizil-Ouzenn. Quoiqu'il s'y trouve presqu'à fleur de terre, on ne l'emploie que fort rarement. Le Khalwar (750 livres) de

Digitized by Google

charbons de Roudbar, vaut à Téhéran 15 sahibkirans à peu près, dont la moitié est absorbée par les frais de transport. Il y a aussi des houilles à Maragha, près de Tawriz.

La Perse est très riche en sel gemme. En outre, des lacs salans, comme celui d'Ourmiah, fournissent aussi d'immenses quantités de ce minéral. Les côtes de la mer Caspienne en reçoivent pourtant de Bakou et de la côte orientale de cette mer, occupée par les Turcomans.

L'Ile de Tchéléken, à l'entrée du golfe du Balkan, et la péninsule de Dardcha, contiennent des couches épaisses de sel gemme qu'on exporte en Perse en carrés du poids de $1\frac{1}{2}$ poud. Sur place le poud coûte 11 à 12 copeks. On le vend à Astérabad 27 copeks, après avoir payé un droit de 10%, tandis que le sel de Bakou y revient à 60 copeks et celui d'Astrakhan à 85. En 1835, les Turcomans ont vendu en Perse 186,000 pouds de sel.

Dans ces mêmes endroits, il y a jusqu'à 3000 puits de naphte, dont, en 1835, les Turcomans avaient vendu aux Persans 135,000 pouds, achetés sur place à raison de 30 copeks et revendus dans le Mazandéran, déduction faite de 10% d'impôts, à raison de 80 copeks. Il en a aussi été envoyé à Khiwa quelques milliers de pouds.

La naphte y est de diverses espèces: 1) poix noire durcie, entremêlée de terre, qu'on emploie, après l'avoir fondue, à goudronner des bateaux et à faire des flambeaux. 2) naphte ordinaire, noire et liquide. 3) naphte blan-

Digitized by Google

che, pure et liquide, qui brûle même étant mêlée d'eau. En outre, on trouve sur la côte des Turcomans, des morceaux d'asphalte.

TURQUIE.

Il y a des mines de sel gemme à Caghisman, dans le pachalik de Cars; des sources d'eau salée très abondantes à Khamoura, dans le pachalik de Baïazid et près de Siwas; des lacs salans, comme celui de Van, et d'autres qui se trouvent entre Kaïssar et Koutahiah. Tout le plateau central de la péninsule fait ses provisions de sel dans ces dernières localités. On obtient encore ce minérai sur les côtes de l'Archipel et de la Méditerranée, en faisant évaporer l'eau de la mer. Malgré cela, on en importe encore de l'étranger. On obtient beaucoup de nitre à Boasslian, entre Kaïssar et Youzkat, ainsi qu'entre Erékli et Coniah, la terre en étant surchargée. Des mines très riches d'Alun gemme se trouvent à Kara-Hissar; pourtant on en importe encore en Turquie, ainsi qu'en Perse, des mines d'Elisabethpol en Russie. Malgré le mauvais système d'exploitation (tellement onéreux pour les habitans, qu'ils s'opposent à la découverte de toute nouvelle mine, et comblent souvent celles qui sont déjà en exploitation) on a pu s'assurer que l'Asie-mineure est un pays très riche en métaux. Ce sont principalement les montagnes qui occupent le pays entre la mer Noire et le plateau central de la péninsule, qui ont été fouillées jusqu'à présent. Elles sont riches en cuivre d'une excellente qualité, et en plomb argentifère, dans lequel se trouve aussi un peu d'or. Quelques traces de fer ont été découvertes sur la côte de la mer Noire.

Digitized by Google

Dans les montagnes du Taurus, à Marach, il y a une mine de fer assez abondante; et non loin de Koniah, on vient de découvrir, dans cette même chaine, des traces abondantes de cuivre. On prétend qu'en 1835 le fisc a retiré de l'Asie-mineure 60,000 pouds de cuivre. Il est défendu aux étrangers d'en acheter pour l'exportation, à moins que ce ne soit avec l'autorisation spéciale du gouvernement.

Malgré cette défense il ne partait jamais de Trapézonte un bâtiment qui ne complétât en secret son chargement avec du cuivre. Maintenant l'ocque de ce métal y coûte 11 à 12 piastres, ce qui, joint aux frais d'un commerce de contrebande, ne laisserait aucune marge.

La plus grande partie des mines sont exploitées, sous la surveillance d'employés du Gouvernement, par des Grecs établis près des minières et exemptés de toute redevance. Le fisc leur achète le cuivre à raison de 6 à 7 piastres l'ocque; l'argent à 24 paras la drachme; et la drachme d'or à 4 piastres. Le plomb leur reste. Il y a des mines qui sont exploitées à ces mêmes conditions par des volontaires non exemptés d'impôts. Tout bénéfice n'y peut être basé que sur la fraude. Un très petit nombre de mines sont affermées et ce sont les mieux ouvrées.

Les ouvriers ne se servent que de la pointrolle, sans employer la poudre à canon. Les galeries sont si mal soutenues qu'elles mettent souvent en danger la vie des mineurs. Le minérai est monté par de jeunes garçons; puis, au moyen de marteaux, on le débarrasse de la terre et pour le ramener à son état de pureté, on est obligé de le griller plusieurs fois avec du charbon de sapin. Dans le plomb qu'on vend à Trapézonte, il y a encore

Digitized by Google

assez d'argent pour qu'il vaille la peine de l'expédier en Europe, afin de l'y nettoyer de nouveau.

Les villages situés dans le voisinage des mines, sont obligés d'y transporter par corvées le bois, et de charrier le métal aux dépôts du fisc.

Le gouvernement reçoit le cuivre des mines, brut et en disques. Les quantités nécessaires à l'arsenal, sont expédiées aux fours à Tokate ou à Trapézonte; le reste est vendu à des particuliers.

On obtient encore en Asie-mineure, de l'écume de mer dont on fait des pipes, de l'éméril et des pierres à aiguiser très estimées en Europe.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

APERÇU GÉNÉRAL DES FORCES PRODUCTIVES.

Les pays de l'Asie dont nous nous occupons sont tous situés sous un climat tempéré. Ils présentent donc, comparés les uns aux autres, une grande uniformité de produits; mais chaque province prise séparement, nous offre, grace aux grandes inégalités de son sol, une riche variété de végétation. Les plantes des tropiques leur sont étrangères, cependant on y trouve des localités tellement favorisées par la nature, qu'elles agissent comme des serres-chaudes. Tels sont le Mazandéran et le Ghilan sur la côte de la mer Caspienne; la vallée de Peïchaver aux pieds de l'Hindou-Kouh; le vallon de Rizeh sur les bords de la mer Noire, etc. L'absence de l'air vivifiant de la mer, la grande élévation au dessus de son niveau, ont donné au contraire à d'autres localités un climat excessivement rigoureux et en ont banni même la végétation d'un climat tempéré. Telle est par exemple une partie du plateau de l'Arménie. Il y a même des pays entièrement stériles et au milieu desquels on trouve les oasis les plus riantes, comme celles de Khiwa, de Boukhara et de Merv dans le désert du Turkestan, celles de Kerman, de Yezd, de Tubbus, de Toun etc. dans le désert salant de la Perse. On n'y trouve qu'une

Digitized by Google

culture sporadique, dépendant de l'abondance des eaux. La population agricole est dispersée en groupes dans toute l'Asie occidentale, dont la plus grande partie est déserte, ou occupée seulement par des nomades. L'uniformité des productions naturelles dans les divers pays de cette partie du globe, a dû en empêcher l'échange entre eux, tandis que la diversité qui existe entre la végétation des montagnes et celle des vallées, entre celle des déserts et celle des oasis, ne pouvait manquer de provoquer des relations fort animées entre leurs habitans, d'autant plus qu'ils sont restés nomades là où ils trouvaient de l'avantage à l'être; qu'ils sont agriculteurs dans les endroits où le terrain l'exige, sans s'éloigner des voies qui leur ont été indiquées par la nature. L'échange local est éminemment nécessaire à la prospérité de ces pays, parceque les transports lointains sont fort pénibles.

TURQUIE.

La Turquie d'Asie est excessivement riche en produits de tout genre appartenant à la zône tempérée, et il ne lui manque qu'une bonne administration, pour donner à ces produits un développement extraordinaire. Depuis que ses liaisons avec l'Europe sont devenues plus fréquentes, un grand nombre d'objets, jusqu'alors entièrement ignorés, tels que la laine, les graines de lin et le chanvre, sont devenus des objets d'un commerce important. Le terrain est si vaste et si fertile, qu'il est impossible de prévoir les limites auxquelles la production s'arrêtera. Maintenant toute la population agricole se trouve concentrée dans les vallées; toutes les plaines élevées et rases, sont abandonnées aux nomades. Il suf-

Digitized by Google

fit d'améliorer l'état des agriculteurs en Turquie et de permettre l'exportation des céréales, pour que Samsoun sur la mer Noire, les Echelles de la mer de Marmora et de l'Archipel, en fournissent à l'exportation. Le commerce de fruits, a été à toute époque fort important. Celui des objets que produit spontanément le pays, tels que: noix de galles, gommes, vallonées, graine jaune, doit augmenter à mesure que la demande s'en accroîtra et que les frais de transport diminueront. La qualité des grénettes peut être améliorée par les soins qu'on donnera à leur culture. Les récoltes de la vallonée et du mastic deviendront plus abondantes lorsqu'elles seront libérées des charges dont on les a grévées jusqu'à présent.

Tous les articles précédens ne sont nulle part d'une qualité aussi bonne que dans l'Asie-mineure. Les forêts, surtout celles qui bordent la mer Noire, presqu'intactes encore, peuvent fournir d'excellent bois de construction et des douves, marchandise très recherchée en Europe; en outre elles peuvent donner du bois de buis, dont la consommation d'ailleurs est assez limitée. Malgré la grande extension que la culture de la garance a prise en Europe, celle de l'Asie-mineure a conservé à un tel point sa supériorité, que la demande en augmente. Il paraît d'ailleurs qu'il faut attribuer ce fait en partie à la nécessité qu'éprouvent les étrangers de se procurer des objets d'échange, contre les marchandises qu'ils importent en Turquie. C'est à cette circonstance que Smyrne doit en quelque sorte, d'exporter toujours encore du coton. Il suffira de lever la défense d'envoyer du chanvre à l'étranger, pour que les ports méridionaux de la mer Noire entrent, relativement à cet article, en concurrence avec Odessa. Cette branche de commerce vient

Digitized by Google

seulement de naître dans l'Asie-mineure. Le commerce de lin suivra de près l'exportation du chanvre. L'extension que peut prendre en Asie-mineure la culture de l'opium, culture qui expire maintenant sous le poids d'un monopole, dépend principalement du débit de cet article en Chine. La culture des oliviers est une source de richesses pour toute la côte occidentale de la péninsule. L'exportation de la cire augmentera avec celle des autres articles, la demande en étant toujours très forte. Quoique la production de la soie ne paraisse plus devoir être à l'avenir le monopole des contrées chaudes, le privilège du bon marché ne leur pourra jamais être enlevé, et, à l'aide des Européens, Brousse rivalise déjà, pour la qualité de son produit, avec l'Italie. Rien ne prouve aussi bien le peu de frais qu'y exige cette culture, que la prospérité toujours croissante des magnaniers, malgré les impôts dont ils ont été grévés. La soie produite dans d'autres localités de l'Anatolie ne peut manquer d'être améliorée avec le tems.

L'élève des bestiaux est bien loin de donner au pays les bénéfices qu'il pourrait en obtenir. Depuis qu'on a trouvé le moyen de faire de bons tissus de laine ordinaire, il est impossible de prévoir la quantité qu'en fourniront un jour les troupeaux innombrables des Turcomans et des Courdes, troupeaux qui broutent sur les plaines et les hauteurs de l'Asie-mineure. Le duvet des chèvres, et le poil des chameaux, remplacés dans beaucoup d'étoffes par la laine de moutons, ne manqueront jamais d'être appréciés pour leur moëlleux, et le poil de chèvres le sera toujours à cause de sa solidité, aussitôt qu'on pourra s'en procurer à meilleur marché. Cela concerne surtout le produit des chèvres d'Angora, lequel

Digitized by Google

est fortement imposé par le Gouvernement ottoman. La graisse qu'on obtient en abondance des queues de moutons, ainsi que des bêtes à cornes, n'est employée actuellement qu'à la nourriture. Elle pourrait être facilement remplacée par le beurre, que jusqu'à présent on importe de l'étranger, et le suif formerait alors un nouvel objet de commerce avec l'Europe. On y joindrait encore des peaux, des cornes, des crins, pour les échanger contre des marchandises étrangères et augmenter les profits des possesseurs de troupeaux. Les richesses minérales de la péninsule, surtout en cuivre, ne sont plus douteuses et pourraient devenir une grande ressource pour ce pays.

On peut certainement évaluer à cent millions de roubles par an, les articles exportés actuellement de l'Empire de Turquie pour l'étranger; mais il n'y a pas de doute que cette valeur n'augmente rapidement, lorsque toutes les entraves qui s'opposent encore au développement des forces productives de ce pays et à ses relations avec l'étranger, seront levées. La richesse de la Turquie est basée sur ses produits bruts; elle ne peut que s'enrichir par un commerce libre. Entourée par la mer, ses abords sont faciles; et le commerce saura bientôt choisir sur ses côtes les points les plus rapprochés des lieux de production.

Combien est grand cet avantage de la Turquie sur la Perse et l'Asie-centrale! Les produits de la Perse ne peuvent parvenir dans l'occident de l'Europe, sans avoir fait le tour de l'Afrique, ou sans traverser des pays soumis à un sceptre étranger. La position du Turkestan et de l'Afganistan est encore plus désavantageuse. Séparés

Digitized by Google

qu'ils sont de la chaîne de l'Hindou-Kouh, l'un de ces pays a été rendu par la nature de ses produits et par sa position, commercialement dépendant de la Russie; l'autre dépend de l'Inde.

PERSE.

En comparant les produits de la Perse avec ceux de la Turquie d'Asie, nous trouvons dans l'une comme dans l'autre une abondance de céréales, mais avec la différence, que leur production exige en Perse beaucoup plus de peines et de soins, et que par conséquent, elles y sont plus chères. Les fruits y ont moins de saveur parceque tous les vergers doivent être arrosés artificiellement. Toutefois ils n'y sont pas moins abondans. La garance, le safran et le safranon abondent, mais ne servent qu'à l'usage du pays. L'opium est inférieur à celui d'Afioum-Kara-Hissar. La gomme tragante, les noux de galles, les graines jaunes, ces produits spontanés du Courdistan, ne se trouvent que dans une petite partie de ce pays appartenant à la Perse. On vient aussi de découvrir la graine jaune sur la crête de l'Elbourz. La Perse produit différentes gommes qu'on ne trouve pas en Anatolie, mais dont la consommation est assez bornée; elle fournit également d'autres drogues, telles que l'Assafoetida, la jalappe etc: Toute espèce de bois manque à ce pays; on n'y trouve pas de chênes à vallonée, et il n'y a d'oliviers que dans le Mazandéran. Le riz de cette province est mauvais; le sucre qu'on y produit ne se crystallise pas et celui de Yezd et du golfe Persi-

Digitized by Google

que ne peut non plus convenir à l'étranger. La Perse est trop aride pour nourrir des abeilles; le lin, le chanvre, y sont à peine connus; mais le coton abonde. La culture du mûrier est reléguée dans une seule province; la soie y est d'une bonne qualité; elle est facile à transporter, et forme le seul article de haute importance que la Perse fournisse à l'étranger, et qui soit susceptible d'un grand développement. Tous les produits des troupeaux, quoique non moins abondans en Perse qu'en Turquie, ne peuvent pas être vendus en Europe, parceque le transport en serait trop coûteux. C'est aussi le cas du coton, des fruits et de nombre d'articles secondaires. Il n'y a que la Russie qui pût avec avantage en tirer quelques uns par la voie de la mer Caspienne. Sans doute le tems n'est pas loin où elle y fera des achats considérables de coton; mais elle-même est beaucoup trop un pays à productions brutes, pour acheter à l'étranger de la laine, des peaux etc. La garance de Perse est plus chère que celle d'Europe, et c'est pourquoi l'on n'en porte plus, comme jadis, en Russie. Les turquoises du Khorassan, trouvent toujours encore des acheteurs à la foire de Nyjnii-Novgorod. La Perse réussira peut-être un jour à faire accepter à l'Europe occidentale une plus grande quantité de soie, de safran, de saffranon, de graines jaunes, de noix de galles et de quelques drogues; elle enverra outre cela en Russie, beaucoup de coton, des fruits, des poissons, des fourrures; mais son commerce avec l'Europe ne pourra jamais rivaliser avec celui de l'Asie-mineure. Pour le moment on peut évaluer à 18 ou 20 millions de roubles, la quantité de produits bruts qu'exporte annuellement la Perse, tant dans l'Europe occidentale, qu'en Russie, aux Indes et à Boukhara.

Digitized by Google

ASIE CENTRALE.

L'Afganistan n'envoie aux Indes que des fruits, de l'Assa-foetida, un peu de garance, du safran et des vaux. Ses autres produits n'alimentent que le commerce intérieur de l'Asie centrale. La Boukharie et Khiwa expédient en Russie du coton et des fruits de leur propre crû, de la graine de Zédoaire, et des fourrures; en Perse des peaux d'agneaux. Toutefois leur commerce est basé principalement sur les besoins des nomades qui les environnent et s'alimente autant de l'industrie manufacturière que de l'agriculture. Les Kirghiz fournissent à la Russie des moutons, des peaux et des fourrures et entretiennent des relations fort suivies avec la Chine.

Les bénéfices qu'un pays peut réaliser dans ses relations avec un autre, dépendent non-seulement de la qualité des objets échangeables, mais encore du prix auquel ils peuvent être livrés. Les données suivantes serviront à jeter quelques lumières sur cet objet, pour ce qui concerne divers pays de l'Asie.

Digitized by Google

Année	Lieu	Froment	Orge	Riz	Djoghène	Mouton	Boeuf	Chair de mouton	Chair de boeuf	Prix de la main d'oeuvre
		le poud				la pièce		la livre		
1828	Arzéroum	40	—	—	—	—	2000à3000	—	—	—
1828	Kars	48	32	—	—	375	—	—	—	—
1828	Akhalzig	40	—	—	—	—	—	—	—	—
1823	Caboul	90 farine	54 farine	—	—	—	1050à1400	6 à 18	3 à 9	—
1823	Peïchaver	120 farine	—	134 à 12,25	—	175 à 525	—	11	6	—
1832	—	90	—	—	—	375	—	—	—	45 outre la nourriture
1835	Khiwa	60 à 100	40 à 80	60 à 100	—	9 à 10	—	—	—	50
	—	150 à 200	150	—	100 à 150	—	—	15	10	—
1822	Uratuppa	200	—	—	—	—	—	10	—	—
1822	Mazandéran	—	—	120	—	—	—	—	34	—
1830	Méched	1½ à 3 roub.	64 à 100	5 à 8 roub.	—	—	—	1¼ à 20	16	—
1832	Boukhara	277	117	436	135	—	—	17	26	—
1836	Tawriz	240 à 270	100 à 150	—	—	660 à 770	—	16	—	55 à 110
1836	Téhéran	300 à 350	180 à 220	—	—	990 à 1100	—	20	—	—
1822	Usch	—	—	—	—	—	—	10	—	—
1836	Schachroud	—	—	—	—	770	—	—	—	—
1836	Hamadan	—	—	—	—	330 à 440	—	—	—	—
1821	Boukhara	—	—	—	—	1500	—	—	—	65
1836	Arzéroum	—	—	—	—	—	—	7	—	30 à 80
1836	Constantinople	—	—	—	—	—	—	—	—	63 à 105
1808	Candahar	—	—	—	—	—	—	—	—	70 outre la nourriture

Le tout en copeks de cuivre.

Digitized by Google

Il résulte du tableau précédent, que les comestibles sont, en Perse et à Boukhara, plus chers qu'ailleurs; qu'ils le sont moins à Khokhan et à Khiwa, et qu'ils sont à très bon marché dans l'Afganistan et en Turquie. Le prix dépend de la peine qu'exige la culture des terrains, des impôts dont sont grévés les agriculteurs, et de la facilité que trouvent ceux-ci à échanger leurs produits contre d'autres objets. C'est le manque de tout commerce qui déprécie les produits agricoles en Afganistan. En Turquie ils sont à bon marché, parceque la culture des terres exige moins de travail que dans tous les autres pays de l'Asie. Le prix de la main-d'oeuvre se règle sur celui des comestibles. Il est plus élevé en Perse qu'en Turquie. En raison du prix des comestibles, il est très élevé parmi les Afgans, parcequ'ils sont paresseux, et que rien ne les oblige à travailler. Le Boukhare au contraire, doit dépenser pour sa nourriture seule, la moitié de sa paie journalière; mais une population très forte, qui a peu de moyens de subsistance, est obligée de travailler. — Plus un peuple est barbare et moins il connaît les besoins de la civilisation, moins il doit être disposé au travail, car il manque de stimulant.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

POPULATION.

Tadjiks.

Les habitans des vastes contrées dont nous nous occupons, appartiennent à des races différentes, dont les principales sont: 1 Les Parses, Tadjiks ou Sartes, peuple indigène, répandu depuis les frontières de l'Empire chinois et le Syr-Daria, jusqu'à la mer Caspienne et au golfe Persique. Toujours paisible et industrieux, il fut soumis tour à tour par toutes les hordes qui, dès les tems les plus anciens, surgirent du plateau de l'Asie centrale. Obligées par les guerres continuelles d'abandonner les plaines, bon nombre de familles se sont retiré dans les montagnes; le reste exerce son industrie dans les plaines fertiles de Khiwa, de Boukhara de Khokhan et y obéit aux lois de ses maîtres turcs. Sur les hauteurs inaccessibles du Bélourtagh, les Tadjiks ont conservé une entière indépendance. Ils y forment les états de Derwaz, de Wakhan et de Talighan. Ceux d'entre eux qui, dans le pays de Khokhan, habitent les hauteurs de l'Aktagh, sont également plus libres que les cultivateurs des plaines; mais la résidence principale des Tadjiks, Badakhchan, est tombée dans les derniers tems sous la domina-

Digitized by Google

tion des Ouzbeks. Les Parses montagnards sont connus maintenant dans ce pays sous le nom de Galdchis.

Le plateau de l'Iran ne leur offrait pas les mêmes refuges que les montagnes du Turkestan, et ce n'est que sur la crête de l'Elbourz qu'ils ont conservé un caractère guerrier et le dialecte pehlévi ressemblant à celui des Guèbres ou Parses, qui, avec leur ancienne religion, ont aussi gardé l'ancienne langue. Les colonies principales de ceux-ci se trouvent à Yezd et à Kerman. Tous les autres Persans parlent le „déri ,,ou langue de la cour, mélange de mots pehlévis, arabes et turcs. Les Tadjiks sont aussi très nombreux dans le Turkestan chinois et au sud de l'Hindou-Kouh, en Afganistan, où ils vivent sous la dépendance des Afgans, formant la partie la plus nombreuse des populations citadines, mais habitant aussi des villages. Ce peuple a été connu des Chinois, même avant notre ère, sous le nom de Tiaotchi ou de Tadjik, nom qu'il a conservé jusqu'à présent. Il n'y a pas de doute que le nom de Tat (sédentaire) qu'on donne en Perse aux habitans d'origine parse et dont on se sert en opposition au nom d'Ilat, (nomade) par lequel se désignent les tribus ambulantes turques, courdes etc: ne soit identique avec celui de Tadjik. Les peuplades originairement nomades, même lorsqu'elles sont devenues sédentaires, gardent toujours la dénomination honorifique d'Ilat.

A Khiwa et à Boukhara, les Ouzbeks donnent souvent aux Tadjiks le nom de Sartes, qui est regardé par eux comme peu flatteur, et signifie un homme adonné au commerce. Ce nom est probablement identique avec celui de „Sères“ qui désignait du tems de l'Empire romain, les commerçans qui, des frontières de la Chine, parcouraient toute l'Asie, et portaient jusqu'en Europe

Digitized by Google

les riches tissus de soie du Katai. „Ser“ signifie encore maintenant un ver à soie, dans le langage du bas peuple en Chine.

Tous les Tadjiks parlent le persan, mais en différents dialectes. Ils ont même imposé leur langue aux peuples qui les ont soumis, et en Boukharie, en Afganistan, en Perse, c'est la langue de tous les hommes de lettres et de bonne société. Tel est le pouvoir des sciences et de la civilisation parmi les peuples les plus barbares. Les Tadjiks sont une très belle race, à traits fort réguliers. Leur chevelure est noire et touffue.

Turcs.

11. Les Turcs paraissent être issus du pays de Tourfan, près du lac Lop. La tribu des Uigours y forma jusqu'à l'époque de Dchinghiskhan, un état considérable dont les habitans eurent même une espèce de littérature. Ils disparurent ensuite, mais on trouve encore maintenant en Khiwie une petite tribu turque qui porte le nom d'Uigour. Le pays qui servit de berceau à ce peuple, donna naissance à ces nuées de nomades qui inondèrent l'Asie occidentale. Les plus remarquables parmi ces peuplades turques sont: *a*) Les Kirghiz Kassaks habitant le pays auquel ils ont donné leur nom. Ils se nomment eux-mêmes simplement Kassaks ou Khasaks et sont désignés sous ce nom par tous les écrivains orientaux. Ce nom signifie un cavalier ou un pillard; mais, tant pour les distinguer des Kosaks russes, qu'à cause de leurs pillages, les Russes leur ajoutèrent le nom de Kirghiz, qui est une dénomination propre aux Kara-Kirghiz ou Bouroutes. Ceux-

Digitized by Google

ci ont la même origine que les Kassaks. Leurs incursions continuelles sur le territoire russe, portèrent le gouvernement Impérial, vers la fin du 17-me siècle, à exiger du Khan de la Dzoungarie, de les transporter de leurs anciens campemens, entre le Tom et l'Obi, dans les montagnes entre Khokhan et Kachgar, où ils vivent jusqu'à présent.

b) Les Ouzbeks (dont le nom provient de Kouszou ou Gouz et de Beg ou Bek, seigneur) quittèrent leur pays natal au commencement du 16 siècle et soumirent les contrées situées entre l'Hindou-Kouh et le Syr. Les Tadjiks n'y conservèrent leur indépendance que dans des montagnes inaccessibles. Khiwa même plia sous leur joug.

c) Les Turcomans proprement dits, occupent le pays entre la mer Caspienne, Khiwa, l'Amou, la Perse et l'Afganistàn. Des tribus de ce nom campent aussi dans le centre de l'Asie-mineure, à l'ouest de l'Euphrate. Ils ont probablement pris possession des bords de l'Oxus au 11 siècle.

d) C'est vraisemblablement avant eux que sortirent de l'Asie centrale les peuplades turques qui se répandirent ensuite sur l'Iran et l'Asie-mineure. Les unes entremélées aux habitans de cette péninsule, donnèrent naissance à un nouveau peuple, celui des Osmanlis, les autres divisées en différentes tribus, campent encore maintenant dans toute la Perse. Une partie d'entre elles, surtout en Aderbijan, a déjà abandonné la vie nomade. La famille qui régne en Perse, appartient à la tribu turque des Kadjars.

Digitized by Google

e) Les Caracalpaks, peuplade peu nombreuse et paisible, occupent les bords méridionaux de la mer d'Aral et quelques endroits sur le Syr-Déria.

f) Les quatre tribus des Aïmaks (Teimouris, Toimounis, Djemchédis, Hézarchs), ressemblent dans leurs usages et leurs physionomies aux Turcomans. Elles campent entre Balkh, Caboul, Hérat et Merv.

Tous ces peuples parlent la même langue, dont on peut distinguer plusieurs dialectes différents.

1) Celui de la Turquie, mêlé d'arabe et de persan, qui est le dialecte le plus perfectionné.

2) Le Djagataï, approchant beaucoup de la langue des Osmanlis; il est parlé par les Ouzbeks et les Turcomans, qui s'entendent facilement avec les Turcs de Constantinople.

3) Le patois dans lequel s'expriment les tribus turques domciliées en Perse, est tellement différent du dialecte djagataï, qu'un Turcoman et un habitant de l'Aderbijan ne peuvent s'entendre qu'avec quelque difficulté, tandis que ce dernier comprend plus facilement un Osmanli, quoique la prononciation de leurs dialectes soit entièrement différente et qu'il y ait un grand nombre de mots en usage en Perse, dont la signification est inconnue aux Turcs proprement dits.

4) Le dialecte le plus corrompu est celui des Kirghis. Pour écrire, tous ces peuples ne se servent que de lettres arabes. Il existe des ouvrages en dialecte djagataï; mais les Turcs habitant la Perse, n'écrivent jamais dans leur propre langue, et tous les hommes lettrés y font usage du persan.

Le type originaire des physionomies turques est difficile à reconnaître. On ne saurait l'attribuer aux Os-

Digitized by Google

manlis, puisqu'ils ont perdu toute originalité en se mêlant aux indigènes de l'Asie-mineure. Les Turcs de la Perse ressemblent beaucoup aux Persans, ayant la figure alongée, le nez aquilin, la barbe noire et touffue. Les Turcomans et les Ouzbeks sont probablement ceux qui ont conservé le plus long-tems leurs traits nationaux, qu'on retrouve chez les Tatares demeurant en Russie. Ils ont de petits yeux relevés vers leurs extrémités; un nez un peu aplati et peu de barbe. Ils sont donc, pour ainsi dire, les intermédiaires entre les Mongols et les races caucasiennes. Les Kirghiz qui se sont beaucoup mêlés aux Mongols et épousent souvent des femmes Kalmoukes, leur ressemblent encore plus que les autres peuples du Turkestan.

Arabes.

III. Beaucoup d'Arabes habitent les provinces de la Perse et de la Turquie qui avoisinent le golfe Persique. Des colonies nombreuses de cette nation se trouvent éparpillées dans le Khorassan depuis les tems de la domination des Califes. Il y en a aussi dans le pays de Boukhara, près du lac du Karakoul, où ils soignent les troupeaux de moutons noirs qui fournissent les fameuses peaux pour bonnets. Il n'y en a qu'un petit nombre qui aient conservé leur langue natale.

Courdes.

IV. Les Courdes habitent tout le pays entre l'Euphrate et la chaîne du mont Zagros; mais leurs troupeaux dépassent souvent ces limites et font des appari-

Digitized by Google

tions presque sous les murs de Tocate et bien au delà de Siwas. Il y a en outre des Courdes dans le Khorassan où ils ont été établis par le Schah Abbas le grand, pour défendre ce pays contre les Turcomans. Leur colonie y est fort nombreuse et refuse souvent d'obéir au Schah de Perse, quoiqu'elle soit en même tems en guerre continuelle avec les Turcomans.

Xénophon fait déjà mention des Courdes, mais on n'en connaît pas l'origine. Ils sont fortement taillés, ont les traits prononcés et parlent un jargon pehlévi.

Loures et Bohémiens.

V. Dans la partie méridionale de la Perse, campent des tribus nombreuses connues sous le nom de Loures, dont l'origine est aussi peu connue que la langue. On trouve aussi dans l'Iran des Bohémiens.

Afgans.

VI. Les Afgans, qui se nomment eux-mêmes Pouchtounehs, appartiennent probablement à la grande famille des nations indo-germaniques, ce qu'indique aussi leur langue, qui ressemble à celle des anciens Mèdes. Leurs figures, belles et expressives, rappellent celles des Juifs. Cette ressemblance vient à l'appui de la tradition qui s'est conservée parmi eux sur leur origine israélite. Ils se sont toujours distingués par leur caractère guerrier; un empire afgan figure dès l'onzième siècle; depuis, l'Inde et la Perse ont plusieurs fois été soumis à leur domination, mais eux mêmes ont aussi subi le joug des Mongols et des Persans. Le Hindou-Kouh et les monts So-

Digitized by Google

liman doivent être regardés comme le berceau de cette nation. Ils parlent le Pouchtou. Il existe quelques poèmes écrits dans cette langue en lettres arabes. Les classes élevées de la nation parlent le persan et ignorent souvent leur langue nationale.

Outre ces peuples qui forment la plus grande partie de la population dans l'Asie occidentale et centrale, il faut encore faire mention des Chaldéens, des Grecs, des Arméniens, des Israélites, des Lazes et des Hindous.

Chaldéens.

VII. Les Chaldéens, pour la plupart Chrétiens Nestoriens, habitent la Mésopotamie et une partie de la Perse, près du lac d'Ourmiah. Un évêque résidant à Khotch, près de Djoulamérik, est regardé comme chef spirituel et temporel des Nestoriens. Plusieurs habitent les montagnes près d'Amadia, de Djoulomérik, de Salmans et sont plus guerriers et brigands que les Courdes mêmes. C'est à leur tête proprement que se trouve l'évêque de Khotch. D'autres ont abandonné leur croyance pour embrasser la religion catholique. Ceux-ci sont agriculteurs.

Grecs.

VIII. Les Grecs sont aussi nombreux dans les villes que dans les villages de toutes les parties de l'Asie-mineure, occupées par eux du tems du bas Empire. Ils habitent donc principalement dans les provinces voisines de la mer. On trouve toutefois aussi plusieurs villages grecs sur le plateau central de la péninsule. Il y en a même dont les habitans ont encore conservé leur langue, ce qui est

Digitized by Google

assez rare parmi ceux qui habitent les provinces intérieures, le turc étant devenu leur langue habituelle. Les hommes ont partout adopté le costume turc, autant que leurs maîtres l'ont permis; mais les femmes se distinguent par leurs habits nationaux, qui diffèrent d'ailleurs d'un endroit à l'autre.

Arméniens.

IX. Les Arméniens forment à peu près $\frac{1}{5}$ de la population de l'ancienne Arménie; dans le reste de la Turquie on les trouve dans toutes les villes tant soit peu considérables. Ils y sont encore plus assimilés aux Turcs que les Grecs. En Perse il n'y a d'Arméniens que depuis le tems du Schah Abbas le grand qui en fit transplanter un grand nombre dans les environs d'Ispahan. La colonie arménienne de Djoulfa, faubourg de cette cité, devient bientôt fameuse par son industrie. Les oppressions que ces colons ont subies ensuite, en ont diminué le nombre, et les ont obligés de s'éparpiller dans toutes les villes de la Perse où leur position a toujours été plus malheureuse qu'en Turquie. Il n'y a que fort peu d'Arméniens dans les villes principales de l'Afganistan et ils ne font à Boukhara qu'un séjour passager, en venant de Russie.

Israélites.

X. Les Israélites, très nombreux dans une grande partie de l'Empire ottoman, ont une double origine. Ceux qui se sont établis dans les villes de la Turquie d'Europe, et sur les côtes de l'Archipel, et qui se sont

Digitized by Google

avancés jusqu'à Tokate, y ont passé de l'Espagne au 15e siècle. Ils parlent encore un espagnol corrompu et leurs femmes ont conservé le costume de cette époque.

Les anciens Hébreux, issus de la Syrie se retrouvent à Bagdad. Dans la partie orientale de l'Asie-mineure, comme Trapézonte, Arzéroum, il n'y a pas de Juifs, à moins qu'il n'en vienne des provinces russes au de là du Caucase.

Ce peuple est très clairsemé dans quelques unes des principales villes de la Perse, mais assez nombreux à Méched. A Caboul et à Candahar il n'y en a que fort peu; mais Boukhara en compte quelques milliers, qui quoique fortement méprisés, y jouissent de plus de protection que dans les pays environnans. A Khiwa il y en a 200.

Lazes

XI. Les Lazes proprement dits, sont des Mingréliens, établis sur la côte de la mer Noire depuis Batoum jusqu'à Mapavriah, et qui ont encore conservé leur ancienne langue; mais on nomme Lasistan toute cette côte jusqu'à Trapézonte, et il est bien sûr qu'elle a été peuplée en grande partie par les peuplades du Caucase. Les habitans du district d'Off surtout, ont en tout le caractère de ces montagnards.

Hindous.

XII. Les Hindous enfin, composent la partie principale de la population du Peïchaver. Le commerce de Caboul est en partie entre leurs mains. Ils ont été obligés de se retirer de Boukhara, où ils prêtaient de l'ar-

Digitized by Google

gent à intérêt. Dans les villes de la Perse, leur nombre a beaucoup diminué, depuis que les relations de ce pays avec l'Inde ont perdu leur ancienne importance. On n'en rencontre maintenant que dans les villes méridionales.

Esclaves.

XIII. Il faut encore mentionner ici les esclaves de différentes nations, qui forment dans le Turkestan une partie fort considérable de la population, et dont nous traiterons plus longuement ailleurs.

Observations générales.

La population de la partie de l'Asie renfermée dans les limites de nos recherches actuelles, peut être évaluée à 25 millions, dont la moitié environ sont encore nomades. Presque toutes les tribus turques, à l'exception des Osmanlis, sont adonnées à la vie errante; ainsi que les Courdes, une partie des Afgans et les Arabes. Les Tadjiks au contraire se distinguent par leurs habitudes sédentaires. La vie nomade offre tant d'avantages, qu'il n'y a qu'une nécessité absolue et le manque de pâturages, qui puissent engager tout un peuple à l'abandonner. L'élève des bestiaux est la manière la plus facile de s'assurer des moyens d'existence. Dans des pays aussi mal organisés que ceux de l'Asie, le changement continuel de domicile, est le seul moyen de conserver sa liberté individuelle et de se soustraire aux exactions des gouvernements. Aussi ceux-ci traitent-ils les nomades avec beaucoup plus d'égards que les habitans agricoles. Les tribus des pasteurs se

Digitized by Google

trouvent même souvent l'objet des caresses des chefs de provinces en Turquie et en Perse. Elles fournissent de bons cavaliers et paient un tribut au gouvernement de la contrée où ils passent l'hiver. Il ne faut pas croire que les nomades ne soient attachés à aucun pays, ils observent au contraire une grande régularité dans leurs migrations. A moins que des circonstances imprévues ne les fassent changer de direction, ils visitent chaque année les mêmes pâturages, et passent l'hiver dans les mêmes endroits. Dans les pays chauds et montagneux, ils se réfugient pour l'hiver dans les vallées les plus profondes, et à mesure que la neige disparaît des sommets, ils s'élèvent sur les hauteurs pour redescendre en automne. Dans les pays de plaines, au contraire, comme dans le steppe des Kirghiz, c'est en été qu'ils recherchent soit les vallons dans lesquels une neige accumulée a conservé l'humidité du sol, soit les bords des fleuves et les lits desséchés de quelques courants d'eau formés à la fonte des neiges. Ils se retirent pour l'hiver dans des broussailles ou au milieu des joncs aux environs de quelque lac ou marais, ou bien ils s'abritent derrière quelque montagne ou tertre. Une grande partie des Courdes forment par leurs genre de vie une classe moyenne entre les populations sédentaires et les nomades; car après avoir suivi pendant l'été leurs troupeaux, ces peuples passent l'hiver dans des villages, soit qu'ils s'y fassent recevoir par les habitans indigènes, ce qui arrive fort souvent en Turquie et en Perse, soit qu'ils aient leurs propres villages, qu'ils abandonnent au printems pour y rentrer en automne. Cet état intermédiaire ne peut manquer de les engager à s'occuper de l'agriculture. Cette occupation n'est même pas étrangère aux nomades qui ne connais-

Digitized by Google

sent d'autre demeure que leurs tentes. C'est ainsi que quelques tribus Kirghiz font labourer des terres par les plus pauvres d'entre eux, en leur fournissant la semence et le bétail nécessaires. Ceux-ci soignent les champs pendant que les autres suivent leurs troupeaux et à leur retour en automne, la récolte est partagée entre les maîtres du bétail et les laboureurs. Les Turcomans sur les rives de l'Atrek, du Gourghan, du Tedjend, du Mourghab, qui habitent toujours des tentes, cultivent pourtant des champs fort étendus.

Il n'est donc pas toujours aisé de tirer une ligne de démarcation entre les peuples nomades et les agricoles. Nous en convaincrons davantage nos lecteurs en leur apprenant, que dans beaucoup de localités connues pour leur insalubrité, les villageois sont obligés de quitter au printems les vallées, pour camper pendant tout l'été sur les montagnes, avec leurs troupeaux. Il y en a d'autres qui de sédentaires redeviennent nomades, lorsque les exactions du gouvernement, ou des pillages, rendent leur situation insupportable, ou lorsque une famine locale les oblige à quitter leur domicile. Le transport des vivres étant très pénible en Asie, les habitans trouvent souvent plus avantageux de s'approcher eux-mêmes des greniers, que de faire venir le blé à l'endroit où ils se trouvent.

On voit que la vie nomade présente en Asie de grands avantages, même dans les pays susceptibles de culture; car c'est leur état politique, qui, plus encore que la nature de leur sol, fait préférer la vie errante à la vie sédentaire. C'est ce même manque de garanties et de sécurité, ce besoin de défense, qui resserre les liens entre les membres des communes et a réuni en Asie une population comparativement beaucoup plus nombreuse dans les villes que dans les villages, car plus la population

Digitized by Google

d'un endroit est compacte et nombreuse, plus elle a de moyens de résistance. Outre cela le négociant et l'artisan sont moins attachés à la glèbe que l'agriculteur, leurs biens peuvent être plus facilement soustraits à la rapacité des puissants et leur occupation offre plus de chances de s'enrichir promptement. Toutes ces circonstances offrent de grands avantages dans un pays où chacun est obligé de vivre au jour le jour, et ne peut jamais prévoir s'il lui sera permis de jouir de la fortune qu'il s'est faite. L'agriculteur qui a dû employer le plus de peine et de persévérance pour pouvoir faire quelques économies, sera naturellement plus affligé de les perdre que le négociant qui joue continuellement sa fortune et s'habitue ainsi à perdre et à gagner.

Les citadins d'ailleurs, non contens de se défendre contre leurs propres autorités, en s'associant et en formant des corporations, se sont aussi toujours entourés de murailles, pour résister à toute oppression du dehors et les villageois ont suivi leur exemple. En Perse, en Afganistan, en Boukharie même, les villages sont pour la plupart fort étendus et souvent entourés de murailles. Il est évident que la Turquie a joui de plus de tranquillité, puisque ses habitans n'ont pas été obligés de se défendre de la même manière; mais il faut ajouter, que partout où les champs sont fertilisés par l'irrigation, la population se groupe toujours autour de chaque source, de chaque courant d'eau qu'elle rencontre. Elle se trouve donc divisée en petites agglomérations séparées. Par conséquent les villages peuvent être plus également distribués dans les provinces de la Turquie où on n'arrose pas artificiellement les champs, que dans l'Iran où l'on ne peut se passer d'irrigation. Mais dans les localités mê-

Digitized by Google

tées, où la nature du pays ne s'oppose pas à une culture continue et égale, le besoin de la défense commune resserre les habitans et les réunit autant que possible dans les endroits moins exposés aux pillages. C'est pourquoi les agriculteurs ont abandonné presque partout les pays plats et le voisinage des grandes routes, et on trouve maintenant les populations les plus nombreuses: 1) dans des plaines arrosées par des fleuves, à cause de leur grande fertilité — 2) dans des vallons entourés de montagnes et dans des gorges inaccessibles. 3) sur les sommets peu fréquentés des montagnes et que des brouillards et des rosées rendent fertiles.

Les habitations isolées des campagnards en Khiwie, occupées par 1, 2 ou 3 familles tout au plus, qui sont parentes entre elles, font exception à cet état de choses. Ces métairies et toutes leurs appartenances, entourées d'une muraille, sont toujours situées au milieu de terres en culture. La distribution égale des eaux de l'Amou, qui a converti tout ce pays en un vaste jardin et la sécurité dont on paraît jouir dans les limites de ce Khanat formidable à tous ses voisins, expliquent suffisamment ce phénomène.

Il n'est pas surprenant que les circonstances qui resserrent les peuples de l'Asie dans des limites si étroites, qui les gênent dans leur manière de vivre, dans leurs entreprises et leurs occupations, aient aussi fait diminuer progressivement leur nombre. Ce décroissement continuel est une vérité irrécusable. Les guerres qui ont ravagé l'Asie, le peu de sécurité dont y jouissent les habitans, la mauvaise administration qui les détourne de la culture, doivent être mis en première ligne parmi les causes de cette diminution. La peste y contribue beau-

Digitized by Google

coup en Turquie, en Perse les ravages du Cholera ont été inouïs en 1830. Le desséchement progressif du plateau de l'Iran et du Turkestan, dont la preuve évidente se trouve dans les restes d'habitations conservés encore maintenant au milieu des déserts, est une cause toujours active, favorisée par la négligence des habitans. Quoique la polygamie n'existe parmi les musulmans que dans les classes aisées, et que par conséquent l'influence incontestablement pernicieuse qu'elle exerce sur l'accroissement de la population, se borne à une petite partie des habitans, la démoralisation générale, suite de l'abaissement de l'état des femmes qui provient de la polygamie, fait diminuer le chiffre des naissances. C'est ainsi que dans les villes en Turquie, les femmes des harems se font souvent avorter, lorsqu'elles ont une fois mis au monde un enfant qui leur assure la jouissance des prérogatives attachées au titre de mère. Il y a même des sages femmes qui font métier de les aider dans ces coupables tentatives.

Il paraît aussi que la population nomade augmente moins vite que celle des peuples sédentaires, ce qui doit être attribué, non seulement aux privations auxquelles les tribus nomades sont exposées et auxquelles succombent beaucoup d'enfans, mais aux guerres continuelles qu'elles se font entre elles.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

CARACTERE DES PEUPLES DE L'ASIE.

Plusieurs traits de caractère se retrouvent chez presque tous les peuples de l'Asie occidentale, indépendamment de leur genre de vie, de leur gouvernement, de leur religion et des pays qu'ils habitent. Nous mettons en première ligne un manque total de prévoyance, une tendance bien prononcée de vivre au jour le jour. Cette insouciance pour eux-mêmes, rend les habitans de l'Asie peu sûrs dans leurs relations sociales; on ne peut compter ni sur leur constance, ni sur leur honnêteté. Leur caractère n'offre aucune garantie, aucune base solide, sur laquelle on puisse s'appuyer. La stabilité dont on accuse les Orientaux, l'attachement aux anciens usages, ne tiennent surement pas à leur caractère, mais aux principes exclusifs de la religion musulmane et aux préjugés communs à tous les peuples non civilisés, qui se laissent toujours guider par leurs habitudes. La paresse est pour eux une jouissance. Ils craignent tellement tout effort, surtout de l'esprit, qu'ils fuient la reflexion. Un Oriental, bien qu'il saisisse facilement, est incapable de faire un travail, ou de suivre même une leçon qui exige une tension d'esprit prolongée. C'est surtout la conti-

Digitized by Google

nuité du travail qui leur repugne. Il y en a d'actifs et de capables de subir les plus grandes privations, mais c'est par boutade, un moment après ils restent les bras croisés. Ils sont sensuels comme tous les peuples dans leur enfance, et ne mettent, faute de réflection point de bornes à leurs jouissances. Les peuples de l'Asie les plus guerriers n'ont jamais fait preuve d'un courage tranquille et impassible. Ce n'est que par une impétuosité souvent frénétique, qu'ils remportent la victoire au premier choc. Ils soutiennent rarement le second. L'expérience va nous démontrer si l'introduction de la discipline européenne, basée sur le sang-froid et la ténacité des masses, pourra communiquer cette qualité aux Asiatiques, ou si elle leur ôtera le seul et unique avantage que leur donnait leur ancienne méthode de faire la guerre.

Les habitans de l'Asie paraissent ne pas apprécier la véracité. Les Tadjiks surtout se font toujours un plaisir de proférer des mensonges, lors même que la vérité les mèneroit au même but. Le désir de tromper dans les transactions commerciales se manifeste chez tous sans exception, car ils profitent de l'avidité et du manque de véracité. Aussi les Orientaux ne peuvent ils jamais se décider à conclure un marché sur le champ; ils tâchent toujours d'attraper encore quelque chose de plus qu'on ne leur offre.

L'avidité est leur défaut général; les peuples barbares et nomades y joignent encore un mépris complet des droits d'autrui. L'égoïsme inné à l'homme lui fait préférer ses propres intérêts à ceux de tous les autres, son droit est le meilleur il ne respecte donc que l'individu dont le droit est bien défendu. Dans l'intérieur des communes et corporations le droit de chaque individu

*

Digitized by Google

vis à vis des membres de sa communauté, se trouve assuré, mais en dehors de celle-ci le barbare ne voit que des ennemis.

En partant de ce principe, il est facile de s'expliquer la façon d'agir des peuples nomades, qui, plus que les autres, approchent de l'état de nature, Tout ce qui n'appartient pas aux membres de leur communauté ou à d'autres corporations amies, est de bonne prise; le vol, le pillage sont regardés comme des exploits. Un étranger qui ne peut se défendre lui-même, doit absolument se mettre sous la protection de quelque communauté. L'hospitalité ne saurait lui être refusée; elle n'est donc pas une vertu, et ne prend nullement naissance dans la libéralité d'un peuple. C'est une institution politique devenue générale parcequ'elle est dictée par la nécessité. Elle est d'autant plus religieusement observée, que l'organisation communale est plus développée. C'est pourquoi les Afgans p: ex: sont beaucoup plus hospitaliers que les Turcomans. Le voyageur qui entre dans une demeure, est dès lors le protégé de son hôte et celui de toute sa communauté; mais à peine en sort-il, que celui-même qui vient de le régaler, se croit en droit de le piller.

Il est donc naturel que l'hospitalité cesse aussitôt que les lois se chargent de protéger tout étranger, mais dans des pays qui offrent peu de commodités aux voyageurs, les habitans ne leur refuseront jamais un abri. Voilà pourquoi l'hospitalité est encore exercée partout en Asie bien plus qu'en Europe.

Passons maintenant aux particularités qu'offre le caractère des divers peuples de l'Asie. Les Osmanlis occupent sans contredit, sous le rapport moral, le degré le plus élevé de cette échelle, et là où ils n'ont pas encore

Digitized by Google

été mis en contact avec les Européens, ils ne participent pas à tous les défauts communs au reste des Orientaux. La bonne foi préside à toutes leurs actions, mais ils sont en général d'une intelligence très bornée, d'une ignorance crasse. Leur parole est sacrée. Supposant à d'autres la franchise qui les distingue, ils se voient continuellement les dupes des Rayahs plus rusés qu'eux. L'immobilité et l'inactivité de leur esprit, les rend graves, silencieux, pathétiques et indolens; le fatalisme religieux vient à l'appui de ces dispositions naturelles, sans les avoir provoquées. En fin les Turcs sont barbares, sans être cruels par calcul.

Parmi les autres peuples de race turque, les Ouzbeks approchent le plus des Osmanlins. Ils sont fiers, et par conséquent souvent de bonne foi et honnêtes; mais ils ont le défaut principal des peuples nomades, une grande versatiltié, conséquence de la vie errante qui favorise l'instabilité du caractère, des liaisons, des affections, et des idées.

L'esprit guerrier des Ouzbeks commence déjà à dégénérer. Les Turcomans sont beaucoup plus belliqueux mais ils sont en même tems cruels, brigands atroces, traîtres à leur parole, et animés d'un fanatique attachement pour une liberté illimitée.

Les Kirghiz ont beaucoup moins de courage que les Ouzbeks. Ils sont infiniment plus traitables que les Turcomans, quoique les défauts des peuples nomades leur soient communs à tous.

Les Tadjiks ne paraissent avoir aucune vertu. Lâches, traîtres, avides, vains, frivoles, ils ont l'esprit beaucoup plus délié que les autres nations de l'Asie occidentale, une imagination vive, une élocution facile, une aptitude et une inclination prononcées pour toute occupation pai-

Digitized by Google

sible, pour l'industrie et le commerce. Ils brillent même par leurs dispositions pour les études; mais leur littérature s'est arrêtée à la poésie.

Les Afgans ressemblent sous beaucoup de rapports aux Turcs; ils valent mieux que les Tadjiks, mais comme eux ils sont avides d'argent, et ceux qui mènent une vie errante, sont adonnés au pillage. Quoique très farouches et excellents guerriers, ils ne sont nullement cruels.

Les Courdes nomades, renommés pour leur cruauté et leurs brigandages, ne se ressemblent pourtant pas tous. Il y a parmi eux des tribus qu'on loue pour leur hospitalité et leur franchise, tandis que d'autres se distinguent par leur caractère farouche.

La polygamie permise aux Mahométans, a dû exercer une influence pernicieuse sur la vie domestique, sur les relations entre les deux sexes et sur la moralité. En Perse et en Boukharie la dépravation et le dévergondage sont poussés parmi les hommes jusqu'à la dernière extrémité. En Turquie même les moeurs sont loin d'être irréprochables. Les Afgans, comme tous les peuples barbares, ne se sont pas encore adonnés à ces vices.

Parmi les nomades, les femmes ne sont point enfermées dans l'intérieur de leurs habitations, mais elles sont traitées en esclaves et font toute la besogne domestique. Les peuples sédentaires ne les regardent que comme des êtres créés pour satisfaire leurs désirs. Les gens pauvres, surtout les villageois, sont obligés de les faire travailler hors de la maison; les riches enferment leurs femmes. A Constantinople elles ne permettent pas à leurs maris de leur donner une rivale, et elles usent pleinement de leurs droits comme maîtresses de maison. Les Afgans font plus de cas de leurs femmes que les autres peuples de l'Asie.

Digitized by Google

Les preuves d'un tendre attachement n'y sont pas rares. En Asie les femmes sont en général fidèles; l'adultère est sévèrement puni et se rencontre fort rarement.

Les Rayahs ou non-Musulmans sont très nombreux en Turquie, où, abreuvés de mépris et d'humiliations, ils voyoient jadis leurs jours continuellement menacés par leurs maîtres barbares. Ils s'y trouvoient néanmoins dans une situation plus favorable qu'en Perse, où l'intolérance des habitans, sans mettre leur vie en danger, les rend l'objet de vexations continuelles, et où ils doivent rivaliser avec un peuple industrieux; tandis qu'en Turquie ils ont accaparé toutes les branches d'industrie, et se sont rendus nécessaires aux Musulmans.

Les Grecs, les Arméniens et les Juifs de Turquie, ont toujours conservé le cachet d'un caractère particulier, qui varie pourtant d'après les contrées qu'ils habitent. Les Grecs et les Arméniens de Trapézonte jouissent d'une grande réputation d'honnêteté, mais leurs facultés intellectuelles sont moins développées que celles de leurs compatriotes des bords de la mer de Marmora et de l'Archipel. Les Grecs de ces contrées sont vifs, rusés, actifs et réputés de mauvaise foi. Les Arméniens, doués de moins de vivacité d'esprit, sont plus laborieux et plus persévérans; aucune difficulté ne les effraie; un instinct infaillible les guide dans la défense de leurs intérêts personnels. Quant à leurs usages, ils se sont rapprochés des Turcs beaucoup plus que les Grecs, ce qui leur donne souvent un avantage sur ceux-ci. Les Juifs enfin, sont méprisés en Turquie comme partout ailleurs; ils n'ont pas renoncé en Orient aux qualités qui les distin-

Digitized by Google

guent en Europe, mais ils puisent une grande force de rèsistance dans les liens étroits qui les unissent entre eux et dans une administration communale, qui a conservé le caractère patriarcal des anciens tems. Ils méritent autant d'admiration pour leur conduite entre eux, qu'ils sont blâmables pour les principes qui les dirigent dans leurs relations avec toutes les autres nations.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

ORGANISATION MUNICIPALE.

La tribu et la commune forment les bases de l'ordre social en Orient. Elles y doivent leur origine plutôt au besoin qu'éprouve l'homme de soumettre à une règle quelconque ses rapports avec ses semblables, qu'à la volonté réfléchie d'un législateur. L'organisation des tribus renferme le germe du pouvoir absolu et du despotisme; les lois communales celui de la liberté et de l'égalité.

Les tribus ne forment que de grandes familles; leur organisation intérieure est donc celle de la famille, soumise aux ordres absolus d'un chef dont la place dans la tribu doit être occupée par l'aîné de la race la plus ancienne. Les membres de cette race ne peuvent manquer d'obtenir quelque prééminence sur le reste de la tribu; nous voyons naître une noblesse partout où l'organisation des tribus a suivi sa marche naturelle.

La division par tribus s'est toujours conservée le plus longtems et dans toute sa pureté, parmi les peuples nomades; la parenté étant le seul lien assez fort pour donner une consistance à une société aussi remuante; tandis que parmi les populations agricoles, habitant le même ter-

Digitized by Google

ritoire, et reservées dans les limites du sol qu'elles cultivent, l'attachement envers la patrie suffit pour les réunir en société compacte. Quoique les liens de parenté s'affaiblissent à mesure que la famille, la race, la tribu s'étendent, il reste encore à tous les individus un nom commun et le souvenir d'une même origine, ce qui, à défaut d'un ciment plus fort, sert à maintenir les sociétés de ce genre.

Cela n'empêche pas que les tribus ne se divisent en races et en sections et que les individus ne passent d'une tribu à une autre; mais l'union qui règne entre les familles d'une même tribu, n'en souffre point. Elle repose sur l'appui qu'elles doivent se prêter mutuellement. Chaque individu répond de tous les membres de sa tribu; tous ensemble répondent de chacun, car ils se regardent comme inséparables et issus d'une même souche. La nécessité de former de semblables unions, là où il n'y a d'autre loi que la force, les fait naître et les soutient, quoique le lien de parenté qui embrasse toute la tribu, finisse par devenir imaginaire. Ces relations enfantent toutefois aussi des discordes et des guerres continuelles entre les diverses tribus. Lorsqu'une autorité régulière parvient à s'élever, elles ne cessent que par la destruction complète de toute distinction de race. Malgré ces guerres interminables les tribus d'une même souche, reconnaissent l'autorité d'un chef commun, dont le pouvoir plus ou moins grand, dépend des circonstances. Son influence s'accroît par les dangers, et tombe en tems de paix. Elle parvient à son apogée, lorsqu'une tribu guerrière, conduite par un chef heureux, s'établit dans un pays conquis et passe de la vie nomade à la vie agricole. La position des conquérans à l'égard des vaincus exige l'in-

Digitized by Google

tervention d'un autorité solidement établie. On voit d'ailleurs cesser la résistance au pouvoir, qui naît de l'instabilité et de la vie errante des nomades. Tous les gouvernemens despotiques de l'Asie se sont constitués de cette manière. Le pouvoir suprême n'est pas toujours transmis d'une manière régulière; des individus distingués par leurs qualités personnelles, se trouvent quelquefois placés à la tête d'une race ou d'une tribu, sans y être appelés par l'ordre de succession, mais il est bien rare que le peuple choisisse un chef en dehors de la race princière. Les qualités personnelles des Sultans Kirghiz décident, il est vrai, du nombre de leurs cliens, néanmoins ce titre ne sera jamais accordé à un individu qui n'appartient pas à la noblesse ou à „l'os blanc" mais au peuple ou à „l'os noir." Ces deux classes sont séparées par une barrière insurmontable.

Les droits d'hérédité sont mieux observés parmi les familles règnantes du Courdistan. Chaque tribu a un chef héréditaire; chaque fraction de tribu en a un aussi ce qui n'empêche toutefois pas les individus de passer d'une tribu à l'autre.

Le Gouvernement persan est intéressé à ce que l'autorité héréditaire des chefs des diverses tribus et races qui campent sur son territoire, reste intacte, car ce n'est que par l'intermédiaire des chefs qu'il peut obtenir de l'influence sur les tribus. La protection accordée à ces chefs, dont a souvent dépendu l'existence du gouvernement, a donné naissance à une noblesse nombreuse, fière de son origine et souvent dangereuse au gouvernement protecteur: cependant les deux derniers prédécesseurs du Chah actuel, se sont déjà sentis assez forts pour oser l'humilier.

Digitized by Google

Une noblesse non moins puissante existe parmi les Afgans. Le peuple y est également divisé en tribus, et celles-ci en races ou en familles; mais le pouvoir n'est pas transmis par droit d'hérédité. Le peuple ou le roi, choisit les chefs parmi les familles les plus puissantes.

L'ordre gouvernemental établi parmi les Ouzbeks et les Turcomans, fait exception à celui des autres nomades. Il y règne une parfaite égalité de conditions. Les Turcomans sont en même tems tellement fiers de leur origine et de leur liberté, que le descendant le plus éloigné d'un père turcoman et d'une femme esclave, ne jouit pas de la plénitude des droits civiques et doit supporter mainte insulte, sans être défendu par les membres de sa communauté. Ce manque de classes privilégiées provient de ce que ces peuplades ne reconnoissent point de chefs héréditaires.(*) Elles sont pourtant divisées en tribus et en races, qui sont gouvernées par des anciens ou „barbes blanches" c'est à dire par des personnes distinguées par leur âge, leur sagesse, leurs exploits ou leur fortune.

Parmi les Turcomans l'organisation politique, fondée sur le principe de la famille, se trouve remplacée en quelque sorte par un régime municipal. En effet la première n'y existe encore que de nom. Tout régime municipal repose sur le droit dont jouit la corporation de se gouverner par ses propres décisions, prises d'un commun accord. Cette prérogative qui a donné naissance aux noms: commune, communal, est en contradiction évidente

*) Les Ouzbeks qui ont formé des états réguliers, ont dû naturellement se soumettre au pouvoir absolu d'un prince, mais aucune aristocratie ne s'est encore établie parmi eux, ni à Khiwa ni à Boukhara, et tous les emplois y sont distribués selon le bon plaisir du prince.

Digitized by Google

avec le principe hiérarchique de la famille. Comme l'organisation municipale ou communale étend la sphère des droits individuels, elle ne sauroit convenir qu'à des peuples dont la civilisation a déjà fait quelques progrès.

De nos jours le pouvoir des chefs des peuples nomades se trouve plus ou moins limité par l'autorité des anciens. Parmi les Afgans p: ex: les arrêtés de ces derniers ont souvent beaucoup plus de force que les ordres des chefs. Chez un peuple encore sauvage et remuant, un ordre quelconque, et par conséquent aussi l'ordre communal ne parvient à s'établir qu'avec difficulté. Parmi les Turcomans, chaque individu se soustrait facilement au pouvoir de la commune, le seul qui existe. Les principes de l'organisation communale se développent le mieux chez les peuples sédentaires, et même plus complétement sous le joug du despotisme asiatique que dans les états bien organisés de l'Europe.

La raison en est évidente. Il y a si peu d'unité dans l'organisation des états en Orient (à moins que la hiérarchie religieuse n'en forme la base, comme c'est le cas en Turquie et à Boukhara) et chaque individu trouve si peu de protection auprès du pouvoir suprême, qu'il doit absolument chercher dans une association quelconque l'appui que l'état lui refuse. Il en résulte que tous les peuples de l'Asie se divisent en un grand nombre de petites corporations, entièrement étrangères les unes aux autres et qui n'ont de commun que la personne du Monarque et le joug qui pèse sur toutes. La résistance à l'oppression est le mobile et le but de toute l'action communale en Asie. Les communes ne parviennent pas, il est vrai, à se délivrer du joug, mais elles le rendent au moins supportable en répartissant les charges publiques avec quel-

Digitized by Google

que équité. Ce poids porté en commun par les citoyens resserre les liens qui les unissent et le défaut de sécurité hors des limites de la commune, les oblige d'y borner leur activité et le cercle de leurs idées. C'est ainsi que chaque commune forme un monde séparé où rien de ce qui concerne un des membres ne peut échapper à la connaissance de tous les autres. Les Musulmans vivant d'ailleurs fort peu au sein de leurs familles, à cause du mépris qu'ils ont pour les femmes, sont obligés de se réunir entre eux, et s'habituent ainsi à s'assembler et à traiter tout en commun. L'organisation communale est née spontanément des besoins des peuples. Ce n'est point une institution politique faite à dessein. Une fois établie, elle s'est vue favorisée par l'excellent principe qu'ont eu tous les monarques asiatiques de gouverner aussi peu que possible, et de ne pas se mêler des détails de la vie sociale. Elle a été formellement reconnue comme la base de l'édifice administratif. Chaque village, chaque ville ou même chaque quartier, lorsque la ville est grande, forme une commune qui nomme son chef elle même. Il est élu pour un tems déterminé ou plus communément, jusqu'à ce qu'il renonce lui-même à sa charge ou qu'on l'en destitue. En Turquie on nomme ordinairement ces fonctionairs Aïans ou Kiaïas; en Perse Kéthodas ou Reïs. Ils sont tenus de faire la répartition de toutes les charges publiques après avoir conféré à ce sujet avec les anciens, les chefs des corps de métiers et les représentans des Raïahs, s'il y en a. Ils ont en outre à prononcer en première instance sur les différends qui ont lieu entre les membres de leur commune. En Turquie les Afgans assistent aussi au divan ou conseil du Gouverneur de la ville. Leur dignité y

Digitized by Google

est quelquefois héréditaire et se concentre dans un petit nombre de familles, comme p; ex: à Trapézonte, où il ne leur est resté de leur grande influence que l'exercice de leurs fonctions administratives. Les communes se composent souvent encore de plusieurs petites corporations. Les membres de chaque confession chrétienne, forment, ainsi que les Juifs, des communautés séparées, reconnues par l'autorité et gouvernées par des anciens ou primats et par un chef qu'elles choisissent elles-mêmes. Tous les métiers forment autant de corps qui jouissent du même droit.

Les communes ne sont que rarement en état de résister avec succès aux oppressions du Gouvernement et de ses employés. C'est surtout le cas en Turquie. En Perse, où le Gouvernement est moins fort, la résistance est plus facile. Néanmoins il y a eu des cas en Turquie, où le Gouvernement a dû plier devant ses sujets; nommément lorsque de puissantes familles se trouvaient encore à la tête de quelque commune.

La milice nationale des Janissaires s'est également souvent opposée au Gouvernement; car lorsqu'on eut cessé de composer ce corps d'étrangers, et qu'on le recruta dans le pays même, tous les habitans des grandes villes de Turquie, où se trouvaient les cantonnemens de cette troupe, se firent porter sur ses rôles. Les intérêts locaux et individuels prirent ainsi chez les Janissaires le dessus sur ceux de l'administration générale. En cas de collision les Janissaires soutenaient toujours la cause des premiers, et l'esprit d'opposition de ces véritables tribuns du peuple ne put être vaincu que par le bras de fer du Sultan Mahmoud.

En résumé, il faut convenir que l'organisation muni-

Digitized by Google

cipale, telle que nous venons de la décrire, prépare en quelque sorte les esprits à l'exercice des droits politiques. Toutefois l'apitude qu'ils acquièrent ne saurait être que très insignifiante. Sans un vaste développement moral et intellectuel, la liberté n'est qu'un vain mot. Ce n'est que Mr. Urquhart, (voyez son ouvrage sur les ressources de la Turquie) qui pouvait reconnaître dans les communes de Turquie, le germe du système représentatif, et prétendre que leurs citoyens fussent mûrs pour un gouvernement libre. Ces rêves ont cependant été reçus avec applaudissement par des lecteurs aussi enthousiastes qu'ir réfléchis.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

INFLUENCE DE LA RELIGION.

La religion musulmane domine dans l'Asie occidentale. Elle se divise en deux sectes principales: celle de Sounne et celle de Shia. Cette dernière n'a pu prendre racine qu'en Perse. Elle compte pourtant aussi beaucoup d'adhérens parmi les Tadjiks en Afganistan. Les Hézarehs qui habitent entre Hérat et Caboul appartiennent à cette secte. Le dogme principal par lequel elle se distingue de la croyance orthodoxe, c'est qu'elle n'admet pas les Califes qui ont règné depuis Mohammed jusqu'à son gendre Ali. Ils sont même maudits par les Shiites.

Chacune de ces deux sectes principales en renferme d'autres. C'est ainsi qu'une tribu de Courdes persans, les Gourans, adore Ali comme Dieu. Cette secte se nomme „Ali Allah," elle ne professe sa croyance qu'en secret, et a des adhérens dans différentes villes de la Perse; mais sa résidence principale est près de Sinna.

Une secte de Mystiques, venue probablement des Indes et nommée Ssufi, fait des progrès très rapides en Perse. Son siège principal est Chiraz. Les Ssufis prétendent être en rapport directe avec l'être suprême, et en

Digitized by Google

recevoir des inspirations. Ils remplissent exactement les pratiques extérieures de la religion dominante et n'en sont que plus dangereux.

Enfin les „Yézids" ou les maudits, sont établis en Mésopotamie, sous un chef ou Khan qui réside à Baadli. Yézid étoit fils de Moaviah, second Calife de la race des Ommaïades, exécré par les Persans pour avoir tué à Kerbélah Hussein fils d'Ali. Leurs dogmes consistent en un mélange de croyances païennes et de cérémonies chrétiennes. Ils se divisent en sectes, dont l'une adore le diable comme un ange déchu qui, un jour, va rentrer dans les bonnes grâces de Dieu, et intercéder alors pour eux. Cette secte vient d'Arabie.

Il existe aussi en Asie des Chrétiens catholiques, savoir des Arméniens et des Chaldéens convertis au catholicisme; des Arméniens orthodoxes, des Grecs, des Nestoriens, des Israélites, et des Guèbres ou Kiafirs (infidèles), adorateurs du soleil et restes des anciens Parses.

Le fanatisme religieux des Mahométans s'est surtout développé parmi les Osmanlis. Leur caractère mâle et grave lui prête de la force. D'ailleurs sous un gouvernement purement théocratique, comme le leur, toute impulsion donnée d'en haut fait vibrer les coeurs. Cela s'est fait remarquer dans leurs guerres avec l'Europe qui, de tout tems, ont pris le caractère de guerres nationales. Le contact continuel avec les infidèles n'a servi qu'accroître leur fanatisme.

Les Persans sont plus intolérans que fanatiques. Ils craignent de se souiller par l'attouchement d'un infidèle, ils le tracassent de toutes les manières, mais le manque d'énergie le peu d'occasion qu'ils ont eu de se mesurer avec les Chrétiens, ne les a pas mis à même de se porter

Digitized by Google

à de grands efforts d'enthousiasme. Puis la hiérarchie religieuse y a fort peu de consistance, excepté à Ispahan, où la dignité de grand-prêtre est depuis 400 ans dans la même famille. Le fanatisme religieux est alimenté dans d'autres endroits, tels que Méched et Koum, par la présence de reliques, qui y attrient un grand nombre de pélerins.

Tous les chefs qui ont fondé des états au milieu d'un peuple farouche et sauvage, ont senti la nécessité de s'appuyer de la religion, et l'intolérance et l'absolutisme prêchés par la loi de Mohammed se sont prêtés à merveille à leurs desseins. Elle remet entre les mains de l'autorité un code tout fait, qui lui donne les moyens de supprimer la loi du talion et les guerres intestines qui en sont la suite. C'est pourquoi les Emirs de Boukhara ont trouvé bon de pousser la bigoterie à un tel point, qu'aux heures de la prière leurs employés chassent tout le monde à coups de bâton dans les mosquées. L'usage des boissons fortes et du tabac y est rigoureusement interdit ainsi que tout divertissement. Les contrevenans sont sévèrement punis. La moitié de tous les biens fonds appartient au clergé, qui entretient quantité d'écoles et tous les bains publics, et nourrit beaucoup de fainéans. A Khokhan et à Khiva on tâche de suivre cet exemple, quoique les Khiviens surtout, soient encore loin d'y atteindre. Dans l'Afganistan le clergé ne jouissait autrefois d'aucun pouvoir. La Dynastie Barouktzgé s'est efforcée de faire respecter les préceptes les plus minutieux de l'Islamisme.

Les peuples nomades n'exécutent pas fort strictement les règles du Coran et les Kirghiz n'auraient aucune idée de leur religion, si des prêtres musulmans des pays limitrophes ne venaient résider parmi eux.

Digitized by Google

Il est certain qu'en présentant à ses disciples le Coran comme un don du ciel, comme seule et unique règle pour toutes les vicissitudes de la vie et comme un abrégé de toute la sagesse divine et humaine, Mohammed a voulu borner leurs études à ce seul ouvrage; il a atteint son but, car les Musulmans n'apprennent absolument rien que l'arabe et cela pour pouvoir comprendre le livre sacré en original. Ils étudient ensuite les ouvrages de quelques commentateurs fameux. Ils possèdent une traduction de la philosophie d'Aristote et quelques ouvrages de physique et d'astronomie fort embrouillés, fruits de l'érudition arabe. Joignons y encore les poésies persanes, qui ont donné une vogue générale à cette langue en Orient, et nous aurons épuisé tout le cours d'étude des Musulmans, d'ailleurs le même en tout pays.

L'intolérance de l'Islamisme qui condamne tous les infidèles, a dû séparer les Musulmans de tout autre peuple et élever entre eux une barrière insurmontable. Il a dû empêcher les lumières de l'Europe de passer en Orient. Cette barrière a été détruite dans les derniers tems. C'est surtout en Turquie, et même en Perse, que les lumières de l'Europe se sont frayé un passage. Jusqu'à présent ces deux peuples n'ont adopté toutefois que les vices des Européens. Les Musulmans, habitués à ne jamais réfléchir sur les dogmes de leur religion, et à se conformer strictement aux pratiques extérieures qui les retenaient dans une dépendance complète, ont vu se briser tout à coup, par le contact avec les Européens, ce frein imposé à leurs passions. Les préjugés dont ils étoient imbus depuis leur enfance et qui leur tenoient souvent lieu de vertus, ont dû céder à la marche irrésistible du siècle. Ils se sont donc trouvés sans guide. Jusqu'à présent la civili-

Digitized by Google

sation introduite en Turquie a détruit sans édifier et nous pouvons assurer positivement, qu'en s'affranchissant de leurs anciens préjugés, les Turcs se sont dépouillés aussi de la loyauté qui forme le plus bel ornement de leur caractère.

Les Chrétiens au contraire, délivrés du bras de fer qui pesoit sur leurs destinées en Turquie et en Perse, y ont pris un essor remarquable. Dans beaucoup d'endroits ils ont établi des écoles; ils se vouent avec plus de confiance au commerce et aux métiers, et tandis que les Turcs succombent sous le fardeau des impôts, accrus par des impérieuses circonstances, les Rayhs ont trouvé dans ces mêmes changemens, de nouvelles sources de richesses. Pour le moment, les Chrétiens de Turquie s'y trouvent mieux que les Musulmans, et leur sort s'améliorera de jour en jour.

Les Européens qui se sont établis dans ce pays ou qui le visitent, jouissent partout d'une sécurité et d'une liberté complètes. Quoique les vrais croyans ne puissent avoir que peu de sympathie pour eux, ils sont regardés comme les alliés du Sultan et respectés en conséquence. En Perse leur position est à peu près la même; mais dans les pays barbares de l'Asie centrale, un Européen a tous les désavantages d'un être sans défense, et est exposé aux injures du premier venu. Les richesses qu'on leur suppose ne font qu'augmenter leurs dangers. Leur supériorité et la crainte qu'inspirent les nations auxqu'elles ils appartiennent, excitent la jalousie et les soupçons des autorités, sans servir de sauve garde contre leurs exactions. Leur religion est plutôt le prétexte que le motif des avanies qu'on leur fait souffrir. Il existe pourtant sous ce rapport quelque différence entre les divers pays

Digitized by Google

de l'Asie centrale. Les Afgans hospitaliers, nullement fanatiques et qui n'ont jamais été en relation avec des puissances européennes, ne nourrissent aucune animosité contre leurs sujets. L'image de la puissance russe au contraire, est toujours présente aux Chefs de Khiwa et de Boukhara. Les récits des habitans de ces pays, qui visitent la Russie et y admirent les prodiges de l'ordre et de la civilisation, alimentent la jalousie des autorités, il n'est donc pas étonnant qu'elles fassent peser leur ressentiment sur tous les individus venant d'au-delà de l'Oural. La bigoterie des Boukhares rend fort désagréable la position des Chrétiens dans ce pays, et la cruauté des habitans de la Khiwie en a entièrement fermé l'accès aux Européens. Un esclavage éternel est le sort le plus heureux qui les y attende.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

INDUSTRIE MANUFACTURIERE ET MÉTIERS.

INTRODUCTION.

Nous avons vu qu'en Asie l'industrie agricole souffre beaucoup de l'oppression qui pèse sur elle, et du peu de garanties que le Gouvernement offre à la propriété. La petite industrie trouve, il est vrai, plus de moyens de se soustraire aux vexations et aux pillages, mais celle qui emploie des capitaux considérables, a besoin de garanties d'autant plus fortes. Faute de sécurité, aucun établissement tant soit peu étendu, ne peut prospérer dans les pays despotiques de l'Asie; aussi n'y voyons nous jamais de grands ateliers ni aucune manufacture, à l'exception de celles que vient de former le Gouvernement turc lui même. La haute industrie ne peut donc y être qu'en enfance. La perfection incontestable de quelques uns des produits industriels des Asiatiques, tient soit des causes locales, soit, pour la plupart, à un travail aussi minutieux que coûteux et qu'actuellement il ne conviendroit plus d'entreprendre en Europe. L'emploi de machines compliquées, qui a bouleversé le système industriel en Europe, est impossible en Asie, tant à cause des grands capi-

Digitized by Google

taux qu'il exige, capitaux qui ne sauraient se former et être mis en circulation que sous la protection d'un gouvernement bien organisé, que parce que la division du travail ne saurait être poussée fort loin qu'au sein d'une civilisation avancée. En Turquie la peste s'oppose d'ailleurs à la réunion d'un grand nombre d'ouvriers dans le même local. Les petites industries ou métiers se sont concentrées dans les villes, et les artisans y sont partout réunis en corps; les hautes industries au contraire, comme p. ex. le tissage, appartiennent indistinctement aux habitans des villes et des villages.

Les artisans travaillent aux bazars dans des échoppes ouvertes; les fabricans, pour la plupart dans leurs maisons, ou, ce qui se pratique souvent en Turquie, dans des bâtimens nommés Khans, construits expressément à cette fin, et composés d'un grand nombre de petits appartemens, qu'on loue aux industriels. Quelque division du travail se fait remarquer dans les industries compliquées. Différentes classes de personnes sont occupées les unes à filer, les autres à tisser, d'autres encore à imprimer ou à teindre. Ces travaux sont souvent exécutés dans de petits établissemens qui renferment jusqu'à 5 et même 8 ouvriers, dirigés par un maître.

Les matières employées à faire des tissus, sont: le lin, le chanvre, la laine, le poil de chèvre et de chameau, le coton et la soie.

Tissus en lin.

On sème le lin en Anatolie pour sa graine, mais en petite quantité. Il est rarement employé au tissage.

Digitized by Google

Cordages.

Le chanvre au contraire, dont la culture est beaucoup plus répandue en Asie, sert à différens usages. A Khiwa on en fait des cordes. Les cordages fabriqués dans différens endroits sur la côte de la mer Noire, nommément à Unia, ont été jugés excellens par tous les marins. La corderie du Gouvernement turc à Constantinople, qui employait en 1836 mille ouvriers, et consumait alors 4200 pouds de chanvre à peu près par mois, avait envoyé en Angleterre quelques échantillons qui y ont obtenu l'approbation générale. Elle approvisionne déjà de son produit toute la flotte turque. Les cultivateurs sont obligés de lui fournir une certaine quantité de chanvre à raison de 22 piastres le quintal; le surplus lui revient jusqu'à 100 piastres. Cette marchandise est souvent endommagée par le peu de soin qu'en prennent les capitaines des bâtimens turcs, qui transportent le chanvre de Samsoun à Constantinople, puisqu'on les contraint de s'en charger gratis.

Toiles de chanvre.

Le Gouvernement turc possède aussi à Constantinople une fabrique de toiles à voile, mais elles conservent toujours une grande raideur. On est encore peu avancé dans l'art de préparer le chanvre, et les fils cordés à la main sont très inégaux et mal tordus. Jusqu'à présent on n'a pu se servir de cette toile que pour de petits bâtimens, les grands étant toujours encore obligés de porter des voiles de Russie.

Digitized by Google

La toile de chanvre pour chemises, faite par les femmes sur toute la côte du Lazistan, principalement à Rizéh, s'exporte en grande quantité dans toutes les parties de la Turquie et de la Syrie, ainsi qu'en Perse. Les toiles les plus fines ressemblent à la mousseline; mais ces tissus sont toujours peu serrés et raides. Les fils sont assez bien tordus et très fins, mais inégaux.

Dans le Mazandéran on fait de semblables tissus pour essuies-mains et mouchoirs de poche. Ils ont les mêmes défauts. Ils portent comme en Turquie le nom de „Keten," ou (en tatare) „Katan" ce qui signifie lin et non chanvre; circonstance qui a induit en erreur beaucoup de monde. Les toiles du Mazandéran sont portées tous les ans à une foire qui a lieu à Tévikohr, petit bourg de ce pays et qui se nomme Khamsé, ou foire de 5 jours.

Etoffes en laine.

La laine de moutons est d'une qualité si inférieure en Asie, que les tissus qu'on en fait, ne peuvent être que fort grossiers. En Europe on n'en connaît que les tapis, fabriqués toujours par des femmes. Dans l'Iran ceux de Hérat, du Khorassan, de Téragoun près de Hamadan, et de Mianah, ont la plus grande réputation. Chacun de ces endroits se distingue par une espèce particulière. La laine de ces tapis est entrelacée de fils de coton qui en augmentet la solidité. Les couleurs en sont fort durables parce qu'on y emploie toujours des matières colorantes végétales. Le tissu s'use si lentemnt que des tapis passent de père en fils. Les dessins sont pour la plupart fort irréguliers. Le prix des tapis persans est très éle-

Digitized by Google

vé à cause du travail pénible qu'ils exigent. La consommation est immense, parceque les tapis tiennent lieu de tout autre meuble. Ils sont en même tems un objet de luxe pour lequel les gens riches font beaucoup de frais. Voilà pourquoi les tapis de Perse sont bien plus variés que ceux de Turquie, où l'on ne connaît p. ex. point ceux qui imitent le velours. Le prix d'une archine carrée de tapis, varie en Perse de 4 à 20 roubles, et souvent bien au delà, tandis qu'à Smyrne il dépasse rarement 5 roubles.

Un petit nombre de tapis sont annuellement envoyés de Perse en Russie.

Les Turcs ornent leurs appartemens de divans; les tapis jouent donc chez eux un rôle beaucoup moins important qu'en Perse. On en couvre souvent le plancher, excepté à Constantinople où des nattes en jonc les ont expulsés de cet emploi. En Turquie on fabrique le plus grand nombre de tapis à Ouchak, ville de 4000 maisons et de 24,000 habitans, située à 7 journées de Smyrne. Les tapis n'y sont faits que par des femmes turques, et celles qui s'y distinguent le plus sont sûres de se marier avantageusement. Elles filent et teignent la laine de leurs propres mains. Le métier est établi sur un grand carré en bois, placé perpendiculairement. Il s'en trouve dans chaque maison. Chaque pic (1041 pics = 1000 archines russes) de largeur du tapis, exige une ouvrière assise sur un banc devant le métier. Un tapis de 12 pics de largeur, occupera donc 12 ouvrières à la file. On évalue la production de tapis à Ouchak à 70,000 pics carrés par an, qu'on achète à raison de 22 à 22½ piastres. En commandant un tapis exprès on le paye de 25 à 25½ piastres le pic, le travail étant alors plus soigné. On fait aussi dans la ville de Smyrne de petits

Digitized by Google

tapis sur des métiers de tisserands ordinaires. La quantité de tapis exportés annuellement de ce port pour l'étranger est de 60 à 120 mille pics.

Les Turcomans font aussi des tapis, très recherchés en Perse, ainsi que des housses. Celles du Ghisan sont d'un travail fort soigné, de couleurs vives et bigarrées et sont généralement employées en Perse. Les tapis ordinaires sont fabriqués partout.

Toutes les villageoises ainsi que les femmes des nomades, s'occupent à tisser des étoffes ordinaires en laine pour l'habillement des hommes. En Turquie le drap ou „aba" de la Roumélie a le plus de vogue. Il y en a d'une épaisseur de plusieurs lignes, de couleur brune, noire ou grise.

Les bas en couleur qu'on porte en Perse sont l'objet d'une forte consommation. On en tricote en laine de mouton et en duvet de chèvre. Ils se paient parfois fort cher. La laine et le poil les plus grossiers, sont employés à faire des feutres. L'usage en est très varié; les nomades en couvrent leurs tentes. On en fait aussi des couvertures et des matelas, et ils remplacent en général les tapis chez tous les pauvres gens. Il y a toutefois des feutres qui ne sont pas beaucoup moins estimés que des tapis tissus, et qu'on orne de dessins. Ces „Kitchés" sont excessivement épais, mous et durables et l'on en voit dans toutes les maisons en Perse, même dans les plus riches. On les place le long des murs, pour servir de siéges. Ils sont ordinairement de poil de chameau et de chèvre.

A défaut de chanvre, les cordes se font également en Orient de laine de mouton ou de poil de chèvre.

Le Gouvernement turc a établi, il y a quelques années, une grande fabrique, où l'on confectionnait journel-

Digitized by Google

lement, en 1836, 600 grands bonnets rouges à l'usage des troupes. On en vendait aussi une partie. Ces bonnets ne sont pas inférieurs à ceux de Tunis, les plus estimés en Turquie, et se vendent à raison de 60, 53 et 45 piastres la pièce. La fabrique emplayoit, en 1836, 1500 ouvriers mâles sans compter les femmes.

Etoffes en poil de chèvre et de chameau.

Dans les pays montagneux où les troupeaux de chèvres ne sont pas moins nombreux que ceux de moutons, on se sert de préférence de leur duvet pour en tisser un drap qui devient très moëlleux et beaucoup meilleur que celui qu'on pourroit obtenir de la laine grossière des moutons. Les Turcomans et les Kirghiz font de semblables étoffes en poil de chameau. On les exporte en Russie. Elles se nomment „pétou" en persan; on y connaît le drap chèvre sous les noms de „tirmé" et de „barék". Le poil de chèvre est employé, comme le drap ordinaire, à faire des étoffes d'été et des manteaux pour la pluie. Khoï, Bagdad, Kerman, le Khorassan et le pays des Turcomans, sont les endroits les plus renommés pour ces diverses espèces de tissus, maintenant remplacés en partie par les draps européens.

Le poil excellent qu'on obtient des chèvres de Kerman sert aussi à faire des Shawls très renommés pour la solidité du tissu et des couleurs, mais qui n'ont jamais le moëlleux des Shawls de Kachemir. Ils sont ordinairement rayés ou à petites palmes et à fleurs. On en expédie en Russie, à Boukhara, à Khiwa; le débit en a diminué par la concurrence des étoffées européennes. Depuis la dé-

Digitized by Google

vastation du pays de Cachemire, des tisserands de cette contrée se sont éparpillés dans différentes parties de l'Asie, et on a commencé à faire à Méched, ainsi qu'à Tawriz des Shawls a grands dessins, à l'instar de ceux de Cachemire, en y employant le duvet des chèvres du pays. Ces essais ont très bien réussi.

La ville d'Ouratoupa en Boukharie, est très renommée pour les beaux Shawls et les ceintures que ses habitans font en duvet de chèvre et qui ne le cèdent pas beaucoup aux produits de Cachemire. Ils en achètent la matière première aux Kirghiz et aux Karakalpaks nomades. L'étoffe nommée „chalit" tissue du poil de chèvre d'Angora, est trop chère pour trouver beaucoup d'acheteurs en Europe. En Turquie même le débit en a beaucoup diminué par la concurrence des draps de dame et lastings anglais. Le chalit est blanc ou teint en différentes couleurs, fort léger, et d'un moelleux admirable. Les Turcs s'en servent pour habits d'été. Le fil d'Angora est encore expédié en Europe en quantités assez considérables.

Cotonnades.

La fabrication et la consommation des cotonnades sont plus fortes en Orient que celles de tous les autres tissus; mais comme la qualité en dépend principalement de celle de la matière première, les cotonnades de l'Asie occidentale sont nécessairement fort médiocres. Le coton courte-soie ne donne pas de fil aussi fin que les longues-soies; on a d'ailleurs l'habitude de tordre également les fils pour la trame et pour la chaîne, tandis qu'en Europe le premier

Digitized by Google

est plus étiré et moins cordé que le dernier. Il s'en suit que les étoffes asiatiques consomment beaucoup de matière première et sont plus lourdes mais aussi plus solides que celles d'Europe. Enfin, le coton filé à la quenouille est toujours inégal, ce qui empêche les tissus d'Asie d'être aussi serrés que ceux d'Europe. A Boukhara les agriculteurs vendent le coton en petites quantités, après l'avoir égrené. Des femmes l'achètent. Chacune d'elles peut filer tout au plus deux livres du meilleur coton par jour. Elles vendent le fil par deux et trois livres à la fois. Les hommes s'occupent du tissage. A peine une pièce de toile quitte-t-elle le métier, qu'on la porte au marché, d'où celle qui doit être teinte passe dans les mains d'imprimeurs ou de teinturiers. Ceux-ci remettent enfin la marchandise toute prête aux commerçans.

On importe annuellement du Turkestan en Russie 25 à 40 mille pouds de coton filé. Les acheteurs en distinguent différentes espèces. La meilleure est celle de Samarcande et Chehrisebz; puis vient celle de Miankale, de Djaïdar etc. On la paie à Orenbourg: 50, 42, 37, 32, 28 roubles en assignats le poud. Les meilleures qualités sont employées au tissage, et une grande quantité en sont teintes à Astrakhan, en rouge d'Andrinople. Les espèces inférieures servent à faire des mèches. Le coton filé venant de Khiva et de Tachkend est toujours de ce dernier genre.

On importe aussi en Russie quelques milliers de pouds de coton filé du Mazandéran.

Autrefois Smyrne étoit renommée pour ses teintureries. On expédiait en Europe des quantités fort considérables de coton filé rouge et bleu. Mais depuis les

Digitized by Google

derniers progrès faits par la chimie, on ne tire de Smyrne que de petites quantités de coton filé blanc. La Russie seule y achète encore de tems en tems un peu de fil rouge.

Des tissus en coton pour l'usage local, sont fabriqués presque partout où on produit du coton. Les toiles blanches („beze") sont employées pour chemises, pantalons, enveloppes etc. La qualité en est fort variée. On en exporte de grandes quantités en Russie, tant du Turkestan que de la Perse. La toile à voile faite en Anatolie, à Kara-Hissar et à Tamssara mérite une mention particulière. Les cabotiers turcs s'en servent de préférence. Elle est excessivement épaisse et se vend au poids et non à la mesure. On importe aussi (de Perse et du Turkestan) en Russie beaucoup de toile peinte nommée „bourmété" ou „Kalak." Elle est d'un usage général dans ces pays pour les habits d'hommes et de femmes. En Turquie les hommes n'en usent ordinairement que pour doubler leurs habits, mais les femmes en font une consommation plus étendue. La toile imprimée, connue en Perse sous le nom de „Kalenkär" y est presque aussi commune que le bourmet. On en fabrique dans toutes les villes en Perse et en Boukharie, et la Russie en importe des quantités fort considérables, mais toujours d'une qualité très inférieure, parceque ces étoffes ne peuvent servir qu'à l'usage des populations asiatiques et des classes les plus pauvres de l'Empire. Les couleurs de ces tissus sont fortes, mais les dessins aussi mal exécutés que la toile en est grossière. Ce n'est qu'en Perse et principalement à Ispahan, qu'on fait des toiles imprimées à l'instar de celles des Indes, un tissu fin mais peu serré, bien blanchies, ayant des couleurs brillantes. Les dessins d'ailleurs y

Digitized by Google

sont tout aussi mal exécutés que sur les étoffes indiennes. Outre les toiles pour habits, on imprime aussi en Perse et Turkestan des couvertures, des rideaux, des mouchoirs. Autrefois en Turquie on ne faisait guère usage des toiles imprimées. Celles qu'on importe maintenant d'Europe, ne sont employées que par les femmes. Dans le pays on n'imprime jusqu'à présent à peu d'exceptions près que des mouchoirs qu'on emploie pour envelopper les bonnets des hommes, pour servir de mouchoirs de poche et pour couvrir la tête des femmes. Il s'en fait une consommation très forte. Dans la partie occidentale de l'Asie-mineure, où les marchandises d'Europe sont plus répandues que dans les provinces orientales, on imprime ces mouchoirs sur de la mousseline ordinaire anglaise („tengib") partout ailleurs sur des toiles du pays. Le nombre d'ouvriers réunis dans un établissement est ordinairement de 3 à 7 individus. On se sert de formes en bois, dans lesquelles les couleurs s'amassent, ce qui produit continuellement des taches. Les Turcs n'ont aussi aucune idée de la fusion chimique des couleurs. Lorsque p. ex. on veut donner à un mouchoir à fond rouge, des fleurs jaunes, le jaune est imprimé sur le rouge.

Les toiles imprimées sont remplacées en Turquie par des étoffes tissues en coton de différentes couleurs, qui imitent celles qu'on fait en coton et en soie et dont l'usage est bien plus général. Elles en conservent même le nom: „Koutnia" — „aladja." A Boukhara on fait aussi des étoffes de ce genre, et qui portent le même nom que celles de la Turquie. Les tissus qu'on fait en Perse en fils de coton de diverses couleurs, sont ordinairement quadrillés, et ne sont employés que pour enveloppes ou couvertures. Une étoffe commune à tous ces pays, est celle

Digitized by Google

dont les femmes font des manteaux („tchadyrs“) pour sortir. Elle est quadrillée bleue et blanche, ou bleue et noire, et faite en coton ou en coton et soie. En Perse c'est Ispahan qui en fournit beaucoup, en Syrie Guems, en Anatolie Toçate etc. Une fabrication unique dans son genre est celle du nanquin rayé „manoussa“ que l'on confectionne depuis peu d'années à Arabghir, situé sur les limites de l'Arménie et du Courdistan, et pour lequel on emploie ordinairement du coton filé anglais. Cette étoffe a trouvé un grand débit dans le pays; elle est d'assez bonne apparence mais peu serrée. Plus de 1000 métiers sont déjà occupés de cette fabrication, qui donne un air de prospérité à la ville.

Soieries.

La loi de Mohammed ne permet pas aux Croyans de porter sur eux de la soie pendant la prière; mais les commentateurs musulmans ont déclaré que la défense du prophète ne regardait pas les femmes, et ne s'étendait pas aux étoffes mêlées de coton. Le beau sexe porte donc seul des étoffes en soie et dans les pays musulmans on s'est vu obligé de mêler du coton à presque toutes les soieries qu'on y fabrique. En Turquie on ne fait en soie que les chemises de femmes. Cette règle est observée avec une égale rigueur en Turkestan, elle ne l'est point en Perse ni dans l'Afganistan. A Constantinople et à Brousse on fabrique des tissus unis ou moirés en soie mêlée de coton. Ils ressemblent beaucoup aux tissus du même genre faits en Perse; mais ils sont moins larges, ce qui est le cas de toutes les étoffes turques. Les hommes ne

Digitized by Google

s'en servent que pour doubler leurs habits; les femmes en font un usage plus varié.

En Turquie toutes les étoffes à dessins divers, sont excessivement uniformes. Elles sont toutes rayées, à raies étroites, composées souvent de petites fleurs; on ne peut excepter de cette règle que les taies de coussins qu'on travaille principalement à Scoutari avec beaucoup de goût et à grands ramages, et les mauvais brocarts du pays dans lesquels les lacunes doivent être ordinairement remplies par des broderies faites à la main.

Les lieux qui jouissent en Turquie de la plus grande réputation pour leurs étoffes en soie et coton, sont: Damask, Alep, Diarbékr pour les Koutnias, Guézé, Aladja etc., Brousse et Constantinople pour des étoffes simplement rayées ou à petites fleurs. Mais la concurrence des marchandises européennes pèse tellement sur les fabricans turcs qu'en 1836 sur 3000 métiers il n'en restoit à Constantinople que 350, à Scoutari moins de 500, à Brousse sur 2000 à peu près 500, et dès l'année 1801 on ne comptait à Tournowo que 200 métiers sur 2000 qu'il y avait autrefois. A Diarbékr il n'y a plus que quelques centaines de tisserands, qui ne sont occupés que la moitié de l'année. La plus durable de toutes ces étoffes est le „Koutnia" qui n'a qu'une seule face. L'aladja est un tissu rayé, mais moins serré que le précédent. Le „Guézé" est léger et d'un travail soigné. Le Khermesoud est une étoffe unie changeante. Pour mélanger de coton les étoffes en soie, on emploie maintenant pour la plupart du coton filé d'Angleterre.

Les soieries de Turquie se sont toujours distinguées par la solidité et par l'éclat des couleurs; elles sont loin d'être aussi bien apprêtées que celles d'Europe, quoique la

Digitized by Google

calandre y soit en usage. Les dessins sont toujours irréguliers; les tissus à fond clair ne manquent jamais d'avoir des taches ou des raies noires. Les dessins des étoffes turques changent souvent, mais d'une manière presque imperceptible, par le déplacement de quelques fils. La longueur et la largeur des pièces, ainsi que le nombre des fils qu'elles doivent contenir est fixé, et les chefs des métiers veillent à ce que ces règles soient strictement observées.

De tems en tems on expédie encore de ces étoffes dans les ports de la Russie méridionale, à l'usage des Tatares et des Karaïmes; mais ces envois ont beaucoup diminué.

On fait à Boukhara quelques soieries dans le même genre que celles de Turquie, ainsi que des tissus commandés par des marchands russes, et dont les dessins sont prescrits. Les Turcomans tissent aussi quelques étoffes en soie pour leur propre usage.

Les Persans ont devancé leurs voisins dans la fabrication des soieries comme dans celle des cotonnades; il y en a d'un fini admirable. Les négocians de Tiflis qui font des commandes en Perse, et communiquent aux fabricans des dessins apportés d'Europe, ont également attribué à accélérer leurs progrès. On fait en Perse des étoffes unies et moirées. Parmi celles en soie pure on distingue le „Canoviz" de Tawriz et de Cachan, et l'étoffe moirée qu'on y fabrique, nommée „Khari." Le „Cassab" est une étoffe du même genre que le Canoviz mais mêlée de coton. Ces tissus sont souvent fortement empèsés. Les hommes se servent du Cassab, les femmes du Canoviz et du Khari pour pantalons et chemises. On fait aussi du Canevis quadrillé; mais il est uniquement destiné à l'usage de la Russie.

Digitized by Google

On travaille en Perse beaucoup de soieries à raies larges, imitant les dessins des Shawls de Cachemir. L'étoffe de ce genre la plus renommée, est la „Terménouma“ tissu excessivement soyeux, mais souvent peu solide. On le fabrique principalement à Yezd. En Russie ainsi qu'en Angleterre on fabrique des étoffes en coton qui imitent la Terménouma. Les femmes persannes en font des habits et il y avoit un tems où on la vendoit avec avantage en Russie. On fait aussi à Yezd des brocarts en soie et or. Le satin et le velours de Cachan sont très inférieurs à ceux d'Europe. Différentes soieries se confectionnent aussi dans le Ghilan. Il vient annuellement en Russie pour 600,000 à 800,000 roubles de soieries persanes.

Les étoffes mélangées de soie et de coton trouvent plus d'acheteurs que celles de soie. Outre le „Cassab“ nous indiquerons les brocarts qu'on fabrique à Cachan („Khataï“ „Zarbaf“), les petits tapis ou couvertures pour coussins ou divans, en velours imprimé, faits en grande quantité dans cette même ville, et les mouchoirs, tabliers, rideaux, couvertures, connus sous différentes dénominations, mais souvent compris tout ensemble sous le nom de „loungis.“ On en fabrique à Tawriz, à Recht, à Cachan, à Ispahan etc. L'appareil dont les femmes ont besoin aux bains, joue un grand rôle parmi les objets manufacturés tant en soie qu'en coton.

Depuis 25 ans à peu près, quelques fabricans en soieries de Hérat, se sont établis à Caboul et y ont répandu cette industrie. On y confectionne les mêmes étoffes qu'en Perse. Les „Loungis“ en soie du pays, confectionnés à Peïchawer, ont quelque renommée dans l'Afganistan.

Digitized by Google

Les tisserands travaillent en général sur leurs propres métiers, soit avec leurs propres matériaux, soit en les recevant d'un entrepreneur, tout préparés et la chaîne passée par le peigne. Quelquefois ils se louent comme ouvriers à un fabricant, ce qui n'a lieu que dans les villes véritablement manufacturières. La chaîne pour les tissus est ordinairement dressée dans les rues, et tendue le long des murs. Le tissage d'étoffes à dessins compliqués, demande toujours la coopération de plusieurs personnes, et on en voit jusqu'à 3 ou 4 employées au même métier. A Boukhara on n'a pas même toujours des métiers, mais l'ouvrier tend la chaîne d'un bout de la chambre à l'autre. S'asseyant à l'une des extrémités de la pièce, il fait passer transversalement les fils par le moyen d'une navette et se sert d'un peigne pour les rapprocher.

Les ouvriers qui travaillent à leur propre compte, sont obligés de vendre leur marchandise par pièces, aussitôt qu'ils l'ont achevée, afin de pouvoir acquérir de la matière première pour un nouvel ouvrage. Sils ne trouvent pas à bien placer leur marchandise, ils restent les bras croisés ou tombent entre les mains d'usuriers qui les ruinent.

L'art de la teinture est très avancé en Orient. Outre les couleurs employées en Europe, on se sert d'un grand nombre d'ingrédiens, inconnus parmi nous et dont on pourrait peut-être tirer parti.

Objets en cuir.

Toutes les autres industries sont de moindre importance. Les Turcs sont très avancés dans l'art de tanner les peaux de moutons et de chèvres, et de leur donner

Digitized by Google

les couleurs les plus brillantes. La consommation de cet article pour chaussures et harnais, est très considérable. Ils réussient moins bien à préparer les peaux de boeufs, surtout pour semelles, aussi en importe l'on de l'étranger. Le tannage est beaucoup plus négligé en Perse et dans les autres pays de l'Asie centrale, parce que le costume des habitans n'y exige que des pantoufles ou des bottes de voyage et jamais des bottines en couleur, ou des souliers, comme en Turquie. On prépare pourtant à Boukhara d'excellent chagrin de peaux de moutons, de boucs ou d'ânes. On en fait aussi à Hamadan, ville renommée dans toute la Perse pour les cuirs de boeufs lustrés qu'on y fabrique. Le voisinage des endroits où l'on récolte la noix de galles, ainsi que la qualité, à ce qu'on prétend, particulière de l'eau, ont donné un grand essor aux tanneries de cette ville. Le tannage n'est même pas inconnu aux Kirghiz qui portent des pantalons en cuir.

Objets en fer.

Ces nomades travaillent aussi le fer et l'argent; mais quoique cette industrie ait été cultivée par les Asiatiques dès les tems les plus reculés, ils ont été surpassés par les Européens. Les armes blanches d'Asie ont seules conservé jusqu'à nos jours une grande réputation. Quoiqu'il soit probable que les lames qu'on confectionne maintenant en Europe, ne le cèdent en rien à celles d'Orient, on n'a pas encore pu trouver le secret de les damasquiner ou de produire dans l'acier les figures par lesquelles se distinguaient les armes faites à Damas. Le secret en est perdu, depuis que Timour a enlevé les ouvriers de Syrie, et les a éparpillés dans toute l'Asie occidentale. On fait en

Digitized by Google

core d'excellentes armes à Chiraz, à Hérat, à Méched, à Arzéroum, mais elles n'ont plus la même apparence. L'acier dont on se sert de préférence, vient des Indes et se vend en petits morceaux semblables à des cailloux et pesant 1 à 2 livres. (*)

Vaisselle en cuivre.

On fait de très bonne vaisselle en cuivre à Cachan en Perse, à Tocate et à Constantinople. En Turquie surtout c'est un objet de première nécessité, dont la consommation est immense.

Objets divers.

Les orfèvres et jouaillers sont très nombreux en Turquie et en Perse, surtout à Constantinople; mais ils travaillent avec fort peu de goût.

Il y a quelques années que le gouvernement ottoman a établi à Constantinople une fabrique de gros fil d'or, en joignant à tous les fabricans de filet d'or, de n'acheter le gros fil qu'aux dépôts du gouvernement. Il s'y

(*) Voici de quelle manière on prépare cet acier aux Indes. On recuit du fer pulvérisé, dans un poêle rempli de charbons de bois. Le fer carbonisé de cette façon est placé en petits morceaux dans des creusets. Après y avoir ajouté des feuilles sèches de cassia auriculata on bouche ces vases avec de l'argile. Dans cet état on les expose pendant quelque tems à un feu bien soutenu, puis on arrose les creusets d'eau froide, ce qui fait pour ainsi dire cristalliser le fer. Il paroît qu'en joignant artistement les cailloux métalliques formés de cette manière, ils devroient donner aux lames les figures requises.

Digitized by Google

vend au même prix (150 paras la drachme) que le meilleur filet d'or de Russie, qu'il a été défendu d'acheter. La broderie étant un métier dont s'occupent beaucoup de femmes en Turquie, quoiqu'elles n'y soient pas fort avancées, les fileur d'or y forment un corps très nombreux.

En Perse les femmes s'occupent moins de la broderie qu'en Turquie. A Boukhara cet art est généralement cultivé par le beau sexe. Un grand nombre d'artisans s'occupent à Chiraz d'ouvrages en émail, en mosaïque, en ivoir, en os et en nacre de perle. Mais leur travail est bien loin d'être aussi fini que celui des Chinois.

La peinture, surtout celle des figures humaines, est entièrement interdite par la loi de Mohammed. Toutefois les Shiites ne s'y conforment pas, et les peintures d'Ispahan sont très recherchées en Orient.

La verrerie dont on s'occupe en très peu d'endroits en Turquie, en Perse et en Afganistan, est excessivement mauvaise et le verre est fort cher. A Chiraz on prépare beaucoup de bouteilles pour le vin du pays, des flacons pour y mettre les sucs de citrons, d'oranges et de grenades, que cette ville fournit à toute la Perse. On y fait aussi des cloches en verre, ornées d'incisions et de fleurs, dont on couvre les bougies.

Des tourneurs font des cuillers en bois assez bien travaillées, ainsi que de la vaisselle en bois là où la matière première abonde. La fabrication de poteries ordinaires occupe beaucoup de monde dans tous les pays de l'Asie. Les têtes de pipes en terre glaise rouge, dont on confectionne une quantité immense à Constantinople, se répandent dans toute l'Europe.

La poudre à canon se fabrique partout, et forme un des principaux articles d'échange entre les peuples sédentaires et les nomades.

Digitized by Google

Corps de métiers.

Dans toutes les villes considérables de l'Asie les métiers sont réunis. A Smyrne p. ex. il y en a 95. Chaque métier a son chef qui surveille les travaux, répartit et perçoit les impôts et représente sa corporation à la commune. En Turquie le nombre des maîtres qui peuvent composer le corps d'un métier, est souvent limité. C'est ainsi qu'il ne peut y avoir à Constantinople plus de 82 fileurs d'or, et ceux qui quittent le métier, vendent très cher le droit de les remplacer. D'autres métiers se trouvent presqu'exclusivement entre les mains d'une nation quelconque. Des restrictions de ce genre n'ont pas pu être favorables au développement de l'industrie en Turquie.

Aperçu général.

En passant en revue les diverses industries exercées par les Asiatiques, on ne saurait s'empêcher de reconnaître, combien ils sont inférieurs aux Européens et ils le sont presque sur tous les points. Les industriels persans encouragés par les goûts dispendieux de leurs compatriotes, ont fait le plus de progrès. Les Turcs sont bien loin de les atteindre, et les peuples de l'Asie centrale, parmi lesquels se distinguent toutefois encore les Boukhares sont trop pauvres pour avoir pu développer leur aptitude aux arts et aux métiers.

Quelques espèces de tissus asiatiques méritent encore par la solidité et l'éclat des couleurs, la renommée dont ils jouissent; mais cette supériorité est moins due au talent

Digitized by Google

des fabricants, qu'a la bonne qualité et à l'abondance de la matière première. En Asie on ne connaît pas l'emploi des machines à l'aide desquelles la fabrication des étoffes les plus compliquées est devenue si facile. La valeur de la main-d'oeuvre l'emporte donc ordinairement sur celle de la matière première et l'on cherche principalement à économiser sur le travail. Comme la fabrication d'une étoffe légère exige tout autant de tems et de travail que celle d'un tissu solide qui durera dix fois autant, les produits des fabriques en Orient, ont toujours été de ce dernier genre. En Europe, au contraire, le prix de la matière première prévaut ordinairement sur celui du travail; on trouve donc de l'avantage à économiser sur la matière première, et il en résultent des marchandises peu durables. Les variations de la mode viennent encore à l'appui de cette tendance. Vû l'état peu développé de leur industrie, les Orientaux n'auraient pu se vouer au culte de cette déesse sans se ruiner; car les changemens continuels qu'elle impose à ses adorateurs ne cadrent pas avec la solidité des produits asiatiques, qui paraissent ne vouloir jamais s'user. L'expérience a déjà prouvé, que le règne de la mode s'est introduit en Orient avec les marchandises européennes. En envisageant ainsi la question, nous ne saurions nous étonner de voir le débit des tissus asiatiques cesser dans cette Europe qui ne rêve que variété et changemens. Elle ne tire plus de la Turquie que des tapis; les tissus des autres pays de l'Asie occidentale n'y parviennent jamais. La population asiatique, si nombreuse dans diverses parties de la Russie, accorde toujours encore une préférence marquée aux marchandises orientales. Cela s'explique 1) par l'état d'une civilisation peu avancée; ces peuplades ne connaissant pas encore les

Digitized by Google

plaisirs de la variété, trouvent de l'avantage à acquérir des étoffes solides; 2) par l'habitude qu'ils en ont; 3) par leur bon marché, leurs voisins d'Asie pouvant leur fournir beaucoup d'objets à meilleur compte qu'ils ne sauraient les tirer du centre manufacturier de la Russie.

Le débit des tissus de Syrie et de Turquie a néanmoins beaucoup diminué parmi les Tatares de Crimée. La Géorgie se fournit déjà en grande partie de marchandises russes, et il n'y a que les soieres persanes qui puissent y soutenir avec avantage la concurrence des étoffes russes. Mais les provinces musulmanes au delà du Caucase et l'Arménie, sont encore tributaires de la Perse. Les peuples de la Sibérie le sont en partie de Boukhara.

Non seulement les fabricans d'Asie voient cesser l'écoulement de leurs marchandises à l'étranger, mais c'est sur leur propre territoire qu'ils sont attaqués par les produits de l'Europe. Déjà nombre de métiers ont été abandonnés et les ouvriers restent sans occupation. Quoique l'Asie occidentale possède en abondance la matière première pour toute espèce de tissus; quoiqu'elle produise en grande partie la matière colorante, et que la main d'oeuvre y soit à meilleur marché qu'en Europe, celle-ci l'emporte par ses machines, ses capitaux, la masse de ses produits, et ses reviremens immenses, qui suffisent pour écraser toute opposition locale. Il existe cependant en Asie un genre de produits industriels que ceux de l'étranger s'efforcent envain de supplanter. Ce sont les produits de l'industrie domestique, les objets que toute famille prépare pour son propre usage et qu'elle croit ne lui rien coûter,

Digitized by Google

parcequ'elle en produit la matière première et n'en paie pas le travail. Ce n'est qu'à la suite d'une civilisation fort avancée, que des idées plus saines sur la division du travail pourront prendre racine. Ceci d'ailleurs n'est pas le seul obstacle qui s'oppose au débit progressif des marchandises européennes; la difficulté des communications en est un autre. Telle contrée trouvera pendant longtems encore plus d'avantage à s'approvisionner de marchandises de son propre pays, qu'à d'en faire venir de l'étranger.

Le bon marché d'une marchandise ne suffit d'ailleurs pas toujours pour la faire agréer. Il faut aussi qu'elle soit goûtée par les acheteurs, et ceux-ci doivent avoir les moyens de l'acquérir. L'expérience a démontré, qu'il ne suffit pas même d'adapter une marchandise au goût d'un peuple pour la faire agréer, que des préjugés et d'anciennes habitudes s'opposent souvent à son écoulement. Les Turcs p. ex. sont beaucoup moins plus disposés que les Persans à recevoir les marchandises qu'on leur offre et quoique le commerce européen s'y soit introduit longtems avant de s'étendre jusqu'en Perse, les habitans des contrées même les plus éloignées de ce dernier pays, ont pris beaucoup plus de goût aux marchandises d'Europe, que les Turcs qui, quoique demeurant sur les côtes de la mer préfèrent toujours encore les étoffes surtout de leurs propres ateliers. Finalement, pour pouvoir vendre avantageusement ses marchandises, il faut prendre en retour les produits du pays où l'on veut leur assurer un débit. C'est ici que se présentent les difficultés les plus graves. Non seulement on est obligé de faire abandonner au peuple, avec lequel on veut établir des liaisons nouvelles, toutes ses anciennes relations, mais encore faut il qu'il adapte

Digitized by Google

les produits de son sol aux besoins des envahisseurs étrangers. Les complications qui en résultent, sont rarement appréciées, à leur juste valeur et trompent souvent l'espoir des spéculateurs les plus exercés.

Tels sont les boulevards de l'industrie indigène en Asie. Ils sont assez forts pour en défendre pendant longtems encore les interêts, bien qu'ils aient déjà dû céder sur beaucoup de points.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

MARCHANDISES QU'ON IMPORTE DE L'ÉTRANGER.

Les pays de l'Asie occidentale dont nous nous occupons, commercent principalement avec quatre contrées : l'Europe occidentale, la Russie, la Chine, et l'Inde (*).

Contonnades.

Parmi les marchandises qui y sont importées de ces contrées, les cotonnades occupent sans contredit le premier rang. Elles se divisent en: 1) coton filé, 2) toile blanche, 3) toile peinte unie 4) mousseline, 5) indiennes et mouchoirs imprimés, 6) nanquins, 7) étoffes imitant les shawls, 8) velours.

Il a été importé d'Angleterre en Turquie en 1827, 647,095 — en 1829, 662,532 — en 1834. 1, 989,851 livres de coton filé. Cet accroissement est d'autant plus surprenant, qu'on a cessé de teindre le fil en Turquie, pour l'exporter ensuite en Europe. Toute cette quantité

(*) Nous n'énumérons pas séparément l'Arabie, qui ne fournit que du café, ni la Syrie d'ou les Turcs ne tirent que des étoffes confectionnées dans ce pays et qui par conséquent ne diffèrent pas des autres produits de ce genre fabriqués dans l'Asie occidentale.

Digitized by Google

de coton filé est donc employée à mélanger les étoffes en soie du pays, et à faire quelques tissus en coton. Comme le débit des tissus asiatiques à l'étranger a diminué, cette grande importation de coton filé révèle la chûte complète des filatures indigènes. En Perse on n'importe point de coton filé étranger.

On a expédié d'Angleterre pour la Turquie, en 1827 11,560,172 — en 1829, 15,566,351 — en 1834, 28,621,498 yards d'étoffes en coton, parmi lesquelles les toiles dites américaines occupent une place fort distinguée. Elles consistent en un tissu non blanchi, solide et épais, de 18 à 21 verchoks de largeur.

Dans beaucoup d'endroits cette toile a entièrement supplanté celle du pays. On en fait des chemises, des pantalons etc. En Perse on la teint et on l'emploie à faire des habits. Les espèces inférieures de cette toile ne servent qu'à couvrir des tentes. Les tissus superfins en coton blanc, se vendent moins que les espèces moyennes. On importe aussi d'Angleterre de la toile peinte qui s'écoule principalement en Perse. On y préfère la couleur de pois, le vert et le bleu. Les Turcs n'emploient les toiles peintes que pour doublures.

Les mousselines trouvent peu d'acheteurs en Perse, car les femmes n'en usent que rarement pour chemises et ceintures; elles sont fort recherchées en Turquie. Les femmes en font des chemises, des pantalons et des voiles; les mousselines ordinaires sont teintes et imprimées et servent à faire des mouchoirs. Les mousselines à dessins servent aux rideaux des harems et aux turbans d'hommes. Toutes ces étoffes viennent d'Angleterre, celles des Indes n'en pouvant pas soutenir la concurrence.

Digitized by Google

On en reçoit cependant encore et les Turcs qui vivent dans l'aisance se coiffent souvent d'une espèce de mousseline indienne de 7 archines de longueur et ornée de dessins en soie jaune. La consommation d'indiennes est comparativement beaucoup plus forte en Perse qu'en Turquie, où les femmes seules en font usage. Aussi les dessins employés dans ces pays, sont ils d'un caractère tout à fait différent car les hommes n'aiment pas les bigarrures, et leur goût est plus uniforme que celui des femmes.

Les indiennes qu'emploient les hommes en Perse ont ordinairement un fond blanc ou foncé, orné de petites palmes ou de fleurs rouges. Les Kalenkers des Indes qu'on fait dans ce genre, sont fort estimés et payés excessivement cher, quoique les dessins en soient beaucoup moins bien exécutés que ceux des étoffes européennes qui les imitent, mais celles-ci sont beaucoup moins solides. Elles viennent pour la plupart d'Angleterre. Les indiennes rayées, fabriquées en Russie, en Allemagne et en Angleterre, servent principalement à doubler les habits d'hommes. On distingue surtout les indiennes vertes de Russie, et les rouges de Suisse, qu'on nomme Mérinos. Toutes les indiennes venant de Russie en Perse, sont reconnaissables, par leurs dessins irréguliers et leurs couleurs fortes. La couleur verte étant celle du prophète, est plus estimée que les autres. Les Mérinos suisses sont une étoffe accomplie sous tous les rapports. On aime mieux les mérinos rayés, que ceux qui sont ornés de palmes et de fleurs. La vente de toutes les autres qualités d'indiennes dépend de la mode; elles servent principalement à l'usage des femmes. Pour la Perse on peut admettre comme règle générale, que les indiennes à petits dessins se débitent mieux que les étoffes bigarrées, et que

Digitized by Google

celles qui sont à très grands bouquets ne plaisent pas même aux femmes et ne peuvent servir qu'à doubler des tentes.

En Turquie on aime les couleurs éclatantes et il est impossible de dire quelque chose de positif sur les dessins qu'on y préfère. On y emploie beaucoup d'indiennes pour couvrir des divans. Les Persans consentent avec plaisir à payer plus cher des étoffes à couleurs fortes, et c'est pourquoi ils accordent une préférence marquée aux tissus russes et indiens, malgré l'irrégularité de leurs dessins. Les Européens réussiront toutefois certainement à gâter leur goût sous ce rapport. On n'importe d'Angleterre que des indiennes imprimées à cylindre et à couleurs faibles. Les meilleures espèces de cotonnades imprimées à dessins compliqués, viennent de la Suisse et de l'Allemagne; toutefois les Arméniens qui les importent en Perse, y arrivent d'année en année avec de plus mauvaises marchandises. On importe des Indes en Perse des couvertures et des rideaux, imprimés, à fond blanc orné de grandes palmes rouges et d'une large bordure. Ils sont ordinairement fort empésés et se paient cher. Des marchandises de ce genre n'ont pas encore été apportées d'Europe. Les mouchoirs sont un objet fort recherché en Turquie et en Perse. En Turquie on préfère de petits mouchoirs dont se coiffent les hommes et les femmes, et qui servent aussi comme mouchoirs de poche. En Perse on en vend deux espèces; de grands mouchoirs, dont les femmes se couvrent la tête et les épaules et qui doivent mesurer au moins 2 $\frac{1}{2}$ archines carrées, et de petits qui servent de mouchoirs de poche. Il est impossible de déterminer la couleur et les dessins que doivent avoir les uns et les autres, pourvu que les premiers soient à grands ramages. Les mouchoirs rouges de Suisse, nom-

Digitized by Google

més Mérinos, sont d'excellente qualité. Ceux de Russie ont une mauvaise apparence.

Depuis bien des années on vend en Perse du nanquin russe uni, pour habits d'hommes, et même pour l'usage des femmes. Les couleurs verte, bleue, et de pois sont les plus recherchées; mais les toiles peintes d'Angleterre et plus encore les toiles américaines, qu'on teint en Perse même, ont beaucoup nui au débit de cet article. En Turquie on n'achète que du nanquin rayé à l'instar des étoffes en soie et coton du pays; c'est un objet fort demandé. La meilleure marchandise de ce genre, vient de Suisse et d'Allemagne; le nanquin anglais, quoiqu'à bon marché, est si mauvais qu'on n'en achète plus.

On vend très bien des Shawls en coton anglais, rayés et à palmes, de plus de 4 archines de longueur sur $1\frac{1}{4}$ de largeur. En Turquie on s'en sert pour turbans et ceintures, et les femmes en font parfois des habits. En Perse les femmes en consomment immensément pour jaquettes (arkhalouks) et les hommes en garnissent leurs robes, et en font des pointes de bonnets. Les Shawls ordinaires se vendent à Constantinople à raison de 5 roubles. Ils sont d'un tissu très léger. On en vendrait également en Perse s'ils étaient de meilleure qualité.

Le velours en coton, uni et imprimé, venant d'Angleterre, est un objet de moindre importance, mais d'un débit assuré. On en use surtout en Arménie. Les Persans en font le même usage que des Shawls de coton.

La supériorité des Anglais en fait de machines est généralement reconnue et par conséquent aucune nation ne peut rivaliser avec eux pour les toiles blanches, les toiles peintes ou imprimées à cylindre, ainsi que pour toute étoffe en coton tissue à la mécanique. Ils emportent d'as-

Digitized by Google

saut tous les marchés par la quantité et le prix modéré de leurs produits. En 1836 p. ex. des indiennes ordinaires, à fond blanc ou foncé, avec des dessins d'une seule couleur, et de 28 yards de longueur sur $\frac{7}{8}$ de largeur, se vendaient en Angleterre à près de 10 roubles, à Constantinople à 12, à Tawriz à 15 roubles.

Un poud de coton filé anglais est chargé à son entrée en Russie d'un droit de douane de 22 roubles à peu près. On fait d'un poud près de 8 pièces d'indiennes. L'impôt enlève donc plus de 24% du prix auquel se vend la toile en Angleterre.

Les Anglais n'importent pas en Asie d'étoffes imprimées à la main. Ils en abandonnent le débit aux Allemands. Vu le bon marché de la main d'oeuvre en Russie, nul autre pays ne pourrait concourir avec elle, sur les marchés d'Asie pour toutes les marchandises ouvrées à la main, si les prix n'en étoient augmentés par les droits de douane, l'intérêt élevé des capitaux, le grand nombre de fêtes, qui enlèvent les ouvriers au travail, le peu de crédit et de solidité des commerçans. La situation de la Russie à l'égard de la Perse doit être fort avantageuse, puisque malgré la cherté de ses produits et la rivalité des autres peuples de l'Europe, elle réussit encore à vendre annuellement aux Persans, des cotonnades pour la valeur de plus de 700,000 à 800,000 roubles.

Le Turkestan et le pays des Afgans importent des cotonnades anglaises, indiennes, russes et chinoises. Ces dernières ne se vendent qu'aux Kirghiz des hordes moyenne et grande. Les toiles du Turkestan chinois égalent en qualité les produits de Boukhara. Les Russes qui sont les intermédiaires entre ce pays et les Kirghiz de la horde moyenne et qui se rendent à Tchougoutchak

Digitized by Google

et à Kouldja, y font ordinairement teindre en bleu la toile blanche apportée dans ces villes du Turkestan chinois et qu'on leur donne en échange des marchandises qu'ils importent. Puis ils retournent en Russie et revendent aux Kirghiz la marchandise qu'ils viennent d'acquérir.

Les cotonnades anglaises et indiennes dominent dans les marchés de l'Afganistan, et n'y trouvent d'autres rivales que les tissus fort ordinaires du pays. Les cotonnades de Russie, à l'exception de quelques petites quantités de velours et de nanquins unis pour couvrir les pelisses (tchoupkins) ne pénètrent pas au delà de l'Hindou-Kouh. A Boukhara les cotonnades russes paraissent balancer avec celles de l'Angleterre et des Indes. C'est surtout le cas pour les toiles blanches et les mousselines, dont les premières sont employées à faire des pantalons et des chemises, les autres pour turbans. Par rapport aux toiles peintes, la Russie jouit d'un grand avantage ; c'est qu'elles peuvent être choisies et même commandées aux fabricans russes par les Boukhares, qui vont à la foire de Nijnii Novgorod. Ils y achètent des toiles rayées et à palmes, dans lesquelles la couleur bleue domine. On remarque dans ce nombre surtout des indiennes faites à l'instar du velours imprimé; les Boukhares achètent aussi beaucoup de couvertures et de mouchoirs. Leur dessin favori consiste en palmes. La plupart de ces indiennes valent beaucoup mieux que celles qu'on porte de Russie en Perse. Elles ne se distinguent pas il est vrai, par l'exécution des dessins ou par la bonté de la toile; mais les couleurs en sont toujours fortes. Les indiennes anglaises très peu estimées par les Boukhares à cause de leur manque de solidité, ne pourront pas s'y soutenir, à moins d'une baisse de prix. Le nanquin russe dont on

Digitized by Google

couvre les pelisses, le velours en coton imprimé de ce pays y sont très recherchés.

Ce que nous venons de dire du marché de Boukhara, se rapporte aussi aux Khanats de Khokhan et de Khiwa, mais les marchandises anglaises n'y étant que fort peu répandues, celles de Russie doivent y primer plus encore qu'à Boukhara.

Les Kirghiz consomment également beaucoup de cotonnades; mais outre les produits des fabriques russes, ils échangent en Sibérie beaucoup d'étoffes qui y ont été importées de la Boukharie, de Khiwa et de la Chine, et qui retournent ainsi dans les steppes qu'elles viennent de traverser. La valeur des cotonnades exportées annuellement en Turkestan, est de $2\frac{1}{2}$ à 3 millions de roubles.

Etoffes en laine.

Dans beaucoup de villes de Turquie et de Perse, les habits de drap sont tout autant en usage qu'en Europe même. En 1836 les 80 magasins de drap qui se trouvent au bazar de Constantinople vendaient 6000 à 7000 archines par jour. Les draps d'Europe étaient presque inconnus en Perse il y a 20 ans, car les étoffes en laine qu'y importaient les Anglais par le golfe Persique, étaient trop chères, pour pouvoir être d'une consommation générale. On s'habilloit des tissus du pays, faits en poil de chameau et de chèvre. Mais depuis qu'une nouvelle voie commerciale a été ouverte par Rédoutkalé et Trapézonte, les draps européens sont devenus en Perse un article de première nécessité. Ceux d'Autriche, de Belgique et d'Allemagne, de 5 à 10 roubles l'archine, ont le plus

Digitized by Google

de débit en Orient. Parmi les draps d'Angleterre, les meilleures qualités ont seules pu se soutenir. Les tissus ordinaires, mêlés de coton, ou faits de vieilles hardes épluchées, sont entièrement tombés. Jadis on fabriquait en France beaucoup de draps légers, nommés londrins et mahouts sérails, qui étaient destinés aux marchés de la Turquie. Maintenant ils y trouvent moins d'acheteurs, les Turcs ayant commencé à donner la préférence aux draps épais. On produit donc maintenant sous le même nom, des étoffes beaucoup plus lourdes qu'autrefois. En général tous les draps envoyés en Orient, sont de qualité inférieure, peu solides et légers, mais bien apprêtés. On ne les mouille pas, pour ne pas leur faire perdre leur lustre. Leurs couleurs dépendent de la mode. Les draps noirs, gris et macassars ne trouvent actuellement point d'acheteurs en Perse; mais on y recherche surtout la couleur de pois, le bleu l'olive et le rouge. A Constantinople la couleur bleue est fort en vogue; à Arzéroum le rouge. L'armée régulière porte en Turquie et en Perse des habits en drap bleu, et la garde est vêtue de rouge.

Dans l'Afganistan le drap est un article du plus grand luxe à cause de sa cherté; il y est néanmoins, fort recherché pour les robes des hommes et les jaquettes des militaires. Les couleurs foncées y sont préférées, mais on trouve également à placer le bleu-clair et le rouge. Les qualités fines se vendent aussi bien que le drap grossier. Tout le drap qui se vend dans l'Afganistan vient de Russie par Boukhara. On en porte même jusqu'au midi de cet état.

Les habitans du Turkestan aiment à remplacer leur robes en poil de chameau par du drap russe. On en importe annuellement pour la valeur de 250 à 400 mille

Digitized by Google

roubles, dont $\frac{2}{3}$ à peu près sont achetés, sur la frontière de la Sibérie, par les Kirghiz.

On vend très bien en Turquie des casimirs, draps de dames et mérinos, pour habits d'été. En Perse on n'en porte pas encore, mais il est à présumer que le goût s'en répandra. Les Arméniens qui, il y a quelques années firent venir à Tawriz des chalons et des camelots unis et imprimés, réalisèrent des bénéfices considérables

Quoique les draps russes paraissent devoir se vendre en Orient avec avantage, néanmoins les essais faits jusqu'à présent, tant en Turquie qu'en Perse, n'ont pas réussi. Dans ce dernier pays on ne place du drap russe que pour 40 à 50 mille roubles par an. Il faut en rechercher les causes tant dans l'état industriel du pays, que nous avons signalé plus haut, que dans la négligence des fabricans russes. La fabrication des draps est beaucoup moins avancée en Russie que celle des cotonnades. La laine du pays n'est pas en général assez fine pour se prêter à des tissus de qualité supérieure, et le triage de la matière première a été très négligé jusque dans les derniers tems. Les draps ordinaires devraient mieux réussir mais ils sont mal apprêtés, âpres, de mauvaise apparence et trop chers pour l'Orient, parcequ'ils contiennent trop de matière. Leurs couleurs sont rarement assez brillantes. En outre les fabricans ne se conforment pas aux règles adoptées pour les marchés de l'Asie. C'est ainsi p. ex. qu'à Constantinople les draps rouges doivent absolument avoir des bords blans, les draps noirs des bords noirs etc. Il faut plier et emballer la marchandise avec le plus grad soin, pour qu'elle ne se chiffonne pas et ne perde pas son lustre.

Digitized by Google

Tout cela n'a pas été observé par les fabricans de Moscou qui, de tems en tems, ont fait des envois de drap en Turquie. On y place pourtant quelquefois de petites quantités de drap pour l'armée turque.

Les progrès des fabriques de drap qui travaillent pour les marchés de la Chine, prouvent la possibilité de perfectionner cette branche d'industrie en Russie. Il faut donc espérer qu'avec le tems, on saura aussi se faire aux exigences des autres peuples de l'Orient.

Parmi les objets importés en Turquie, les bonnets en laine rouge, dont se coiffent tous les habitans occupent une place fort importante. Les meilleurs arrivent de Tunis; après eux viennent ceux de France et de Livourne; les plus mauvais se fabriquent en Autriche. Les bonnets qu'on tricote maintenant à Constantinople sont d'une excellente qualité

La consommation des Shawls de Cachemire a beaucoup diminué en Turquie, depuis que tous les employés et dignitaires sont obligés de se vêtir à l'européenne. En Europe on en emploie aussi beaucoup moins que par le passé, et les négocians de Perse qui s'occupent de cette branche de commerce, ont dû s'en ressentir, car c'est par leur intermédiaire que la Turquie et une partie de l'Europe se fournissent de cet article. En Perse même les Shawls sont toujours encore estimés à l'égal d'une monnaie courante. On y vend même au poids des lambeaux de vieux Shawls dont on garnit des robes et double les extrémités des bonnets. La consommation de cette marchandise est soutenue par le Schah, qui fait annuellement cadeau à ses employés d'un grand nombre de robes en cachemire, et de Shawls. On ne peut même se présenter à sa cour qu'en robe de Cachemire de brocart. On im-

Digitized by Google

porte maintenant cet objet en Perse par la voie de Bombay et d'Aboucheher. L'Afganistan et le Khanat de Boukhara ne sont pas assez riches pour que la consommation de Shawls des Cachemire puisse y être considérable. Ceux qui viennent maintenant par l'Inde à Caboul, passent de là à Boukhara, pour être portés ensuite en Russie.

Soieries.

Le débit des soieries françaises est fort limité en Orient; les étoffes unies, pour pantalons de femmes et pour doublures, se vendent mieux que les tissus à divers dessins. A Constantinople on a commencé à faire usage de rideaux en soie, ce qui y a tant soit peu animé le commerce de cet article. A Téhéran, on achète aussi des brocarts de France en or et en argent pour des robes de cour. Cet article n'y est importé que rarement de Russie, quoique ce ne soit pas un objet à négliger. Il arrive en Turkestan tout au plus pour 100,000 roubles soieries de Russie. Cette marchandise pénètre de là jusqu'à Caboul, où on en fait usage pour chemises et pantalons de femmes. Les couleurs rouge, bleue et jaune y sont les plus recherchées. Des mouchoirs en soie, même de couleur noire, s'y débiteraient facilement. Il vient aussi de l'Inde du brocart (Kinoob) en faux or et argent, qui pénètre de même dans le Turkestan, et y rencontre la marchandise du même genre qui vient de Russie.

Toiles de lin et de chanvre.

Malgré le prix élevé des toiles de chanvre et de lin comparé à celui des cotonnades, on en expédie annuellement en Turquie, des ports russes de la mer Noire,

Digitized by Google

pour la valeur de 300 à 400 mille roubles. On n'en vend en Perse que pour 30,000 à 40,000 roubles par an, et aux Kirghiz pour 15 à 20 mille. Les toiles lamées et rayées bleu et blanc servent en Orient à couvrir des coussins. La marine turque n'a pu se passer jusqu'à-présent des toiles à voile de Russie. Le militaire turc s'en sert aussi pour pantalons d'été. Si elle était moins pesante, les Persans pourarient en faire des tentes; car étant toujours transportées à dos de chevaux ou de chameaux, les tentes doivent être légères. Il faudrait envoyer en Perse, en guise d'essai, des nappes en couleur telles qu'on les fait à Yaroslaw, mais sans dessins à figures humaines. Elles remplaceraient facilement les mouchoirs en coton, qu'on étend maintenant sur le plancher en servant le dîner. Cet objet pourrait aussi être goûté en Turquie.

Cordages.

La flotte turque ne se servait jadis que de cordages russes; maintenant le débit de cet article se borne aux navires marchands de cette nation, puisque la fabrique établie par le Gouvernement à Constantinople en fournit déjà à tous les bâtimens de guerre. La diminution de la marine marchande en Grèce a également influé sur le moindre écoulement de cet article.

Papier.

C'est principalement l'Autriche qui approvisionne la Turquie de papier à écrire. Cet article rencontre en Perse la même marchandise importée de Russie. Le papier anglais est trop cher pour pouvoir concourir avec

Digitized by Google

le produit fort ordinaire de ces deux pays. Celui de Russie, bleu et blanc et très grossier, passe aussi en quantités considérables à Boukhara et de là en Afganistan, et ce n'est qu'à Candahar qu'il rencontre quelquefois du papier venu d'Europe. Comme en Orient on ne se sert pour écrire que du papier poli, celui d'Autriche, qui boit l'encre, est tout aussi estimé que le meilleur papier russe, pourvu qu'il soit assez épais pour supporter les ratures. Les plus mauvaises qualités de papier remplacent dans les maisons les carreaux de vitre.

Des cabarets en papier mâché, venant de Russie et d'Autriche, se vendent très bien en Turquie et en Perse, et à mesure que l'usage du thé se répandra dans ce dernier pays, on en achètera encore plus. On y a aussi pris l'habitude d'envoyer à ses amis aux jours de fête, des confitures et des sucreries, qu'on place sur de jolis plateaux, habitude qui ne peut pas manquer d'accroitre le débit de cet ustensile. Mais les fabricans qui travaillent pour l'Orient ne doivent pas oublier, que le culte musulman défend la représentation de figures humaines. On a cependant porté en Perse des plateaux avec des dessins représentant des scènes de l'Histoire Sainte.

Des tabatières en papier mâché trouvent des acheteurs partout, quoique en petit nombre. En Afganistan où l'on prise plus de tabac qu'on n'en fume, cet article ne manquerait pas de trouver du débit. On y fabrique des tabatières en bois et en corne.

Peaux.

Des ports russes de la mer Noire, on porte en Turquie beaucoup de peaux sèches et salées. Elles y ont entièrement supplanté les peaux d'Amérique, qui sont be-

Digitized by Google

coup plus chères sans être meilleures. Les habitans des provinces russes du Caucase, envoient aussi à Arzéroum, pour quelquecs centaines de mille roubles par an, de peaux de boeufs et de buffles. On en expédie la plus grande partie en Syrie.

Cuirs.

Parmi les cuirs de Russie il n'y a que les youftes noirs qui aient trouvé jusqu'a présent un débit continuel à Constantinople. On peut en placer jusqu'à 200,000 ocques, à raison de 14 — 14½ piastres (32 Rbl. le poud) dont la plupart s'emploie à des souliers d'hommes. Les youftes jaunes et rouges devraient se vendre avec avantage en Anatolie où les Turcs portent des chaussures rouges les Raïahs des souliers jaunes. On les paie 11 et 12 piastres l'ocque et on préfère les peaux légères pesant tout au plus 2½ à 3 ocques. Il faut prendre garde à ce qu'elles ne crèvent pas lorsqu'on les froisse. De la Crimée il vient aussi en Turquie quelques petites quantités de peaux de moutons et de chèvres, colorées. La France s'est arrogé le droit exclusif de fournir à ce pays les cuirs pour semelles. Elle y fait aussi des envois fort considérables de souliers, dont à Constantinople l'usage est maintenant devenu général. Trièste, Livourne et Gênes fournissent également des chaussures aux habitans de Stamboul; mais celles de Russie ont été trouvées tellement mauvaises et sont discréditées à un tel point, qu'on ne peut les vendre maintenant qu'en cachant leur origine.

Les habitans du Turkestan, tant nomades que sédentaires, exportent beaucoup de Youftes de Russie, souvent jusqu'à

Digitized by Google

la valeur d'un million de roubles par an. Toutes les autres espèces de cuirs ne trouvent que peu d'amateurs chez eux. Les Youftes vont même à Caboul où l'on en fait beaucoup usage pour des harnais et pour les flacons de voyage destinés à conserver l'eau.

Les Persans n'achètent que fort peu de cuir de Russie, quoique cet objet paraisse devoir être recherché pour harnais, bottes, et équipément des troupes régulières. Des Arméniens ont fourni plusieurs fois des bandoulières et des havresacs, qu'ils ont acheté aux chefs de régimens russes, ceux-ci ayant le droit de vendre les objets usés de leurs soldats.

Fourrures.

Depuis que les gens riches en Turquie, employés pour la plupart au service de l'état, ont dû abandonner leur costume, on n'importe plus dans ce pays de fourrures de Russie. Les pelisses ayant cessé d'être un objet de luxe et d'ostentation, on n'emploie que des peaux de renards, qui abondent en Turquie. En Perse on estime le plus des peaux de putois, venant de Russie, et on y porte aussi des peaux de martres zibelines, que les Boukhares achètent en Sibérie et vendent ensuite aux Persans.

Fer.

Les qualités supérieurs du fer de Russie n'ont jamais été contestées. Elles lui assureront un débit constant, Mais comme le fer anglais se vend meilleur marché il ne peut manquer d'être préferé souvent par les ache-

Digitized by Google

teurs, d'autant plus qu'on le lamine aux fabriques même, afin de l'adapter à l'usage des Asiatiques par la variété des formes. Dans un pays où l'industrie n'est pas fort avancée, cette circonstance seule doit suffire pour assurer au fer anglais un grand avantage sur celui de Russie, qui n'a que 5 à 6 formes différentes et dimensions différentes. Néanmoins les Turcs, surtout ceux de Trapézonte de Sinope, de Samsoun, accordent une préférence marquée au fer russe, et le paient volontiers 15 ou 20% plus cher que celui d'Angleterre. Celui-ci n'a paru dans ces parties de l'Anatolie que depuis l'année 1830, et quoique le fer russe y manquât constamment, les Anglais n'ont pu faire agréer le leur aux consommateurs, qu'en y mettant les marques du fer russe. Maintenant le fer anglais y est devenu un article courant; toutefois si l'on pouvait vendre à Trapézonte et à Samsoun les qualités moyennes du fer de Russie à raison de 80 à 90 piastres le quintal (5 Rbl. le poud) il serait facile d'y placer annuellement jusqu'à 150 ou 200 mille pouds. (*) Les dimen-

(*) Supposé que 100 quintaux de fer (352 pouds) valent à Trapézonte 9000 piastres, les frais qu'ils auront à supporter seront:

bateaux pour décharger à Trapézonte	125	piastres
portefaix pour le transport du bord de la mer jusqu'au magasin	50	„
droit de dépôt au Khan	15	„
peseurs publics et portefaix	20	„
droit de douane 3%	270	„
courtage 1%	90	„
magasinage 1%	90	„
commission 3%	270	„
	845	piastres
Ajoutons y le nolis de Taganrog à Trapézonte	700	„
La prime d'assurance pendant ce trajet 1%	90	„
	1635	piastres

Digitized by Google

sions et la forme de ce fer n'ont pas besoin d'être déterminées pourvu qu'il ne soit pas rond. On vend celui de qualité ordinaire aussi bien que le bon, mais chaque envoi doit contenir au moins 60% de bon fer.

Outre le fer russe et anglais on vend aussi en Turquie du fer de Suéde.

En Perse le fer de Russie n'a point de rivaux, et on en importe par la mer Caspienne 50 à 200,000 pouds par an. On le vend à Recht et à Astérabad 350 à 450 copeks le poud. En 1836 le poud de fer valait à Tawriz à peu près 7 Rbl. (à Arzéroume en même tems 8 Rbl.) La Russie fournit également au Turkestan 40 à 50 mille pouds de fer par an; car on n'obtient que de fort petites quantités de mauvais fer des montagnes dans la partie orientale du stepp des Kirghiz et près de Tachkend. Le prix habituel d'un poud de fer, est à Khiwa $6\frac{1}{2}$ à $8\frac{1}{2}$ roubles. Il n'en est jamais expédié au delà de l'Hindou-Kouh, d'autant plus qu'on exploite dans les environs de Caboul quelques mines de ce métal; à Candahar il en arrive des Indes.

Acier.

L'Inde fournit à la Perse près de 2000 pouds d'acier par an. On en importe aussi de Russie par la mer Caspienne. La Turquie en tire d'Autriche et d'Angleterre.

Par conséquent, en évaluant le piastre à 2 copéques, un poud de fer, payé à Taganrog 439 copèques pourra se vendre à Trapézonte pour 5 Roubl. argent compotant, sans donner de perte.

Digitized by Google

Objets en fer et en acier.

La plupart des objets en fer et en acier dont se servent les Asiatiques, sont fabriqués par eux-mêmes; mais on en importe aussi d'Europe une grande quantité. Beaucoup de clous arrivent à Constantinople de l'Autriche et de la Belgique, mais ceux de Russie sont plus estimés par qu'ils sont plus plians. Les clous de petites dimensions sont plus recherchés que les grands. En général on exige qu'ils soient carrés d'un bout à l'autre. La tête peut être ronde ou alongée. On les paie à Constantinople 200 à 220 piastres le quintal. Les cadenas, surtout les grands sont un article d'un débit sûr et d'une consommation immense en Turquie. Cet article, ainsi que tous les autres objets en fer de qualité ordinaire, est importé en Turquie d'Autriche et de Russie. La Belgique paraît l'emporter pour les marchandises en fer de fonte, et l'Angleterre, sans contredit, pour les objets en acier. Ceux-ci viennent aussi en Perse par Trapézonte, mais il n'y a que les objets de plus grande valeur qui puissent y soutenir la concurrence avec ceux qui viennent de Russie. Ce pays pourrait facilement faire en Perse des envois plus grands que par le passé, de clous, de cadenas, de chaînes pour attacher les mulets. On pourrait y ajouter des appareils de cheminées et nombre d'ustensiles que les Persans, s'arracheraient, mais les Russes n'ont développé jusqu'à présent que fort peu d'esprit d'entrepise. — Les objets en fer et en acier fabriqués en Russie n'ont d'ailleurs jamais la belle apparence et le fini du travail qui distinguent les marchandises anglaises, faites dans de grands ateliers, à l'aide de ma-

Digitized by Google

chines. En Russie cette industrie est exercée principalement par des villageois qui travaillent chez eux. Cette circonstance offre encore le grand désavantage, qu'il est impossible de leur faire des commandes tant soit peu considérables, sans hausser d'une manière extraordinaire le prix du produit. Ces petits fabricans se sont habitués par malheur, à ne travailler que pour la consommation des habitans de l'Asie centrale, qui se font guider dans leur choix par le bon marché des marchandises plus que par leur qualité; tandis que les Turcs et surtout les Persans sont assez difficiles sur ce point. Cependant on expédie annuellement de Russie en Perse, pour 60 à 200,000 roubles de divers objets en métal. L'Asie centrale en consomme jusque pour la valeur de 300,000 roubles. Les chaudrons en fer de fonte occupent une place fort importante parmi ces articles, et on en trouve souvent dans chaque ménage turcoman. Les objets en fer de Russie n'arrivent pas au delà de l'Hindou-Kouh, et les Afgans se sont contentés jusqu'à présent des produits de leur propre industrie.

Cuivre.

Le débit du Cuivre de Russie a dû diminuer en Turquie à mesure que les produits des mines du pays ont augmenté; mais quoiqu'on reconnaisse en général la supériorité du cuivre de Russie sur celui de Turquie, une ocque d'objets en cuivre de Russie est vendue à Constantinople 20 piastres, tandis que la vaisselle faite de cuivre du pays est payée 23 à 23½ piastres l'ocque. Ceci provient de ce que la vaisselle russe est trop pesante, qu'on

Digitized by Google

ne la fabrique pas d'une pièce, mais qu'elle est rivée et qu'en outre elle ne répond pas toujours au goût des acheteurs. On assure p. ex. que les $\frac{3}{10}$ de toute vaisselle employée en Turquie consistent en casseroles de différentes grandeurs, dont il entre jusqu'à 12 l'une dans l'autre. Cet article n'a jamais été importé de l'étranger. La vaisselle mise en vente, ne doit pas être étamée, pour que les acheteurs soient en état de mieux l'examiner.

Les mines de cuivre du Caradagh en Perse, ont déjà fourni beaucoup de métal; pourtant il en arrive encore par la mer Caspienne, 2 à 5000 pouds par an. On en vend annuellement 2000 à 4000 pouds aux caravanes allant de Russie en Turkestan.

Le laiton de Russie a acquis un monopole absolu sur tous les marchés de l'Asie. A Caboul même et jusque dans le Pendschab, on l'emploie à orner des harnais et des armes. Les cloches pour chameaux pourraient trouver un très grand débit dans toute l'Asie. La vente de bouilloires de Russie a beaucoup augmenté à Boukhara et en Perse, depuis qu'on y fait un si grand usage de thé.

Fil d'or et d'argent.

Depuis bien d'années la Russie fournit à tous ses voisins en Asie du fil d'or et d'argent ainsi que des passemens et galons en or véritable ou faux. L'Autriche rivalise maintenant avec elle en Turquie pour ces articles, et depuis peu, le Gouvernement ottoman a établi une fabrique, à laquelle il a voulu réserver le privilège d'approvisionner tout le pays de fil d'or, ce qui n'a pourtant pas pu arrêter le débit des marchandises étrangères.

*

Digitized by Google

Les Boukhares achètent aussi du fil d'or en Russie et il en passe même à Caboul, où la marchandise russe rivalise avec le fil d'or et les passemens des Indes et de l'Angleterre.

Verrerie, porcelaine, faïence.

Des dépôts de verrerie de Bohême existent dans plusieurs villes principales de la Turquie; cet objet va même en Perse, et on en vend beaucoup dans les deux pays; surtout des vitres, dont l'emploi y devient de jour en jour plus commun, des verres à boire, des bouteilles, des flacons, des caraffes, des vases pour fleurs etc. La faience anglaise y trouve également beaucoup d'acheteurs. Les cristaux de Bohême, de France et d'Angleterre, ainsi que la vaisselle en porcelaine d'Allemagne (à l'exception de petites tasses de café très recherchées par les Osmanlis), sont comparativement moins demandés en Turquie qu'en Perse où on les paie très cher. L'usage du thé nécessite l'emploi des services de faïence et de porcelaine. Les Persans aiment en même tems à orner leurs appartemens de porcelaines et de cristaux, et achètent à cette fin des vases et d'autres objets dont la forme peut être très variée. Ils ont aussi communiqué ce goût aux Afgans.

L'expérience a démontré que les verreries, les objets en crystal, en porcelaine et en faïence de Russie soutiennent, même à Constantinople, la concurrence de ceux de l'Europe occidentale. Ils doivent parconséquent se vendre avec beaucoup plus d'avantage encore en Perse, et les relations peu animées de la Russie avec ce pays, en ont seules empêché des envois considérables. Les caravanes

Digitized by Google

Boukhares exportent aussi de Russie quelque peu de faïence et de poterie. La Chine fournit à l'Asie centrale des jattes de porcelaine, qui vont aussi à Caboul. L'Angleterre et l'Inde n'y ont pas envoyé jusqu'à présent de semblables marchandises.

Marchandises diverses.

On vend très bien à Constantinople de la cire à cacheter, ainsi que des peignes venant de Russie. On pourrait aussi faire des envois de ce dernier article pour la Perse, car on s'y sert souvent de peignes faits de bois de buis. L'importation de savon ordinaire pourrait y donner également un bénéfice considérable, car les Persans emploient souvent la Stéalite pour blanchir le linge. Depuis que des vêtemens en drap sont devenus d'un usage si général, on vend à Constantinople beaucoup de brosses. On en placerait aussi en Perse. Les marchandises qu'on expédie de Russie pour la Perse et le Turkestan se placent ordinairement dans des coffres en bois, garnis de fer, et peints en couleurs vives, car c'est un article qui se vend très bien dans ces pays.

La plupart des meubles dont on se sert à Constantinople, arrivent de France, d'Italie et même de Belgique. Un jour on en expédiera peut-être aussi de Russie en Perse par le Wolga, car ils sont excessivement chers dans ce pays.

Sucre.

Le sucre qui arrivait jadis d'Egypte en Turquie, y vient maintenant des Etats unis d'Amérique, d'Angleterre, de France et de Hollande. On en fait une très forte con-

Digitized by Google

sommation, car les Turcs sont grands amateurs de douceurs. Constantinople même est très renommé pour les différentes espèces de confitures et de cherbets qu'on y prépare. De l'Inde on expédie dans le golfe Persique du sucre candis et brut. (*). Le premier vaut à Abouchéher 75 à 85 cop.: la livre russe; le second 40 à 50 copeks. En Perse on convertit ce dernier en petits pains du poids de 3 à 5 livres. On y aime à prendre le thé avec du sucre raffiné d'Europe, qui arrive par la voie de Trapézonte. Dans ce port il a été débarqué en 1836 du sucre en pains pour la valeur de 741,600 Rbl. et du sucre en poudre pour 91,000 roubles; et en 1837 du sucre en pains pour 321,800 roubles, dont la plus grande partie est sûrement allée en Perse. Le sucre raffiné de Russie, renchéri par le droit qui pèse sur la matière première qu'on y importe d'Amérique, ne peut pas concourir à Tawriz avec le sucre d'Europe, quoiqu'il soit fort recherché par les Persans à cause de sa blancheur; mais il en arrive annuellement à Recht et sur quelques autres points de la côte de la mer Caspienne 2000 à 2500 pouds qui se répandent dans les provinces orientales de la Perse. Le prix moyen en est, à Recht, 40 à 60 roubles le poud. En 1836 on vendait à Tawriz le batman (7¼ livres de Russie) de sucre venu de Trapézonte, aux prix suivans:

(*) Savoir de Bombay.

en 1829 — 30	pour	1,126,515	roupis
— 1830 — 31	—	703,169	— —
— 1851 — 32	—	429,372	— —
— 1832 — 33	—	178,019	— —
— 1833 — 34	—	462,579	— —

(une roupie = 240 centimes de France).

Digitized by Google

sucre raffiné d'Angleterre en petits pains de 5 à 7 livres . . . . . = 6 à 8 sahibkiuans
sucre raffiné d'Angleterre en pains grands $5\frac{1}{2}$—$7\frac{1}{2}$ — —
sucre raffiné d'Allemagne et de France grands pains . . . . . $5\frac{1}{2}$—7 — —
sucre pilé . . . . . 5 —7 — —
sucre brut de Havanne . . . . . $4\frac{1}{2}$—$6\frac{1}{2}$ — —

1000 à 3000 pouds de sucre raffiné passent annuellement de Russie à Khiwa, Boukhara et Khokhan. A Khiwa une livre de ce sucre ne coûte jamais moins de 2 roubles, et à Boukhara jusqu'à $2\frac{1}{2}$ roubles, et par conséquent il n'y a que les gens aisés qui puissent s'en servir. Il n'y arrive que fort peu de sucre des Indes; ce qui prouve combien le transport par les montagnes doit être coûteux; et le sucre de la Chine ne pénètre pas non plus au delà des limites de cet empire. Dans l'Afganistan on emploie les produits des plantations de canne à sucre près de Peïchawer et de Jellalabad, ainsi que beaucoup de sucre des Indes. Le sucre raffiné d'Angleterre n'a jamais pénétré jusque là.

Rhum et Vins.

La consommation du Rhum est assez forte en Turquie et en Perse. On y importe aussi des vins d'Europe surtout du Champagne.

Café.

En Anatolie le café d'Amérique a entièrement supplanté celui d'Arabie. Ils se rencontrent à Arzéroum, mais en Perse le café d'Amérique ne peut plus soutenir la concurrence de son rival. (En 1836 un batman ou $7\frac{1}{4}$

Digitized by Google

livres russes de café d'Arabie, se vendait à Tawriz 7 sahibkirans). En Turquie la consommation du café est excessivement forte; en Perse elle a dû céder au thé et dans les provinces du nord de la Perse, ainsi que dans l'Afganistan et en Boukharie, c'est un objet entièrement inconnu. Le Gouvernement turc a monopolisé dans plusieurs endroits la vente de cet article. A Constantinople le fermier vend le café déjà moulu; à Arzéroum tout habitant est obligé de faire moudre sa provision dans un établissement public, moyennant une redevance. La ferme de la vente du café à Angora, rapportait 15,000 piastres au fisc en 1836. La consommation annuelle de cette ville monte à 80,000 ocques, que le fermier achète à 8 piastres pour les revendre à 15. En déduisant deux piastres pour frais, il réalise un bénéfice de 400,000 piastres.

Thé.

Les Anglais ont beaucoup contribué à répandre en Perse le goût du thé, qu'on y importe par le golfe Persique, et par la voie de Trapézonte. En 1836 il est arrivé dans ce port du thé pour la valeur de 257,000 Rbl., et en 1837 pour 76,000 Rbl. Le thé venant de Russie est meilleur et plus cher que celui d'Europe; aussi en use-t-on moins. Cette boisson est devenue tellement commune en Perse, qu'il y a dans les villes des échoppes où l'on en sert aux passans. Dans tout le Turkestan le thé forme presque un objet de première nécessité. Les gens du commun se servent d'un thé qu'on vend en pâte et en pièces carrées. On le prépare comme une soupe, avec de l'eau et du sel. Le thé noir et vert se vend à Kachgar $3\frac{1}{2}$ à 4 Rbl. la livre. On l'achète à Boukhara

Digitized by Google

5 à 6 Rbl.; à Khiwa 8 à 10 Rbl.; à Caboul 20 à 24 Rbl. Les habitans des autres villes de l'Afganistan ne se sont pas encore familiarisés avec cette boisson. En 1832 il est arrivé à Boukhara, de Kachger et de Yarkend, 200,000 livres de différentes espèces de thé, et outre cela quelques petites quantités de bon thé de Russie, en boîtes doublées de plomb. Les Russes vendent aussi beaucoup de thé ordinaire aux Kirghiz.

Caviar.

Le Caviar de Russie est fort goûté par les Grecs en Turquie.

Toute la quantité de beurre qu'on expédie des ports russes de la mer Noire et qui monte quelquefois jusqu'à 35,000 pouds par an, est destinée à la consommation de la Turquie. C'est un article de luxe, car on s'y sert ordinairement de graisse fraîche, également importée de la Russie et des ports du Danube. Le beurre de Sibérie est plus estimé que celui de Crimée, de Moldavie, de Valachie et de Morée; mais les Turcs ont la singulière idée, que le beurre arrivant en barriques est mêlé de graisse de cochon. Ils préférent p. c. celui de Moldavie et de Crimée, qu'on expédie dans des peaux. Les négocians de Constantinople ont souvent exprimé le désir, que le beurre de Sibérie fût emballé de la même manière.

Chandelles.

On vend à Constantinople et à Smyrne beaucoup de chandelles de Russie, qui sont mieux confectionnées, quoique plus chères, que celles du pays.

Digitized by Google

Tabac.

Jusqu'à présent la vente du Tabac à priser a été monopolisée par le gouvernement turc. Les négocians européens peuvent en importer et en trafiquer à Constantinople, mais ils n'osent pas en expédier pour l'intérieur.

Sel.

On porte à Constantinople du sel gemme de la Valachie, du sel de mer de Smyrne et d'Italie. Le sel de Crimée introduit dans les ports septentrionaux de l'Anatolie, s'y vend 4 à 5 piastres le Kilo, tandis que le produit de l'Italie et de Smyrne n'y coûte que 3 à 4 piastres le Kilo (15 à 21 piastres le tchetwert) ce qu'i a dû nuire au débit du sel de Russie, dont la consommation a beaucoup diminué.

Autrefois on expédiait de Bakou pour la Perse du sel et de la naphte pour la valeur de 500,000 roubles par an; mais depuis que les Turkomans ont commencé à exploiter les mines de sel gemme et les puits de naphte sur l'île de Tchéléken et sur la péninsule de Dardcha, le sel de Russie ne trouve que fort peu d'acheteurs, puisqu'il est infiniment plus cher que celui du pays des Turcomans.

Céreales.

La mauvaise administration de la Turquie, la défense d'exporter le blé et la difficulté des communications intérieures, ont été cause que malgré la grande fertilité du pays, on y a toujours importé beaucoup de blé de Rus-

Digitized by Google

sie, ainsi que de Moldavie et de Valachie. Comme on ne permet pas de former des entrepôts de blé dans les ports, les prix ont toujours été sujets aux fluctuations les plus fortes.

Les provinces persanes du Ghilan et du Mazandéran, sur la côte méridionale de la mer Caspienne, ne produisant presque point de blé, on en importe quelquefois de Russie pour plus de 100,000 roubl. par an. Les Kirghiz en achètent sur la ligne de Sibérie, pour à peu près 500,000 Roubl. par an.

Matières colorantes et Epices.

Outre les objets que nous venons de passer en revue, on en introduit encore bien d'autres. Les matières colorantes et les épices des climats chauds sont portées en Turquie par des bâtimens européens. Celles d'Amérique arrivent en Perse et dans l'Asie centrale, par la voie de la Russie. Les produits de l'Inde pénètrent en Perse par le golfe Persique, en Turkestan par la voie de Caboul. L'Indigo dont on fait un grand usage dans les teintureries de tous ces pays, provient en grande partie du Sindh où l'on achète la livre à raison de 60 à 70 copeks, pour la vendre au double à Caboul et à Boukhara, à raison de 3 à 4 roubles. Il en arrive dans l'Afganistan 12,000 à 24,000 pouds par an. Il est d'une qualité fort inférieure, dont on se sert néanmoins aussi en Perse. Les bonnes qualités d'indigo, cultivées aux Indes par des Anglais, se payent 4 fois plus cher que le produit du Sindh.

Observations générales.

Tout ce que nous venons de dire, prouve que l'Asie occidentale est dans une entière dépendance de l'Europe,

Digitized by Google

et de l'Inde, qui en est une colonie. Cette dépendance n'est pas passagère, mais elle est fondée sur une base solide et inébranlable. Le luxe a tant d'attraits, qu'il suffit de l'avoir connu pour ne plus y renoncer; il s'accroît constamment et ne diminue jamais, à moins que des bouleversemens inattendus, des circonstances malheureuses n'obligent un peuple de retourner à sa barbarie primitive.

L'Europe, ainsi que l'Inde et la Chine, fournissent aux peuples de l'Asie occidentale trois espèces de marchandises entièrement différentes. 1) des produits bruts, qu'ils possèdent pour la plupart eux-mêmes, mais en quantité insuffisante, 2) des articles provenant d'une région plus chaude que ne l'est cette partie de l'Asie, 3) des objets ouvrés. La Turquie surtout, dont l'accès est facile aux Européens, est approvisionnée par eux d'un grand nombre d'articles appartenant à la première de ces catégories, tels que blé, suif, beurre, peaux, laine, fer, cuivre etc. Lorsque son état s'améliorera, que ses champs et ses mines seront mieux exploités, que les communications intérieures deviendront plus faciles, les étrangers ne trouveront plus d'avantage à y importer ces objets. La Perse et les pays de l'Asie centrale sont trop éloignés de l'Europe, et les abords en sont trop difficiles, pour que l'importation de marchandises d'un gros volume, qui ne leur sont pas absolument indispensables, et qu'on peut se procurer dans le pays même, puisse être avantageuse. Les relations de ces contrées avec l'Europe, sont donc beaucoup moins fréquentes et susceptibles d'une moindre extension que celles qu'elle entretient avec la Turquie; mais en même tems il n'est pas à craindre, que l'amélioration de leur état politique et industriel, puisse mettre un terme au débit des objets qu'on y importe maintenant.

Digitized by Google

Les marchandises de la deuxième catégorie, tels que café, thé, sucre, épices, couleurs etc. ne peuvent pas se produire dans l'Asie occidentale, et devront toujours y être importées de l'étranger.

Tous les objets ouvrés et manufacturés, sont portés en Europe à un tel degré de perfection, qu'on ne saurait prévoir à quelle époque les habitans de l'Asie pourront atteindre à la même hauteur. Mais quelle que soit même leur aptitude pour l'industrie, le bon marché des marchandises d'Europe leur enlèvera pour bien du tems encore jusqu'à la possibilité d'une tentative de perfectionnement. Les pays éloignés ont naturellement moins à craindre la rivalité des Européens, que ceux qui communiquent continuellement avec eux.

La consommation des marchandises d'Europe augmentera nécessairement dans une progression rapide et ne saurait rencontrer que deux genres d'obstacles, un système prohibitif et le manque de retours. Dans l'état actuel de l'Orient, surtout de la Turquie et de la Perse, qui se trouvent dans une dépendance presque complète de la politique européenne, il n'est pas probable que la première de ces appréhensions puisse se réaliser. Le manque de retours s'est au contraire fait sentir dans les derniers tems d'une manière prononcée dans les échanges entre l'Europe et la Perse et pèse sur tout le commerce de l'Asie centrale.

La consommation des peuples de l'Asie n'étant pas sujette au contrôle des lois de douane le caractère national se reproduit dans les besoins et même dans les caprices des acheteurs. Pour ce qui regarde les marchandises d'Europe, le goût des habitans n'y a pas encore à subir les lois d'une

Digitized by Google

mode impérieuse. Il ne s'est d'ailleurs pas encore fixé, et le négociant trouvera d'autant plus d'intérêt à étudier l'esprit du peuple, pour deviner d'avance ce qui doit lui convenir et lui plaire.

Le goût des Persans est plus formé que celui des Turcs; ils savent mieux apprécier la qualité d'une bonne marchandise et ne se refusent pas à la payer cher. Tout objet nouveau se vend facilement parmi eux. Ils se vantent de leurs achats, et sont très portés pour la parure et le luxe. En Turquie, au contraire, le fabricant doit tâcher, d'imiter les objets dont l'usage est déjà répandu et vendre aussi bon marché que possible. Les Turcs s'inquiètent peu de la qualité d'une marchandise, tant parcequ'ils ne se sont pas encore familiarisés avec celles de l'Europe, et ne savent pas les choisir, que parcequ'ils paraissent en faire l'acquisition pour ainsi dire malgré eux, et ne les acheter qu'à cause de leur bon marché. Il s'en suit que tous les objets de luxe se vendent mieux et plus facilement en Perse qu'en Turquie. Malheureusement l'épuisement prochain et infaillible de la Perse, menace d'une catastrophe inévitable son commerce avec l'Europe.

Les habitans de l'Asie centrale sont trop pauvres, pour pouvoir s'adonner au luxe, et pour augmenter leurs dépenses au delà des limites d'une stricte nécessité. Quelques Boukhares, quelques riches Afgans, ont seuls le goût du luxe, et les moyens d'y faire face.

Il ne faut toutefois pas croire que le goût des Asiatiques soit stationnaire; mais il doit l'être plus chez les peuples non civilisés et pauvres que chez ceux qui connaissent déjà les jouissances de la vie et possèdent les

Digitized by Google

moyens de satisfaire leurs caprices. Il ne tient qu'aux spéculateurs européens, de fomenter le goût de la variété inné à tout homme, et qui, pour les futilités de la mode, est en Asie comme en Europe plutôt l'apanage prieté des femmes que celui des hommes. Enfermées dans les harems, désoeuvrées, elles ne s'occupent que de parure, et ce sont elles qui ont toujours accordé le plus de protection aux marchandises européennes et qui leur ouvrent partout passage.

Parmi toutes les marchandises qui viennent de l'Europe en Asie, les cotonnades occupent le premier rang Elles fraient les voies à tous les autres articles et marchent toujours à leur tête. Les marchandises pesantes, qui forment le gros des importations de la Russie en Turquie et en Perse, sont moins faites que toutes les autres pour ouvrir la marche. Tant qne la Russie ne sera pas en état de débiter en Asie de grandes quantités de cotonnades, elle n'y gagnera jamais du terrain et l'écoulement de ses produits de moindre importance, qui ne peuvent s'introduire que sous la protection d'un commerce bien assis, n'acquerra ni de l'étendue, ni de la consistance, quoique ces marchandises conviennent parfaitement aux besoins et aux goûts des habitans de l'Asie. Le débit si limité des porcelaines, cristaux, verroteries, objets en fer etc. de Russie, débit qui n'a fait aucun progrès depuis nombre d'années prouve au reste que les fabricans russes ne se trouvent pas encore dans la nécessité de chercher dans des pays éloignés un écoulement pour leurs produits; mais lorsque le moment en sera venu, la proximité des provinces méridionales de la Russie et de celles de la Turquie et de la Perse, et le bon marché des transports, assureront aux

Digitized by Google

produits russes quelque avantage sur ceux des autres pays de l'Europe, et cet avantage augmente à mesure que la Russie approche vers l'Orient. Il sera plus sensible à Trapézonte qu'à Constantinople, à Téhéran qu'à Tawriz, et le Turkestan tout entier doit infailliblement devenir tributaire de l'industrie russe, qui n'y trouvera que des rivaux faciles à vaincre.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

VOIES COMMERCIALES ET MOYENS DE COMMUNICATION.

Nous nous sommes familiarisés avec les produits bruts de l'Asie occidentale, et avec ceux de son industrie manufacturière. Nous les avons envisagés sous le rapport de leur utilité pour l'étranger, et nous venons enfin de passer en revue les objets qu'on importe en Asie. Il nous reste maintenant à nous occuper des voies par lesquelles s'opèrent ces échanges et de la manière dont ils se font.

Aperçu historique.

Les relations commerciales entre l'Europe et l'Asie ont essuyé un bouleversement complet, ce qu'il faut attribuer à deux causes principales: au développement extraordinaire de l'industrie en Europe, conséquence d'un état de paix prolongée, et aux réformes entrepries par les Gouvernemens de la Turquie et de la Perse, dans le but d'y introduire la civilisation et les usages européens. Par suite de la première circonstance l'Europe a non seulement cessé de se fournir d'objets manufacturés d'Asie, mais elle l'inonde des produits de sa propre industrie. Le second

Digitized by Google

changement a rendu les marchandises européennes nécessaires aux Musulmans; des marchands européens se sont établis parmi eux, ils ont étudié leurs besoins et les produits de leur pays et y ont découvert nombre d'objets pouvant servir de matières premières aux fabriques de l'Europe, et de retours pour les objets ouvrés de l'Occident, dont l'usage devient toujours plus général en Asie.

Quoique les gouvernemens des pays de l'Asie centrale n'aient pas fait les mêmes avances au commerce européen et qu'il y rencontre par conséquent des obstacles continuels, le torrent industriel prêt à déborder, franchit toutes les barrières et le Turkestan ainsi que le pays des Afgans vont être envahis malgré l'opposition des gouvernans, malgré la barbarie des populations.

Smyrne étoit jadis la seule ville de Turquie où les négocians européens jouissaient d'une entière sécurité, et où s'opérait l'échange des denrées de l'orient et de l'Occident. Les produits de l'Asie-mineure, de la Syrie, de la Perse et même des Indes s'y réunissaient. On les payait principalement en monnaie et en draps. De nombreuses caravanes traversaient l'Asie dans toutes les directions, et leurs courses longues et pénibles répandaient le bien-être sur les routes qu'elles suivaient. La Perse était le principal entrepôt des produits de l'Inde, qui y arrivaient par les pays des Afgans et des Béloutches ou par le golfe Persique. Ils consistaient en: cotonnades, soieries, shawls de Cachemire, sucre, épices, diamans, et on les payait en or, soie, chevaux etc. Une grande partie des marchandises se consommaient en Perse même. Le reste passait soit en Russie, par la mer Caspienne, ou par la Géorgie, soit en Turquie par Arzéroum et Tocate ou par Bagdad. Les Persans ajoutaient dans ces envois, aux marchandises des

Digitized by Google

Indes, leurs propres produits, tels que de la soie, des soieries, des turquoises et des perles.

La Russie donnait aux Persans en échange de ses produits, des tissus d'Europe, du fer, du cuivre et quelques autres articles de moindre importance. Le commerce entre ces deux pays devint assez important à cause de leur voisinage, et les Persans trouvèrent même de l'avantage à acheter aux foires de Nijnii-Novgovod des marchandises européennes, parcequ'elles ne leur revenaient pas plus cher que celles qu'on importait chez eux voie de Smyrne. Ce commerce reçut une première secousse, lorsque les Anglais s'introduisirent dans le golfe Persique après la conquête des Indes. Dès le 17-me siècle, des bâtimens européens y faisaient des apparitions assez fréquentes. Ils y entamèrent un commerce très lucratif mais qui fut interrompu par les troubles et les guerres intestines qui ravagèrent la Perse. Il ne se ranima que lorsque les Anglais transportèrent à Abouhéher tout le commerce de l'Inde avec la Perse, en lui faisant presque entièrement abandonner la voie de terre. C'est alors que des marchandises anglaises s'y introduisirent avec celles de l'Inde. Elles y revenaient beaucoup meilleur marché que tous les produits d'Europe arrivant voie de Russie ou de Smyrne; ce commerce ne pouvait donc manquer de prendre un grand essor et de donner de brillantes espérances. Tous ces calculs furent renversés toutefois par l'ouverture de deux nouvelles voies de communication entre l'Europe et la Perse, beaucoup plus courtes que les précédentes, savoir l'une par Arzéroum et Trapézonte, l'autre par Tiflis et Redout-Kaleh. La première fut ouverte par un Arménien longtems attaché au service du Ministre britannique en Perse. Etant parti pour l'Angleterre, il y trouva des négocians

Digitized by Google

entreprenans, qui lui ouvrirent un crédit considérable, et en 1823 il arriva à Trapézonte avec un chargement de marchandises choisies, qui furent envoyées à Tawriz, voie d'Arzéroum. En 1821 le Gouvernement russe avait accordé aux marchandises d'Europe l'entrée des ports de la Géorgie. Encouragés par lui, les Arméniens de ce pays se rendirent eux-mêmes à la foire de Leipzig, et y firent des achats considérables, dont la plus grande partie fut expédiée en Perse, par Redout-Kaleh et Tiflis. Mais lorsque, en 1832, le Gouvernement russe eut interdit le transit, ces mêmes Arméniens dirigèrent leurs marchandises sur Trapézonte, qui depuis ce tems est devenue le principal port de la Perse. Ils y trouvèrent déjà deux établissemens européens, un gênois, l'autre anglais, qui s'occupaient de l'expédition de marchandises européennes à Tawriz, où s'étaient établies quelques maisons anglaises. Peu après des Persans commencèrent également à prendre cette route, pour aller à Constantinople et y acheter des marchandises européennes, qu'ils vendaient ensuite en Perse.

A mesure que la Turquie et la Perse se sont rattachées plus intimément au système commercial de l'Europe elles se sont éloignées de l'Asie centrale, qui ne pouvait pas suivre la même direction. C'est ainsi que les liaisons entre la Perse d'un côté et l'Afganistan et Boukhara de l'autre, sont presque entièrement rompues. Leurs propres produits ne se prêtent pas à un échange, et ceux d'Europe et des Indes viennent par d'autres voies, de manière qu'ils n'ont pas besoin de traverser un de ces pays pour arriver dans l'autre.

La grande route, qui mène des Indes par Caboul à Boukhara et de là en Sibérie, a été suivie par les cara-

Digitized by Google

vanes dès les tems les plus reculés. Ce sont toujours encore les mêmes marchandises qu'on y transporte, avec la différence seulement que celles d'Angleterre se sont jointes aux produits des Indes, et que la Russie n'envoit plus dans le Turkestan des tissus étrangers, mais les produits de ses propres fabriques.

Ports de la Turquie.

La péninsule de l'Asie-mineure, large de 20 à 25 journées de marche, est accessible de tous côtés aux bâtimens européens, et depuis que les commerçans trouvent de la sécurité partout, ils ont tâché de se rapprocher des lieux de production, ce qui a beaucoup raccourci la course des caravanes. Les bâtimens de cabotage auraient dû y gagner l'occupation qu'ont perdue ainsi les bêtes de somme.

Les trois principaux ports de la Turquie, sont: Smyrne, Constantinople et Trapézonte. Chacun d'eux a sous sa dépendance nombre de ports secondaires fréquentés principalement par des cabotiers quelquefois aussi par des bâtimens européens qui y prennent des chargemens préparés d'avance, mais y importent rarement des marchandises de leur pays. Des noix de galle, des vallonées, des fruits secs, des gommes, et surtout du bois, sont chargés dans les différentes échelles sur la côte méridionale de la péninsule. La plus grande partie des produits de ces contrées se dirige toutefois sur Smyrne, Alep ou Antakia. Toutes les échelles de l'Archipel jusqu'aux Dardanelles sont dans une entière dépendance de Smyrne, qui a pourtant beaucoup perdu de son ancienne importance, ayant dû partager le commerce de la Turquie avec plusieurs ri-

Digitized by Google

vales, dont la plus formidable est Constantinople. Non seulement les négocians européens y trouvent maintenant tout autant de sécurité qu'à Smyrne, mais ils y sont sous le bras protecteur de leurs ministres, ce qui est toujours un avantage dans le cas d'une contestation avec les autorités turques. Le gouvernement ottoman paraît même désirer d'activer le commerce dans sa capitale et l'y soumet à beaucoup moins de restrictions et d'exactions qu'à Smyrne, Non seulement tous les articles monopolisés par le fisc, doivent être dirigés sur Constantinople, mais on y trouve facilement les moyens de se faire accorder par les autorités des concessions qu'on ne saurait obtenir ailleurs, telles que le permis d'exporter des marchandises prohibées, ou la libération de quelque impôt onéreux. Les fournitures pour les troupes régulières, la marine, les nouveaux établissemens du Gouvernement, occupent aussi beaucoup de négocians de la capitale. Constantinople est le centre de toutes les innovations en fait de costumes et de modes, et par conséquent on y importe plus de marchandises de l'étranger que dans tous les autres ports de l'empire pris ensemble. La valeur des marchandises exportées de Constantinople doit être inférieure à celle des articles qu'on y importe. Mais en tout cas les reviremens de ce port sont beaucoup plus considérables que ceux de Smyrne, dont le montant a été:

	Exportation.	Importation.
en 1834	pour 86,916,636	pour 54,106,784 piastres
— 1835	— 117,784,716	— 54.534,980 — —
— 1836	— 111,505,627	— 51,140,875 — —
— 1837	— 77,005,836	— 32,197,106 — —

Constantinople attire dans son enceinte les produits de la

Digitized by Google

plus grande partie de la Turquie d'Europe, ainsi que des provinces nordouest de l'Anatolie. Elle possède outre cela la clef de la mer Noire, et par conséquent elle a dû infiniment gagner par la prospérité croissante des pays dont les produits aboutissent à ce bassin; les progrès rapides du commerce de la Perse lui ont donc donné une nouvelle impulsion.

La nature a formé des baies profondes sur la côte méridionale et occidentale de la péninsule, mais les bords de la mer Noire n'offrent aux bâtimens que peu de protection contre les tempêtes et les vagues. Batoume est bien abrité et peut contenir un grand nombre de bâtimens, mais son ancrage n'est pas bon. L'air y est insalubre à cause des marais que font naître les eaux stagnantes du Tchorokh. Les communications entre Batoum et l'intérieur du pays sont fort difficiles à cause des montagnes élevées qui entourent cet endroit. La passe la plus praticable s'y trouve du côté de la Russie. Platana petite bourgade près de Trapézonte, possède une rade qui offre un refuge d'ailleurs peu sûr aux bâtimens qui arrivent dans la mauvaise saison à Trapézonte. Ceux qu'une tempête atteint en mer près des côtes de l'Anatolie, ne sauraient trouver un abri que derrière le cap Vana ou dans le port de Sinope. Celui ci est excellent mais le pays des environs n'offrant nul autre produit d'importance que du bois, cette place a été entièrement délaissée. Dans les petites échelles de Rizeh, Surméneh, Off, Baffra, Ounia, Tiréboli, Kérassonde, on ne charge que des produits des alentours, tels que: noisettes, bois de buis, chanvre, graine de lin, bois, maïs, goudron, qui sont portés pour la plupart à Constantinople. La rade de Samsoun est mauvaise, mais sa position est tellement avantageuse, que cette place doit devenir nécessairement

Digitized by Google

une des plus commerçantes de l'Asie-mineure. C'est le débouché naturel des vallées fertiles qu'arrosent le Kizil-Yrmak et le Tcharchembek, et la route militaire établie depuis quelques années de Samsoun par Tocate et Siwas à Diarbékr, facilite encore ses communications avec l'intérieur de la péninsule. Le blé, le chanvre, le lin, et le cuivre forment les exportations principales de ce port. On y porte déjà beaucoup de marchandises d'Europe, et il n'y manque que quelques maisons de commerce européennes, pour attirer dans cette place les produits du Courdistan: les noix de galle, les gommes, la laine, et le poil de chèvre, qu'on expédie encore par ancienne habitude à Smyrne et à Alep.

Trapézonte considérée comme débouché des produits de la Turquie, est beaucoup moins bien située que Samsoun. Entourée de montagnes, les accès de cette ville sont difficiles, et à l'exception de ce que produit la côte même elle n'offre à l'étranger que le cuivre tiré des mines de son Pachalik et de celui d'Arzéroum, mais c'est en sa qualité de port de la Perse, que Trapézonte vient d'acquérir une grande importance.

Les habitans de cette ville et de ses environs, ont toujours été connus pour les plus farouches de la Turquie. Malgré cela ce port entretenait des communications suivies avec les ports de la Crimée d'où on importait: du blé, du sel, des peaux, du fer, en échange des tissus de Damas et d'Alep.

Des bâtimens ragusains et gênois, y importaient aussi parfois de Constantinople quelques marchandises européennes, et chargeaient secrètement du cuivre.

Le relevé des reviremens de ce port a été dans les 10 dernières années:

Digitized by Google

	Exportations.		Importations.	
1828 pour	217,500 roubl.	ass.	1,105,000 roubl.	ass.
1829 —	315,000 —	—	1,907,500 —	—
1830 —	752,000 —	—	5,270,000 —	—
1831 —	805,000 —	—	7,590,000 —	—
1832 —	985,000 —	—	12,295,000 —	—
1833 —	7,097,500 —	—	12,647,500 —	—
1834 —	6,022,500 —	—	15,500,000 —	—
1835 —	14,130,000 —	—	25,717,500 —	—
1836 —	16,555,000 —	—	36,222,500 —	—
1837 —	6,266,278 —	—	23,127,216 —	—

Les articles exportés consistent principalement en soie de Perse, noix de galle du Courdistan, tabac de Chiraz; viennent ensuite des gommes de Perse et d'Arzéroum, de la cire du pays, du bois de buis, des tuyaux de pipe de Perse, des grénettes, du saffranon, des shawls de Cachemire, et de la monnoie. Les cotonnades forment les $\frac{7}{16}$ ou $\frac{8}{10}$ des valeurs importées; il arrive en outre des draps, et autres tissus en laine, peu de soieries, du sucre, du café, du rom, de la verroterie, de la porcelaine, de la faïence, du crystal, des objets en fer et en acier, du fer, du blé, du sel, des peaux, etc. les derniers articles sont uniquement destinés pour la Turquie; le reste va pour la plupart en Perse.

Routes commerciales en Turquie.

Les marchandises européennes destinées pour ce pays, arrivent ordinairement à Trapézonte en ballots pesant $4\frac{1}{2}$ à 5 pouds chacun, si non, on les emballe, dans cette ville, dans de la toile cirée et de la toile, en donnant à chaque colis le poids susdit. Le transport se fait à dos

Digitized by Google

de chevaux. On en trouve toujours un nombre suffisant en ville, qui y viennent des environs. Les tchervadars ou guides persans, arrivent rarement jusqu'à Trapézonte; ceux de Turquie au contraire, qu'on préfère à cause de leur honnêteté, continuent plus souvent leur chemin jusqu'à Tawriz; mais à l'ordinaire c'est à Arzéroum que les caravanes turques et persanes échangent leurs charges. De Trapézonte à Arzéroum il y a trois routes. Le chemin d'été passe par de hautes montagnes, couvertes de neige pendant une grande partie de l'année. On y compte 52 heures de marche (260 verstes). Le chemin d'hiver, tourne une partie de ces montagnes, en se dirigeant sur Gumuhe Khane; il est long de 62 heures. Il y a encore un chemin moyen qui est de 4 heures plus court que ce dernier. Toutes ces routes sont très mauvaises, et en hiver il arrive, quoique assez rarement, que des chevaux et des hommes tombent dans des abîmes et y périssent, et que des ballots de marchandises restent enfouis dans la neige jusqu'au printems où on est sûr de les y retrouver.

D'Arzéroume à Tawriz il y a 92 heures de marche (460 verstes). La route est meilleure que celle de Trapézonte; mais à cause de son élévation, les neiges s'y accumulent tellement dans quelques gorges de montagnes, qu'il est fort difficile de les traverser en hiver: Les caravanes sont en même tems menacées par les Courdes, Djélalis, qui, en 1834, ont pillé une grande caravane persane (*) et ont saccagé, en 1836, 28 villages dans les en

(*) Voici la raison pour laquelle des Djélalis tombèrent sur cette caravane. Ils habitaient autrefois le territoire persan, mais chaque fois qu'arrivait le tems de payer l'impôt du au fisc, ils passoient en Turquie. Finalement le Gouvernement persan résolut de les transporter par force audelà de Tawriz. La milice persanne lessurprit

Digitized by Google

virons de Baïazid. Cette tribu s'est établie sur l'Ararat, au point où se rencontrent les limites des trois puissances, et quoique elle ne puisse armer plus de 300 cavaliers et autant de fantassins, le Gouvernement turc n'a pas encore pu mettre fin à ses brigandages. Il paraît que les mesures prises maintenant seront plus efficaces. Les caravanes ne traversent les lieux infestés par cette tribu, qu'en troupes fortes de 150 à 300 chevaux. En été la vallée du Mourad-Tchaï et les plaines situées au pied de l'Ararat, sont parsemées de tentes des Courdes; mais en hiver ces peuplades vont s'établir dans les villages qui leur sont assignés par les gouvernemens limitrophes et alors les routes deviennent sûres. En été on fait paître les chevaux, et par cette raison les caravanes n'avancent que fort lentement, savoir de Trapézonte à Arzéroum en 20 jours et de là à Tawriz en 30; mais lorsqu'il n'y a plus de pâturages, et que les chemins n'ont pas encore été gâtés par la neige, les caravanes parcourent la première distance en 10 à 11 jours, et la seconde en 17 à 19. On fixe le prix du transport par quintal de 180 ocques; un cheval peut porter sur ces chemins montagneux, 120 ocques, ou 9 à 10 pouds. On paie par quintal de Trapézonte à Arzéroum 90 à 280 piastres, et de là à Tawriz 200 à 350; les retours de Tawriz à Trapézonte, sont ordinairement de moitié moins chers, parcequ'ils manquent souvent.

Le prix moyen d'un poud de cotonnades peut être évalué à 200 roubles assignations. Supposant que le

mais ne put les vaincre. Les Courdes se retirèrent en Turquie et firent main basse pour se venger, sur la première caravane persane qu'ils rencontrèrent. Les marchandises appartenant à des Européens ou à des sujets turcs, ne furent pas pillées.

Digitized by Google

transport de Trapézonte à Tawriz coûte 400 piastres ou 85 roubles, cela fera 3% ou 6. Rbl. par poud. Le nolis de Constantinople à Trapézonte ne dépasse pas sur une semblable marchandise ¼ %; calculons pour frais de débarquement à Trapézonte, et pour l'entrepôt au Khan ¼ %. La commission dûe aux expéditeurs de la marchandise à Trapézonte et à Arzéroum est 1%; ceux de Constantinople reçoivent 2%, si la marchandise y a été embarquée, ou transbordée. Le droit de transit peut être payé, selon la volonté des négocians, à Constantinople ou à Arzéroum. A Trapézonte on n'est obligé d'exhiber que son billet de passage, ou „teskéret". Les sujets persans doivent payer un droit de transit de 4%; les Européens de 3%; mais à Constantinople on en acquitte rarement la moitié, et à Arzéroum encore moins, parcequ'on n'y ouvre jamais les ballots. Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que tous frais comptés, le transport de Constantinople à Tawriz, n'ajoute pas plus de 10% au coût des cotonnades.

La Turquie possède aussi un port à l'extrémité du golfe Persique, Bassra. Des bâtimens venant des Indes et de l'Arabie, y portent des marchandises anglaises et indiennes et du café, dont l'entrepôt principal se trouve à Bagdad. C'est de là qu'elles sont expédiées dans tout le Courdistan, en Perse, en Asie et même en Anatolie; mais les brigandages des Courdes ont presqu'interrompu toute communication entre Bagdad et Diarbékr, ce second grand entrepôt du commerce de Bassra. La diminution de la demande des produits des Indes, ainsi que l'ouverture des ports de la Syrie et de l'Anatolie aux bâtimens européens, a également dû faire beaucoup de tort au commerce de Bassra, mais il revivra lorsque des bateaux à vapeur navigueront sur les eaux de l'Euphrate et du Tigre, et por-

Digitized by Google

teront les marchandises anglaises dans le coeur de l'Asie. La possibilité de cette navigation a été démontrée et les Anglais ne tardent jamais à mettre en exécution un projet qu'ils ont reconnu être favorable à leurs intérêts. L'Euphrate commence à être navigable près de Malatiah, le Tigre à Diarbékr, mais jusqu'à présent les Turcs ne se sont que fort peu servi de ces deux fleuves. De tems en tems on y fait descendre quelques bateaux chargés de blé. Le seul usage constant qu'on fasse de ces fleuves, ainsi que d'un grand nombre d'autres rivières, c'est d'y flotter du bois. Parmi ces dernières le Kizil-Yrmak pourrait peut-être se prêter aussi à la navigation; mais jusqu'à présent tous les transports se font en Turquie sur des bêtes de somme.

Les grandes routes de caravanes qui traversent l'Asie-mineure, aboutissent à l'ouest à Constantinople et à Smyrne; à l'est, à Arzéroum et par Diarbékr à Bagdad. Les points intermédiaires sont Tocate et Kara-Hissar vers l'ouest, Siwas et Kaïssar vers l'orient. Constantinople et Smyrne communiquent avec Alep par Koniah et Adana; la route de Diarbékr à Alep passe par Mordyn, Orfa et Bir. Mais toutes ces routes sont désertes maintenant. Diarbékir se trouve isolé et inaccessible par les brigandages des Courdes. Les produits de la Perse gagnent l'Europe sur un chemin raccourci, en allant à Trapézonte. Enfin les tissus d'Alep et de Damas trouvent beaucoup moins d'acheteurs qu'autre fois, et les relations de ces villes avec celles de la Turquie ont beaucoup diminué. Il n'y a que les routes de Siwas et de Kaïssar à Smyrne, qui soient encore assez animées, parceque la plupart des produits de leurs environs, se dirigent toujours encore vers ce port.

Digitized by Google

Voies de communication entre la Perse et la Turquie.

La Turquie communique avec la Perse par deux routes principales, celle d'Arzéroum à Tawriz et celle de Bagdad à Kerman-Chah; le pays situé entre ces deux lignes de communication est habité par des brigands nomades. Bagdad n'envoie en Perse que des dattes, du café, du sucre de son crû, des étoffes en poil de chèvre et de chameau, et quelques épices venues de Bassra. Ses caravanes rapportent de la soie écrue et des étoffes persanes.

La plupart des marchandises qui traversent la Turquie sur la route de Trapézonte à Tawriz, sont destinées pour l'Europe ou en viennent; car les échanges entre la Turquie et la Perse sont presque nuls. Il n'y a que les tuyaux de pipes de Chouster et le toumbéki persan qui sont encore achetés par les Turcs, ainsi que quelques soieries, un peu de coton de Khoï pour la consommation d'Arzéroum, et des shawls de Cachemire. Les Turcs ne donnent en échange que des marchandises européennes.

Communications entre la Perse et la Russie.

Tawriz est l'aboutissant des caravanes venant de la Turquie et le grand entrepôt des marchandises européennes en Perse; cette ville entretient aussi des relations très suivies avec la Russie par Tiflis. Pendant près de 10 ans, les marchandises achetées par les Arméniens du Transcaucase à la foire de Leipzig, prenaient la voie de Rédout-Kaleh et de Tiflis pour arriver à Tawriz. On paie pour le transport d'un poud de marchandises de Redout-Kaleh à Tiflis (380 verstes 40 à 50 copeks en argent, et de

Digitized by Google

Tiflis à Tawriz (615 verstes) 60 à 80 copeks en argent. Donc le transport y est meilleur marché que de Trapézonte à Tawriz. La route par Tiflis est d'ailleurs praticable au roulage, et ce n'est que dans la mauvaise saison que les chemins en Imérétie et en Mingrélie deviennent très mauvais. Toutefois les frais de la purification des marchandises à la quarantaine, absorbent une partie des épargnes qu'on pourrait faire sur les prix du charriage.

Cette route est presqu'entièrement abandonnée depuis l'abolition du transit accordé en 1821, et les communications entre Rédout-Kaleh et Tiflis se bornent actuellement à l'échange que nécessite la consommation de la Géorgie.

Les marchandises russes arrivent par le roulage de Moscou à Tiflis en 60 à 90 jours. On paie alors pour le transport 7 à 11 roubles par poud; mais la plupart descendent le Wolga, et se dirigent d'Astrakhan par terre sur Tiflis. Les marchandises destinées pour la Perse sont expédiées droit par mer à Recht. Cette route est prise par tous les objets d'un poids ou d'un volume considérable. Le transport de ceux envoyés en Perse en 1836 de la foire de Nijnii-Novgorod, a coûté jusqu'à Astrakhan 30 à 40 copeks; et de là à Enzébi 60 à 80 cop. par poud.

Le nolis des bâtimens allant d'Astrakhan à Méchédi-esser et à Astérabad, est le même que celui d'Astrakhan à Recht.

Ports de la mer Caspienne.

Sur toute la côte méridionale de la mer Caspienne, il n'y a que deux bons ports, celui d'Astérabad et celui de Recht ou plutôt d'Enséli; Méchédi-esser qui est la rade de Balfrouch, n'offre aucun abri aux bâtimens. Sur la

Digitized by Google

côte orientale de la mer, les eaux sont tellement basses, qu'un bateau même ne peut en approcher qu'à distance de 20 à 50 sajènes, et que pour pouvoir se tenir à 20 pieds de profondeur, on doit toujours rester éloigné de 4 à 7 verstes du rivage. Une dixaine de grands bateaux appartenant à des Tatares d'Astrakhan, vont annuellement de cette ville à Mangiehlak, pour charger les marchandises qu'y portent les caravanes venant de Khiwa, et pour lesquelles ils leur donnent des produits russes. Tout le reste de la côte, qui ne peut être abordé que par des bâtimens plats, est uniquement visité par des Turcomans cabotiers. Cependant dans les derniers tems, quelques commerçans russes et persans, se sont rendus par mer chez les tribus qui campent près des embouchures de l'Atrek et du Gourghan, pour obtenir d'elles des poissons, du duvet d'oiseaux de mer, des fourrures et des feutres, qu'ils paient en drap, cotonnades, brocarts, objets en fer, farine et épices.

Astérabad.

Le Gouvernement persan revendique des droits de souverainité sur tous les Turcomans qui habitent depuis sa frontière jusqu'à l'Atrek. Leurs campemens s'étendent vers le midi jusqu'à la rivière Kara-sou, qui ainsi que 30 autres petits ruisseaux très riches en poissons, se jette dans le golfe d'Astérabad. Ce golfe a 56 verstes de long sur 14 de large; sa plus grande profondeur est de 4 sajènes; il en a 15 a son entrée, et les bâtimens peuvent s'arrêter sur 2 sajènes de profondeur, à 1 verste de distance de l'embouchure du Karasou.

Le port d'Astérabad n'est visité que par des cabotiers

Digitized by Google

qui y portent du sel et de la naphte. Tout son commerce est limité aux échanges avec les Turcomans. Près de 200 chevaux (au prix de 25 à 30 tomans), des chameaux (à 5 tomans), des moutons, des feutres, des tapis, des housses et autres tissus en laine et en poil de chameau et de chèvre y sont portés par les Turcomans, qui se font payer en diverses étoffes de coton et de soie, en draps, épices, sucre du Mazandéran, tabac, riz, blé, fer, cuivre, divers outils et vaisselle en fer de fonte.

Les Turcomans font souvent de la piraterie sur la côte, et entreprennent même des descentes sur le territoire persan.

Méchédi - Esser.

Le commerce de Méchédi-Esser avec les ports d'Astrakhan et de Bakou, peut être évalué à 50,000 tomans par an. Les marchandises russes telles qu'indiennes, draps, toiles de lin, fer et objets en fer, cuivre, crystaux, vaisselle en porcelaine et en faïence, sucre et thé, y sont importées par 4 à 5 bâtimens, qui arrivent dans ce port au mois d'Octobre, pour s'occuper de la pêche. Il n'y vient de Bakou que du sel et de la naphte.

On exporte de Mechedi-Esser du coton, du coton filé des tissus persans, du riz, du sucre et du poisson.

Recht.

Recht fait le commerce des mêmes objets, mais l'article principal pour la Russie est la soie; on y ajoute des noix de galle et des fruits. Recht est l'entrepôt de toutes les marchandises pesantes venant de Russie. Quant

Digitized by Google

aux objets manufacturés, il n'en arrive par mer que la quantité destinée à la consommation du Ghilan, tout le reste étant envoyé par terre de Tiflis à Tawriz.

La ville de Recht est enclavée par deux rivières. Lorsqu'on veut suivre celle qui est au nord, — nommée Siah-Roudbar — on peut s'embarquer au pied des murs de la ville, mais actuellement le passage en est barré par quelques arbres tombés dans la rivière. On choisit donc ordinairement l'autre voie. A cette fin les marchandises sont portées jusqu'à Pilé-bazar, sur une distance de 8 verstes, par des bêtes de somme accoutumées à traverser la boue. Elles y sont embarquées sur la rivière qui coule au sud de Recht, et la descendent jusqu'à son embouchure dans le lac d'Enzéli. Cette rivière a 25 à 30 pieds de largeur et 4 à 8 de profondeur. Après un cours de 6 à 7 verstes elle atteint la baie. Toute la distance de Pilé bazar à Enzéli est de 25 à 26 verstes.

Navigation sur la mer Caspienne.

Le lac d'Enzéli a 45 verstes de l'est à l'ouest et 22 du nord au sud. Sa profondeur est de 2 à 7 sajènes. Il communique avec la mer Caspienne par un détroit large de 350 à 400 pieds, et long d'une demi-verste. Tous les navires entrent dans la baie. — La mer Caspienne, dangereuse à cause de ses bas fonds et de ses coups de vent, est naviguée par quelques centaines de bâtimens appartenant principalement à des Persans établis à Astrakhan, et à Bakou.

Le port d'Enzéli n'en possède qu'un très petit nombre, mais les Turcomans-Yamoudes ont près de 100 grands et 60 petits bateaux, bâtimens qui sont construits en boi

Digitized by Google

de chêne de la Perse. Les environs de la ville de Kouba fournissent aussi de ce bois au chantier de Bakou: mais la plupart des bâtimens qui naviguent sur la mer Caspienne sont construits en bois de sapin. Les propriétaires n'ayant en vue que le bon marché, achètent le corps des bâtimens dans le gouvernement de Nijnii-Novgorod, ou font même l'acquisition des barques qui ont descendu le Volga jusqu'à Astrakhan, et qu'ils changent ensuite en navires. Les marins, pour la plupart musulmans, sont aussi ignorans que leurs vaisseaux sont mauvais.

Ces bâtimens s'occupent principalement du transport des vivres et des munitions pour l'armée du Caucase. Le transport de marchandises est beaucoup moins lucratif. Les petits navires russes et tous ceux des Turcomans ne s'occupent que du transport de la naphte et du sel, ainsi que de la pêche.

En général toute cette navigation se trouve dans l'état le plus pitoyable.

Routes principales en Perse.

Les monts Elbourz, qui séparent les provinces limitrophes de la mer Caspienne du reste de la Perse, et dont le passage est fort pénible, embarrassent beaucoup, surtout en hiver, les communications entre Recht et Balfrouch d'un côté et les grands marchés du royaume, Tawriz et Téhéran de l'autre. En outre, la route qui longe la côte de la mer Caspienne, est bourbeuse au point d'être presque impraticable.

On traverse l'Elbourz le plus souvent sur trois points: entre Recht et Tawriz, entre Recht et Téhéran, et entre Téhéran et Sari.

Digitized by Google

Téhéran très insignifiant par sa position naturelle, jouit pourtant comme capitale d'une grande importance commerciale. C'est là qu'aboutissent les routes principales du royaume, qui se dirigent vers l'ouest sur Tawriz, vers l'est par Schahroud sur Méched et vers le midi sur le golfe Persique par Ispahan et Chiraz.

Il faut y ajouter encore les différentes lignes de communication avec Kerman Yezd, Hamadan et Kerman Schah.

Les produits du pays, ainsi que les marchandises venant d'Europe et des Indes, sont transportées dans toutes ces directions. Ces dernières, si elles sont d'origine européenne, vont rarement au delà d'Ispahan vers le nord, et celles venant de Tawriz n'atteignent pas souvent Chiraz.

Cette ville est l'entrepôt des marchandises venant d'Abouchéher, quoique le commerce des Indes soit plutôt exploité par les capitaux des négocians d'Ispahan. Depuis que Bender-Abassi a été délaissé, Abouchéher est le seul point important que la Perse posséde sur la côte du golfe Persique.

Abouchéheret Navigation sur le Golfe Persique.

Sa rade est bonne, mais en cas d'une tempête très forte, les bâtimens se réfugient dans l'île de Karak, à 15 milles anglais de distance. Il y arrive quelques grands navires d'Europe, et des Etats Unis d'Amérique; mais la plupart des transports se font par des bâtimens arabes, construits dans le golfe Persique ou sur la côte occidentale de l'Inde, à Cochin et Démaun. Ils sont du port de 30 à 300 tonneaux, et de meilleure apparence que ne le sont ordinairement les bateaux des Orientaux. Comme on

Digitized by Google

n'y emploie point de boulons en fer, et que les planches sont attachées seulement par des courroies, ces bâtimens sont très élastiques, légers et bons voiliers.

Le golfe Persique est souvent infesté de pirates arabes-Wéhabis de la tribu Djévassim, dont le principal repaire est à Razul-Heimé, sur le cap Musseldom à l'entrée du golfe, et dont les stations s'étendent presqu'aux îles Bahrein. Les Anglais, qui en 1821 avaient déjà voulu fortifier l'île de Kichm, vis à vis de Bender Abasi se sont ensuite relâchés de leur vigilance; mais depuis 1836 ils y ont renforcé leur station et paraissent vouloir en former une seconde sur l'île de Karak. Leur commerce dans le golfe Persique est assez important pour justifier de semblables mesures. Pendant les 7 années qui ont expiré en 1827, les valeurs échangées entre les différens points de cette mer et l'Inde se sont montées au terme moyen à 1,337,163 livres sterling par an. Mais il faut supposer que ce commerce a diminué depuis que les marchandises des Indes sont moins demandées en Turquie et en Perse, et depuis que celles d'Europe y arrivent à meilleur marché par Trapézonte, Samsoun etc.

Les objets qu'on importe maintenant à Abouchéher consistent en: sucre candi et brut, épices, thé, couleurs, cotonnades, indiennes et anglaises, draps, acier, et différens objets ouvrés. Les articles donnés en échange sont: du tabac, des chevaux, de la soie, des noix de galle, des Shawls de Kerman, des fruits secs, du cuivre, du plomb etc.

Depuis que tout ce commerce s'est concentré à Abouchéher, et que le port de Bender-Abassi à dû lui céder le pas, la ville de Kerman a aussi perdu une grande partie de son ancienne importance, car elle a presqu'entièrement rompu la communication directe avec la mer, qu'elle

Digitized by Google

entretenait jadis par Bender-Abassi. Les relations fréquentes que cette ville et celle de Yezd entretenaient avec l'Indè, ont également perdu toute importance, tant à cause de la moindre consommation des produits des Indes en Perse, en Turquie et en Europe, que parceque la voie du golfe Persique est d'autant plus préférée au transport par terre, que les exactions des princes du Sindh et les brigandages des Béloutches le rendent impraticable.

Ces mêmes raisons ont coupé les communications entre la Perse et l'Afganistan; pourtant jusqu'aux derniers événemens, la route entre Méched et Hérat a toujours encore été fréquentée comme étant la plus commode. On importe de cette dernière ville en Perse: des tapis de Hérat, de l'assa foetida, du safran, de la manne, du plomb, des pistaches, du mastic etc. et à Méched les caravanes sont chargées en retour de soieries et de soie écrue.

Cette cité acquiert aussi de l'importance par ses relations avec Boukhara, d'où viennent les fameuses peaux de moutons noirs, que les Persans emploient pour faire des bonnets, et dont ils ne sauraient se passer.

On prétend qu'on importe en Perse jusqu'à 120,000 peaux par an, dont toutefois une très petite partie seulement provient des véritables moutons arabes de Karakoul, le reste étant acheté des Kirghiz. Les Boukhares ajoutent à ces envois des shawls de Cachemire, du thé, de la rhubarbe, et des marchandises Russes, quoique ces dernières devroient arriver à Méched à meilleur marché par la mer Caspienne. Les retours de la Perse se composent d'opium, de turquoises, de shawls de Kerman, et de tapis. En traversant le steppe des Turcomans, les caravanes qui font le trajet entre Méched et Boukhara, sont exposées aux plus grands dangers. C'est pourquoi elles ne s'aven-

Digitized by Google

turent jamais à entrer dans le désert, sans l'escorte de quelques Turcomans dont les relations de famille et d'amitié avec les diverses tribus, peuvent leur servir de garantie, et sans avoir obtenu un sauf conduit des autorités khiviennes à Merv, province dont s'est emparé le Khan de Khiwa, il y a quelque tems, et que traverse la route de Boukhara.

Excepté cette route, il n'y en a qu'une seule dans le steppe des Turcomans, c'est celle que suivent les caravanes qui vont une ou deux fois par an d'Astérabad à Khiwa. Elles y portent: de la soie teinte, des écharpes et ceintures en soie, des shawls de Kerman, des fourrures, du sucre, du poivre et d'autres épices. Elles ne prennent en retour que des marchandises russes.

Les Turcomans-Yamoudes se chargent du transport de ces marchandises, en évitant toujours de s'aventurer dans les parties du désert occupées par des tribus ennemies de la leur.

Sur toute la frontière du Turkestan et de la Perse, il se fait un commerce d'échange qui pourrait être beaucoup plus considérable, s'il n'était arrêté et interrompu par les brigandages continuels et les invasions des Turcomans.

La route d'Astérabad et de Schahroud à Méched, est pourtant fort animée par le passage de 60,000 pélerins environ, qui, au péril de leur liberté, vont tous les ans faire leur dévotion au tombeau de l'Iman Rizah, à Méched.

Routes commerciales dans l'Afganistan.

Depuis que la Perse a cessé de recevoir des produits des Indes par la voie de terre, et que toutes les relations de l'Afganistan, du côté de l'occident, ont presque cessé, ce pays appartient sous le rapport commercial à un en-

Digitized by Google

semble entièrement distinct de celui que nous venons d'examiner jusqu'à présent. Il appartient à l'Asie centrale, pays qui ne communique avec l'Europe que par l'intermédiaire de l'Inde ou les provinces asiatiques de la Russie. Les diverses routes par lesqu'elles les pays des Afgans communiquent avec l'Inde, et ceux du Turkestan avec la Russie, se réunissent en faisceaux à Caboul et à Boukhara des deux côtés du Hindou-Kouh. Les caravanes traversent cette chaîne de montagnes sur la route principale qui joint ces deux grands entrepôts du commerce de l'Asie centrale.

D'autres routes conduisent à Caboul, de l'ouest par Hérat et Candahar, de l'est par Peïchawer, du midi par Ghazni, Gamoul et Moultan. — Ce dernier chemin n'est d'ailleurs pas le seul qui mène aux Indes, et les marchands de Candahar atteignent en 18 journées de marche, Sominie, port sur la mer Indienne, ou vont à Chikarpour sur l'Indus.

Les différentes principautés de l'Afganistan, ont peu d'échanges à faire entre elles, leurs produits étant à peu près les mêmes; les contrées élevées et froides de Ghazni et de Caboul, sont toutefois obligées d'acheter du coton et de la soie aux pays plus chauds de Hérat, de Candahar, de Peïchawer, ainsi que du sucre à ce dernier.

En outre, les objets destinés aux Indes, se concentrent à Caboul: des fruits secs et frais (les derniers enveloppés dans du coton) de la garance, du safran de Hérat, de l'opium de Candahar, de la soie de Perse, de l'assafoetida de Hérat et des montagnes près de Caboul, ainsi que les chevaux achetés aux Turcomans ou dans le pays même.

Les retours se font en marchandises des Indes et d'Angleterre, savoir: cotonnades, soieries, sucre, épices, acier etc.

Digitized by Google

La route de Hérat à Candahar est bonne, mais de là elle devient toujours plus difficile, à mesure qu'on approche des montagnes de Caboul. Toutefois elle vaut mieux encore que le chemin droit entre Hérat et Caboul qui traverse ses montagnes acides et rocheuses, et suit des sentiers à peine praticables. En hiver aucune caravane ne peut aborder Caboul, tous les passages étant encombrés de neige. Les brigandages des Hézarehs au nord, des Béloutches au midi, et des Afgans dans l'intervalle que laissent ces deux peuplades, infestent toutes ces contrées. Joints aux exactions des princes, elles obligent souvent les caravanes de s'éloigner du chemin ordinaire et de faire de grands détours.

C'est ainsi que les droits élevés que perçoivent les Seikhs du Pendjab sur les caravanes qui traversent leur pays, ont obligé les marchands de Peïchawer, de faire venir toutes les marchandises des Indes, par Caboul, au lieu qu'autrefois c'est par Peïchawer que les caravanes allaient de l'Inde à Caboul. Les shawls mêmes de Cachemire n'arrivent maintenant en Afganistan que par l'Inde. Le commerce principal entre ces deux pays se trouve entre les mains des Lohanis, une tribu nomade afgane. Ils partent de Caboul en automne, lorsque les fruits ont mûri, traversent l'Indus à Kahirie et vont de là aux Indes. Ils occupent 2000 à 2500 chameaux qui ne font que le trajet entre Caboul et l'Indus, où se trouvent les campemens de cette tribu. Les Lohanis font ce voyage accompagnés de leurs familles, et de tous leurs troupeaux. Par leur nombre et leurs alliances ils imposent aux brigands, et l'habitude les a endurcis aux fatigues de cette traversée par un pays presque désert. Ils retournent à Caboul en été. La paye ordinaire pour le transport d'une charge de cha-

Digitized by Google

meau (12½ pouds) de Caboul à Moultan est 16 roupies ou 3 roubles environ par poud. La route de Candahar aux Indes est beaucoup moins fréquentée.

Navigation de l'Indus.

Toutes ces communications pénibles cesseront, dès que la navigation à vapeur sur l'Indus sera établie. Elle est susceptible de se développer sur une ligne de 1200 milles anglais, depuis Attock jusqu'à l'embouchure, et embrassera nécessairement aussi les rivières du Pendchab, dont le Sutledge, le Yélum et le Ravie ont été reconnus accessibles à des bateaux plats ne tirant pas plus de 6 pieds. Ceux qui veulent entrer dans les embouchures très ensablées et toujours changeantes de l'Indus, ne peuvent tirer plus de 7 pieds d'eau, et quoique la profondeur du fleuve augmente dans son cours supérieur, des bateaux à quille s'y embourbent facilement et l'on ne peut donc se servir que de bateaux plats. Le courant du fleuve est très rapide depuis Attock jusqu'aux montagnes de sel gemme, et devient ensuite fort lent. Les bateaux ordinaires ont besoin de 40 jours pour se rendre de l'embouchure de l'Indus à Moultan sur le Tchénab. De là à Lahore il leu en faut 20. Un bateau à vapeur irait en 10 jours de la mer a Moultan. On a découvert des mines de houille à Coutch, près de l'embouchure de l'Indus, aux bords du Sutledge, et près d'Attok, ce qui y facilitera la navigation à vapeur. Jusqu'à présent l'Indus est encore presque désert; les brigandages des Béloutches, et les exactions des princes du Sindh et des Seikhs, en ont éloigné les navigateurs; mais dans les derniers tems, les Anglais ont su s'allier à ces divers gouvernemens, et il n'y a pas de doute,

Digitized by Google

que, transportées jusqu'à Attok en bateaux à vapeur, leurs marchandises ne reviennent assez bon marché à Caboul pour pouvoir être envoyées avec avantage à Boukhara. Mais leur commerce avec le Turkestan aura toujours à lutter contre le manque de retours.

Routes entre le Turkestan et l'Afganistan.

Outre la grande route de communication entre le Turkestan et l'Afganistan par Caboul et Balkh, il y en a encore deux autres, l'une de Hérat à Boukhara, l'autre de Peïchawer à Badakhchan. Celle-ci jadis assez fréquentée, a été entièrement abandonnée depuis que Badakhchan est tombé entre les mains du Khan de Koundouz, qui l'a entièrement dépeuplé. L'autre traversant le pays des Hézarehs, n'est pas beaucoup plus sûre, et rarement suivie, tant à cause des brigandages de ce peuple, que faute de produits à échanger.

Il ne reste donc que la grande route de Caboul, dont le passage le plus élevé est à près de 12,000 pieds au dessus du niveau de la mer, mais qui est plus battue et moins dangereuse que les deux autres. Toutefois les Hézarehs, et les Ouzbeks de Koundouz y menacent quelquefois les caravanes. Celles-ci arrivent ordinairement de Boukhara à Caboul en 35 jours, quoiqu'au fond il n'y ait que 24 journées de marche.

Elles amènent: des chevaux et des chameaux, et chargent en outre de la soie, du coton, du thé, des jattes en porcelaine chinoise, de l'or et de l'argent et des produits russes. Les retours ne se font qu'en marchandises venant de l'Inde.

Digitized by Google

Routes commerciales dans le Turkestan.

La ville de Boukhara doit être regardée comme le centre des relations commerciales du Turkestan, comme Caboul l'est de l'Afganistan; mais le nombre de routes qui y aboutit est beaucoup plus grand. Celles du nord conduisent à Khiwa, à Orenbourg, à Orsk, à Troïtzk, (ensuite par Tachkend) à Pétropawlowsk et à Sémipalatinsk; celles de l'orient à Kachgar par Khokhan, et à Yarkend par Badahchan; celles du midi à Koundouz, à Caboul et à Hérat celles de l'ouest à Méched. Depuis quelque tems Khokhan a commencé à prendre une part fort active au commerce de la Russie. Ses caravanes ont l'avantage de passer par une contrée moins dangereuse que la partie occidentale des steppes des Kirghiz, traversée par les transports venant de Boukhara, et qui est continuellement menacée par les invasions des Khiwiens.

Les marchandises venant de Russie, savoir: fer, cuivre cuirs, couleurs, cotonnades, draps, soieries, objets en métal etc. et celles des Indes, telles que: cotonnades, indigo, sucre etc. se répandent par toutes les routes qui conduisent à Boukhara. On y joint le thé, le musque, les jattes en porcelaine et l'argent en yambes ou lingots de la Chine.

La Russie retire du Turkestan des produits de ce pays même, tels que: cotonnades, soieries, coton filé, coton écru, fourrures, graine de Zitouarde, lapis-lazuli et cornaline, du Badakhchan, et outre cela des turquoises de Perse, de la rhubarbe de Chine, et des shawls de Cachemire.

Kachgar et Yarkend, les deux grands entrepôts du Turkestan chinois, communiquent avec la grande Boukharie par Khokhan et par Badakhchan et se font paye

Digitized by Google

leurs produits en opium de Perse, en lapis-lazuli, et en rubis de Badakhchan, en esclaves, en bétail, enfin en indigo et autres marchandises de l'Inde, ainsi qu'en divers produits de la Russie; ces derniers y arrivent aussi en droiture par Kouldja. Parmi toutes les routes qui traversent le Turkestan, celle de Boukhara à Khokhan est la meilleure. Elle est praticable au roulage, et entièrement sûre. C'est surtout cette dernière circonstance qui doit la faire préférer à toutes les autres routes de ce pays, tant que les princes de Boukhara et de Khokhan sont en bonne intelligence. Les autres routes qui traversent des steppes, sont également praticables au roulage, mais les nomades ne font pas usage de ce moyen de transport.

Comme le pays des Kirghiz est moins fertile dans sa partie orientale, les caravanes préférent souvent la route de Tachkend à Sémipolatinsk, et à Pétropawlowsk au chemin plus court d'Orenbourg, pour ne pas traverser les déserts du Kizil-Koum et du Kara-Koum.

On passe le plus facilement ces déserts tant qu'ils sont couverts d'une neige qui tient lieu d'eau. Mais en général le voyage dans le steppe, se fait le plus agréablement au mois de Mai, lorsque le soleil n'y a pas encore brulé toute végétation. Les dangers dont se trouvent continuellement menacés les commerçans en traversant le pays des Kirghiz, sont plus grands dans sa partie occidentale; non seulement parceque les tribus de la petite horde sont plus disposeés aux brigandages que ceux de la horde moyenne, mais parceque les Khiwiens ont des stations fixes près des embouchures du Syr et sur le Kouwan-Déria et s'y permettent les plus grandes exactionc. Les Kara-Kirghiz entre Khokhan et la Chine, ont été fort humiliés par les gouvernemens de ces deux pays, ce qui a rendu

Digitized by Google

les communications très sûres, mais la route à travers le Bélourtagh est excessivement pénible. Celle de Yarkend à Badakhchan ne l'est pas moins, et les caravanes qui se rendent de ce pays à Boukhara et à Khokhan, ont non seulement à vaincre les difficultés d'un terrain pierreux et montagneux, mais se trouvent aussi continuellement menacées par les Ouzbeks de Koundouz.

Les routes qui conduisent de Boukhara à Hérat et à Méched, dans une direction occidentale, traversent en partie un pays absolument aride, sans eau ni pâturages, et se trouve continuellement infesté par les brigandages des tribus turques qui habitent aux environs.

Transport de marchandises à travers le steppe des Kirghiz.

Pour transporter des marchandises à travers le steppe des Kirghiz, on loue des chameaux de ces nomades. Les négocians choisissent un chef, pour conclure le marché avec eux, puis toute la caravane se met sous les ordres d'un guide qui garantit la sûreté des marchands par ses liaisons parmi ses compatriotes. On lui paie tantôt 1% de la valeur des marchandises, tantôt 3 roubles par chameau. Il est accompagné d'un certain nombre d'autres guides, et sus des Kirghiz chargés du soin des chameaux et dont chacun en conduit jusqu'à 16. Ces Kirghiz ont une be sogne fort pénible, surtout en hiver, étant obligés d'en lever la neige pour découvrir l'herbe qui peut servir de nourriture à leurs bêtes de somme. Les guides ainsi que les marchands, montent des ânes ou des chevaux, et chacun de ces derniers loue encore un chameau pour le transport des vivres et de l'eau. Le prix du transport doit être

Digitized by Google

payé d'avance aux Kirghiz parcequ'ils ne se fient pas aux marchands boukhares. Il n'y a que ces derniers qui soient bien armés, les Kirghiz le sont à peine; mais en cas d'attaque, tous, armés ou non armés, prennent la fuite également. Il serait très facile d'organiser les caravanes de manière à ce qu'elles pussent se défendre; on n'aurait qu'à placer un guide bien armé par chaque dixaine de chameaux, et à faire marcher ces animaux sur 40 de front, pour diminues la longueur de la file.

Le prix de transport d'Orenbourg à Boukhara, est de 4 à 6 Rbl. par poud.. Les caravanes partent ordinaire ment de Russie au mois d'Octobre ou de Novembre. Arrivés à Boukhara, les Kirghiz tâchent de regagner leurs foyers. Ils louent donc leurs chameaux à beaucoup meilleur marché, traversent le désert tant qu'il est encore couvert de neige, et se dispersent ensuite pour regagner leurs campemens où ils restent jusqu'au printems. Les marchands emploient ce tems à faire le commerce avec les nomades.

D'autres caravanes ne partent de Boukhara qu'en Mai ou en Juin, et lorsqu'elles n'arrivent pas à tems en Russie, pour atteindre Nijnii-Novgorod pendant la foire, les marchands tâchent de placer leurs marchandises sur la ligne de Sibérie.

Les caravanes de chevaux ont besoin de plus de guides que celles de chameaux, parceque les chevaux donnent beaucoup plus d'embarras, tant pour les nourrir que pour ses charger et les décharger. | On a donc toujours besoin d'un guide pour 4 chevaux.

Digitized by Google

L'Amou et le Syr.

Outre les routes dont nous venons d'exposer la direction, il y a encore dans le Turkestan deux grandes voies de communication indiquées par la nature même, mais qui, jusqu'à présent n'ont pas été mises à profit. Ce sont les deux fleuves l'Amou et Syr qui traversent ce pays du sud est nord-ouest mais qui débouchent par malheur dans un lac entouré d'un désert, dont les abords sont difficiles. Le pays qu'ils parcourent est d'ailleurs stérile et peu-peuplé, et manque absolument de combustibles. A en juger par la nature du sol, il est même peu probable qu'on y découvre des traces de houille ou de bitume, qui pourraient faciliter l'établissement d'une navigation. L'Amou et le Syr sont donc moins bien partagés sous tous ces rapports que l'Euphrate, le Tigre et l'Indus. On emploie actuellement l'Amou dans son cours supérieur à flotter du bois et selon Burnes, il pourrait porter des bateaux plats depuis Koundouz jusqu'à son embouchure; le même voyageur raconte que ce fleuve à 420 archines de largeur à Koiousoulou entre Balkh et Boukhara, et à Tchardjou, entre Boukhara et Merv, 833 archines de largeur sur 4 archines de profondeur. Dans les environs de Khiwa l'Amou est large de 600 à 1200 archines, mais à la crûe des eaux il inonde le pays à une distance de plusieurs verstes. Dans son cours inférieur, il n'est nulle part guéable et son courant n'y est pas rapide. Depuis Ourguendgi jusqu'à Eldjek en Boukharie, il est quelquefois navigué par des bateaux conduits à force de rames et de perches. Pour remonter le fleuve on emploie des chevaux. C'est surtout près de Khiwa qu'un grand nombre de bâteaux

Digitized by Google

chargés de sel, de bois, de charbon, de grains, flottent sur l'Amou, et parcourent les principaux canaux qui traversent le pays. Il y a jusqu'à 1000 de ces bateaux appartenant soit au Khan, soit à des particuliers. On s'en est aussi servi lors des expéditions militaires du Khan contre Boukhara.

Ces bateaux ont 10 à 12 sajènes de longueur sur $2\frac{1}{2}$ archines de large, et $1\frac{1}{2}$ de profondeur. Ils ne tirent qu'une archine d'eau et jaugent jusqu'à 700 pouds. Des bateaux plus plats encore passent aussi de l'Amou dans le Syr en traversant le lac d'Aral, sans toutefois employer les voiles, dont l'usage est entièrement inconnu aux habitans de ces contrées. D'après les dépositions unanimes de toutes les personnes qui ont habité Khiwa, on trouve à 70 verstes au nord de Koungrât, près du lac d'Aral, le lit d'un fleuve desséché de 10 sajènes de large sur 3 de profondeur, qui a des bords élevés. Il est barré par une digue couverte de gazon.

On prétend qu'il va jusqu'à la mer Caspienne et indique l'ancien cours de l'Amou. Si l'on veut ajouter foi aux rapports d'un individu venu de Khiwa, les eaux de l'Amou ont passé dans ce chénal en 1834, lors d'une forte crue et out le pays en a été alarmé, craignant que le fleuve ne reprenne son ancien cours. En barrant une partie des canaux dans lesquels ses eaux s'écoulent et en fermant l'embouchure de l'Amou dans l'Aral, il serait peut être possible de le diriger de nouveau vers la mer Caspienne.

Le Syr est moins grand mais plus rapide que l'Amou. Il y a des Kirghiz qui prétendent qu'il est navigable jusqu'à Khokhan; d'autres soutiennent que pendant la baisse des eaux, il devient guéable sur plusieurs points. Ce qui

Digitized by Google

est sûr, c'est que de petits bateaux l'ont remonté jusqu'à 100 verstes de son embouchure. On lui a trouvé en hiver, à 50 verstes de son embouchure, 350 archines de largeur et à Khodjend 450 archines.

Considérations générales.

Telles sont les routes de cette partie de l'Asie. Nous avons vu que la mer rapproche la Turquie de l'Europe, qu'elle facilite les communications de la Perse avec l'Inde, mais que le bassin de la mer Caspienne est situé entre des pays dont les habitans ne savent pas encore en apprécier les avantages.

L'établissement d'une navigation à vapeur sur l'Indus, l'Euphrate et le Tigre, changera les relations des pays arrosés par ces fleuves. Il est même possible, que d'autres rivières encore, telles que le Kizil-Yrmak, en Anatolie, le Kizil Ouzen entre Kasvin et Recht, et le Karoun qui débouche dans le golfe Persique, soient rendus navigables; peut-être enfin verrons-nous un jour l'Oxus et le Syr porter des flottes marchandes comme ils paraissent l'avoir fait autrefois.

On ne peut attribuer qu'à l'état fort arriéré de l'industrie en Orient, que le transport par eau y soit si peu usité. On y préfère l'emploi de bêtes de somme parcequ'il faut moins de préparatifs et moins de capitaux pour mettre en mouvement une caravane que pour équiper un vaisseau. L'insouciance naturelle aux Orientaux les porte à négliger l'usage des chariots, dont on pourrait se servir fort commodément dans tous les pays de steppes. D'ailleurs le char à deux roues (arba) est connu dans tout le Turkestan, ainsi qu'en Turquie, mais on ne s'en ser

Digitized by Google

que sur de très petites distances. Le plus grand espace régulièrement parcouru par des chariots, se trouve entre Boukhara et Khokhan, où les envois se font par le roulage. En Perse et en Afganistan l'emploi de chariots est entièrement inconnu, quoique dans une grande partie de ces contrées la formation du pays ne s'y oppose nullement. Il est vrai que dans les provinces bien cultivées, des canaux à irrigation et des digues traversent continuellement les routes sans jamais être surmontés de ponts, et rendent les passages fort difficiles. Toutes les routes ne sont tracées que par le passage continuel des caravanes et sans le moindre secours de l'art. Dans les montagnes leur direction est toujours la même, mais dans les plaines elle change souvent. Il n'y a que fort peu de chemins qui aient été tracés par le soin des hommes, et ceux qui ont été construits dans les anciens tems, comme la chaussée du Schah Abbas le grand, le long de la côte méridionale de la mer Caspienne, et plusieurs autres en Asie-mineure, sont complétement dégradés et dangereux pour les chevaux. Ces tems reculés nous ont légué encore quantité de ponts en pierre, dont un grand nombre ne sont plus praticables.

En général on traverse les fleuves à gué, ou sur des bacs. C'est surtout en Asie-mineure qu'on rencontre encore sur les grandes routes de caravanes, des Caravansérais bâtis jadis pour la commodité des voyageurs, soit par le gouvernement, soit par des particuliers, qui considéraient la construction d'un pareil édifice comme une oeuvre pieuse. Il y en a aussi en Perse.

Dans tous les pays de plaine on se sert de préférence de chameaux pour le transport des marchandises; mais ils sont incapables de marcher sur un terrain pierreux. On

Digitized by Google

charge sur ceux des Kirghiz 16 à 18 pouds; en Turcomanie, en Perse, en Turquie 14 à 16; aux Indes et en Afganistan 12 pouds. L'emploi de mulets est plus commun en Perse que partout ailleurs. Ceux du Laristan y sont les plus estimés. Leur force et leur marche assurée les font préférer aux chevaux dont toutefois l'usage est plus répandu dans tous les pays montagneux. Les chevaux de Perse, plus grands que ceux de Turquie, portent 12 pouds, ces derniers jusqu'à 10 pouds.

Les Courdes se servent aussi de boeufs pour le transport. Un chameau avance à raison de 3 à $3\frac{1}{2}$ verstes par heure; un cheval chargé en fait de 4 à 5 sur un bon chemin. Quoiqu'on puisse forcer les chameaux à parcourir plus de 50 verstes par jour, ils n'en font ordinairement que 25 à 30, tandis qu'un cheval en fait 40; mais le transport sur des chevaux est beaucoup plus coûteux, puisqu'il faut trois fois plus de guides et que la nourriture demande plus de soins.

Tous les peuples nomades étant enclins au brigandage, et leurs camps se trouvant éparpillés dans toute l'Asie, il n'y a que peu de routes qu'on puisse nommer sûres. C'est afin de pouvoir résister à leurs pillages, ainsi qu'aux exactions des autorités, que les voyageurs et commerçans se réunissent ordinairement en caravanes. Lorsque deux endroits entretiennent des communications fréquentes, les caravanes qui vont de l'un à l'autre partent à jour fixe et tous les voyageurs qui prennent la même direction ont l'habitude de s'y joindre. Les caravanes se composent de trois manières différentes. La plus commune est celle employée en Turquie et en Perse. Il y existe une classe de gens qui s'occupe exclusivement du transport des marchandises. En Perse elle porte le

Digitized by Google

nom de Tchervadars. Ces tchervadars ont des chefs particuliers et jouissent de grandes immunités. Les maîtres tchervadars passent des contrats avec les personnes qui ont des effets à expédier; chacun loue ensuite le nombre de chevaux nécessaire et puis ils s'entendent entre eux sur le tems du départ et sur celui qui doit conduire la caravane.

Les caravanes se forment autrement lorsqu'elles ont à traverser des pays très dangereux, comme celui des Turcomans ou des Kirghiz. Alors ce sont les nomades eux mêmes qui se chargent du transport et observent le mode indiqué plus haut pour les passages à travers le pays des Kirghiz. Les guides tâchent d'éviter sur leur route les campemens des tribus ennemies et ont toujours à leur tête quelque chef puissant qui jouit quelqu'autorité dans son pays et possède des relations étendues.

La troisième manière de transporter des marchandises, est celle observée sur la route entre Caboul et l'Indus, par des nomades qui avancent eux-mêmes en masse et avec tout leur camp et leurs troupeaux. Il en a été question plus haut. Comparativement aux frais du charriage en Europe, le transport en Asie est très bon marché; mais les marchandises sont renchéries par les charges qui pèsent sur le commerce et les droits prélevés sur les caravanes.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

DOUANES.

Le Coran établit un impôt d'un sur 40 sur les produits de tout genre. Cette loi est observée dans la plus grande partie de l'Asie centrale, mais comme chaque chef de tribu ou de peuplade s'arroge le droit de prélever cet impôt sur les caravanes qui traversent son territoire, puisque ces redevances se répètent presque dans chaque ville, elles pèsent rudement sur les marchandises. Outre cela l'évaluation même donne lieu aux plus grandes vexations. Pour y échapper ainsi que pour soustraire les marchandises aux yeux des douaniers, on a préféré dans beaucoup d'endroits payer un tant par charge; mais la base d'après laquelle se réglait l'impôt ayant été abandonnée par suite de ce nouveau procédé, il est impossible de déterminer maintenant le véritable montant de l'impôt.

TURQUIE.

En Turquie les droits de douane ont été depuis nombre d'années: pour les Européens 3 %, pour les Persans 4 %, pour les Turcs 5 % de la valeur des marchandises qu'on importe et exporte. Mais comme dans les traités de commerce conclus séparément entre la Porte et les différentes nations européennes, les marchandises ont été évaluées

Digitized by Google

d'après un taux différent, les négocians européens des diverses nations ne paient pas les mêmes impôts, et par conséquent ils trouvent un avantage à faire passer chaque marchandise pour la propriété de la nation la plus favorisée par rapport à cet article précisément. D'ailleurs les évaluations sont en général tellement basses, que le droit s'élève à peine à la moitié de son taux légal.

Ce qui cause le plus d'embarras ce sont les droits prélevés sur le commerce intérieur. Ils ont été continuellement augmentés, d'autant plus que pour le commerce extérieur la Porte a les bras liés par ses traités avec les puissances européennes et que les réformes qu'elle a entreprises dans les derniers tems, exigent de grandes dépenses.

C'est ainsi que toute marchandise étrangère est soumise à un impôt de 1 à 2%, chaque fois qu'elle passe d'une main dans une autre, jusqu'à ce qu'elle entre dans l'échoppe du détaillant. D'après les traités, tous les négocians européens ne doivent payer d'autre impôt que celui des 3% à la frontière de l'Empire. Le conflit qui en résulte entre les lois générales de la Turquie et la position exceptionnelle des étrangers, oblige le gouvernement ottoman, à faire tous ses efforts pour éloigner ces derniers du commerce intérieur. Il y réussit presque toujours. Lorsqu'il se voit obligé de les y admettre, c'est toujours à condition que le marchand européen désigne son dernier acheteur turc, et alors celui-ci est tenu de payer tous les droits du commerce intérieur. Ces restrictions n'ont lieu pour les Européens que dans la partie occidentale de l'Asie-mineure, tandis que dans les autres provinces, ils jouissent encore des droits qui leur ont été accordés par les traités; mais c'est précisément là que la barbarie

Digitized by Google

des habitans rend leur commerce moins susceptible d'un grand développement que dans la Turquie d'Europe et dans les provinces de l'Asie-mineure rapprochées de la capitale.

Gênée relativement aux droits imposés sur les marchandises d'origine étrangère, la Porte s'est décidée à faire peser les charges publiques principalement sur les produits de son propre pays. Elle espérait d'ailleurs que les mesures qu'elle prenait à l'égard des producteurs indigènes, atteindraient également les acheteurs étrangers.

Elle a donc défendu l'exportation de plusieurs articles; elle en a monopolisé d'autres, et a grévé quelques uns d'un impôt fort élevé. Le droit d'acheter des produits turcs n'est souvent accordé qu'à titre de grace particulière qu'on n'obtient que par de grands sacrifices.

L'accise (ihtisab) à laquelle sont soumises les marchandises de tout genre, met les négocians dans une dépendance complète des individus chargés de la prélever. Ceux-ci s'arrogent le droit de défendre l'achat des produits du pays à quiconque n'est pas muni d'un permis qu'ils délivrent et dans lequel la quantité que le négociant se propose d'acheter, ainsi que le lieu de l'achat sont exactement indiqués. Ces formalités ont pour prétexte d'assurer au fisc la rentrée de l'accise, mais le permis ne s'obtient que moyennant des sommes considérables. Afin de dédommager le négociant de ce sacrifice, on lui accorde le droit d'achat exclusif dans le lieu désigné, et il l'exploite au détriment des pauvres habitans.

Sous ce rapport les vexations les plus odieuses ont eu lieu à Smyrne, dont le Gouverneur est Ihtisab nasiri, ou receveur de l'accise, dans tout le pays dépendant commercialement de cette échelle.

Digitized by Google

Pour les marchandises qui passent la douane, l'Ihtisab est prélevé en même tems que le droit d'exportation ou d'importation. On y joint encore un impôt nommé Kalémyé (pour les écritures) qui monte à $3\frac{1}{3}$ paras à peu près sur chaque piastre de droit payé.

Les douanes pour la perception des droits sur le commerce intérieur, se trouvent dans les grandes villes et sur les grandes routes, et les caravanes tâchent par conséquent de les éviter en faisant des détours. Elles échappent ainsi encore à un droit de 3 à 5 piastres par charge, prélevé dans beaucoup d'endroits au profit des autorités locales. Le même droit est souvent exigé à plusieurs reprises dans le même endroit, de manière qu'il ne paraît exister aucun réglement général et uniforme, sur cette partie de l'administration. Ordinairement les produits indigènes et qui ne viennent que des environs, ne paient que l'accise, tandis que ceux qui arrivent de loin et par des caravanes, ou qui sont destinés à l'exportation, ou enfin qui doivent être transportés par cabotage d'un port à un autre, sont soumis à un droit de douane.

Pour mettre un terme à ce monstrueux assemblage de dispositions ou plutôt de coutumes confuses et variables, la Porte vient de conclure avec l'Angleterre et la France, un traité par lequel tous les monopoles sont abolis, et le droit d'exportation de tous les produits du pays fixé à 12%. Les marchandises européennes qu'on importera en Turquie paieront comme par le passé 3% de droit de transit ou d'entrepôt et en outre 2% de droit de consommation lorsqu'elles restent dans le pays. D'après ce traité, auquel toutes les autres puissances sont invitées à accéder, les négocians européens ont le même droit de faire le commerce dans l'intérieur du pays, que les sujets turcs.

Digitized by Google

Jusqu'à présent il n'existe pas d'entrepôt régulier en Turquie; mais les chefs des douanes ont le droit d'ajourner à des négocians solides le paiement des droits. Les employés des douanes ne commettent en général de vexations que là où la perception des droits est affermée.

PERSE.

Les réglements de douane sont beaucoup moins compliqués en Perse qu'en Turquie. Les marchandises appartenant à des sujets turcs paient 4% sur la frontière persane, comme celles des sujets persans en Turquie. D'après des traités, les marchandises appartenant à des Russes et à des Anglais, sont sujettes à un droit d'entrée et de sortie, de 5%, à condition de n'être soumises à aucune redevance ultérieure, soit en traversant le pays, soit en le quittant. Les fermiers des douanes ont cependant souvent tâché de prélever encore sur elles des droits de passage; mais le gouvernement les oblige toujours à les restituer dès qu'il a connaissance d'une telle exaction. Ces traités, ne sont au reste pas encore mis en exécution dans tout le royaume et dans le Mazandéran p. e. on continue à prélever sur un poud de fer 28 copeks et sur toute autre marchandise 38 copeks par poud. Il n'y a pas long-tems qu'on a aboli à Recht ce même impôt qui est loin de s'élever à 5% de la valeur. Ce changement n'est donc nullement à l'avantage des Russes qui vendent leurs marchandises dans les ports de mer ou qui en expédient des objets achetés en Perse; mais ils gagnent beauconp en les transportant dans l'intérieur de la Perse; car après avoir payé les 5%, ils échappent à tous les impôts auxquels sont sujettes les caravanes dans toutes les villes considérables.

Digitized by Google

Les Persans, ainsi que les négocians de toutes les nations européennes dont les droits n'ont pas été réglés par des traités, ne paient aucun droit ad valorem, mais un tant par charge à titre de droit de passage, nommé „rakhtare". Cet impôt varie beaucoup. On le prélève sur toutes les grandes routes, et une marchandise qui va p. ex. de Recht à Abouchéher y est soumise 14 fois. Le droit sur les marchandises d'origine européenne, appartenant à des Persans et arrivant de Trapézonte à Tawriz, est d'un ducat et demi de Perse par ballot de 5 pouds pour les articles d'une valeur considérable, et d'un ducat de Perse (9 sahibkirans) pour ceux de peu de valeur, par ballot. Lorsque des produits du pays sortent par la même route, ils paient $7\frac{1}{2}$ sahibkirans par charge de 10 pouds.

En Perse les droits de douane sont affermés, et les commerçans trouvent souvent le moyen de faire avec les fermiers des arrangemens qui leur valent quelques épargnes. Jadis il n'était pas fort difficile de les tromper; mais à Tawriz les fermiers actuels ont introduit un système d'espionnage, qui empêche la fraude.

AFGANISTAN.

Quelques soient les tracasseries que font subir les douaniers persans aux caravanes, elles ont du moins l'avantage de parcourir un pays étendu, obéissant au même souverain. Mais dés qu'elles arrivent dans le pays des Afgans, elles se trouvent à la merci de différens petits seigneurs, dont chacun les regarde commme de bonne prise, et les rançonne de toutes les manières. Ce n'est

Digitized by Google

que dans le Caboul que l'ancien droit de $2\frac{1}{2}$ % ad valorem s'est maintenu, mais on le prélève sur 6 différens points du pays, de manière que chaque marchandise le paie à plusieurs reprises. Il y a 8 douanes à passer sur la route de Caboul à Boukhara, et les caravanes sont peu sûres de s'en tirer à bon marché. Les droits de passage se prélèvent ou directement d'après le nombre des charges, et sur une vérification sommaire de leur contenu, à laquelle on peut même échapper par des cadeaux.

TURKESTAN.

A Boukhara et à Khokhan on ne prélève aucun droit de transit ni de sortie, mais seulement un droit d'entrée de $2\frac{1}{2}$ % pour les Musulmans sounnites, et de 5% pour tous les autres. Le Gouvernement informé de l'arrivée d'une caravane, la fait recevoir à la frontière par les douaniers. Les commerçans arrivant en Boukharie de Russie, sont reçus ainsi à Caghatam; ceux qui arrivent de Khokhan à Ura-Tuppa. Les frontières de Khokhan sont: sur la grande route de Boukhara, Khodjent; sur celle de Russie Tachkend et sur celle de la Chine Uch. Les caravanes qui ne sont pas destinées pour la capitale, paient le droit à la frontière même, et les négocians sont ensuite libres de se disperser. Les autres sont accompagnés par les douaniers jusqu'à la capitale.

Les négocians venant de Russie à Boukhara, sont obligés d'exhiber d'abord toute monnaie étrangère qu'ils portent sur eux, et d'en payer sur le champ le droit. Ensuite on met un sceau sur les marchandises contenues dans

Digitized by Google

des sacs ou des coffres et on compte le nombre de chameaux chargés d'objets d'un poids considérable. Après en avoir dressé une liste qui est expédiée à Boukhara, la caravane continue son chemin et s'arrête enfin dans un caravanséraï de la capitale.

C'est là que les marchandises sont visitées et évaluées par les douaniers, à l'aide d'un courtier et d'un négociant qui n'a aucune part dans la caravane.

Durant toute cette opération, qui dure quelquefois plusieurs jours, personne n'ose sortir du caravanseraï.

Le droit doit être acquitté sur le champ en monnaie, et le paiement ne peut être ajourné qu'à ceux qui offrent les garanties les plus sûres. Tout objet, à l'exception de l'eau de vie, peut être importé.

Le Kouch Bégui, ou premier Ministre et chef immédiat de la douane, se mêle souvent lui-même de l'examen des marchandises.

A Khokhan l'évaluation s'en fait avec moins de régularité, et toujours sans l'aide d'exports.

Les négocians sont donc obligés de s'entendre avec les douaniers, ce qui exige quelques sacrifices.

A Khiwa on observe une méthode semblable, mais il y existe beaucoup plus d'arbitraire. Quoique les marchandises qu'on exporte ne s'oient soumises à aucun droit, les caravanes sont obligées d'offrir des cadeaux au Khodjech- Mékhrem ou receveur-général, qui est aussi chef douanier. Les caravanes arrivant de l'étranger, sont reçues par lui à la frontière, conduites par ses agens jusqu'au caravanséraï à Khiwa, et là visitées et taxées par le chef

Digitized by Google

des douaniers, comme bon lui semble. Celles qui ne font que traverser le pays, paient $2\frac{1}{2}$ % de transit, et comme le Khan de Khiwa élève des prétentions sur une partie du steppe des Kirghiz, les marchandises qui vont à Orenbourg et qui en viennent, sont toujours rançonnées au passage du Kouwan-Déria par ses milices, qui arrêtent les caravanes pendant plusieurs jours, tournent et retournent en tout sens les marchandises, et font essuyer aux commerçans tous les affronts imaginables. Les Sultans Kirghiz profitent aussi de chaque occasion pour s'enrichir au détriment des négocians Boukhares.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

LES COMMERCANS ET LA MANIÈRE DE FAIRE LE COMMERCE.

Turquie.

De tous les pays de l'Asie occidentale, la Turquie entretient les relations les plus suivies avec l'Europe. Les individus qui s'occupent de ce commerce, sont des négocians européens établis en Turquie, et des Grecs pour la plupart natifs de l'île de Khios, et dont un petit nombre resté sont sujets turcs, la plupart s'étant fait naturaliser ailleurs.

Les Grecs, les Arméniens, et les Arméniens catholiques, et parmi ces derniers beaucoup d'habitans d'Alep, qui n'ont pas changé de nationalité, n'ont guère de relation directe avec l'Europe. Pour jouir aux douanes des mêmes privilèges que les Européens, ils paient une redevance au fisc, et forment une classe séparée, nommée „Bératli".

Les banquiers du pays, ou Sarafs, forment une caste plus puissante que la précédente. Les plus grands capitaux sont réunis dans leurs mains. La plupart sont arméniens. Leur influence est immense à cause du système d'administration actuel. La Porte donne à ferme les charges de gouverneurs, avec le droit de prélever,

Digitized by Google

soit tous les impôts, soit une partie, dans tout un pachalik, district, ville ou village. Le nouvel administrateur étant obligé d'avancer au fisc une partie du fermage, et de lui fournir des garanties pour le paiement du reste, se trouve dans la nécessité de s'adresser à quelque banquier de la capitale, qui se charge de ces débours.

Celui-ci, pour se garantir à son tour, entretient au près de son client, un agent qui surveille toutes les rentrées, et accapare le commerce de la province. Ce système d'administration a été changé dernièrement par une ordonnance du Sultan; pourtant il existe encore de fait si non de droit.

Moyennant ces banquiers, il est facile d'opérer des paiemens par lettres de change dans les provinces avec lesqu'elles ils se trouvent en relations; mais sans leur intermédiaire, de semblables transferts ne s'opèrent que difficilement. Les affaires de change avec l'Europe se trouvent exclusivement entre les mains d'Européens.

Outre les négocians étrangers en possession du commerce de la Turquie avec l'Europe, mais presqu'exclus, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, du commerce intérieur, outre les Bératlis, établis dans les ports de mer et commerçant avec les différentes échelles de l'empire, la Grèce et quelques autres points de l'Orient ainsi qu'avec l'intérieur de la Turquie, enfin outre les Sarafs, les commerçans peuvent encore être divisés en négocians en gros, colporteurs et détailleurs. Il n'y a que ces derniers qui, dans chaque ville, soient réunis en corporations, en payent au fisc un droit réparti sur eux d'après le montant de leurs reviremens. Les sujets étrangers qui se font recevoir dans ces corporations, sont tenus d'acquitter les mêmes charges que les Turcs.

Digitized by Google

Ceux-ci n'ont nullement l'esprit de commerce, ils craignent les embarras de ce métier, et s'ils se font marchands, ils ne s'éloignent pas de leurs demeures.

En général ils sont propriétaires de caravanseraïs qu'ils louent, de gargottes, de cafés, de bains, d'échoppes dans lesquelles on vend des douceurs, des drogues, des épices, des armes, des habits, ou quelques étoffes du pays et d'Europe, achetées par eux en petites quantités.

Tout autre genre de commerce est entre les mains de Grecs, d'Arméniens et en partie aussi de Juifs. Il y en a qui empruntent de l'argent à gros intérêts pour pouvoir se faire une pacotille qu'ils colportent dans les villages, et dans les villes, et chez les peuples nomades. Ils achètent en retour les produits du pays qu'ils vendent à des négocians en gros et ceux-ci en forment des dépôts dans les principales villes de l'empire. Les foires existant presque dans chaque endroit à des jours fixes de la semaine, facilitent beaucoup ces échanges. Il y a aussi de grandes foires qui n'ont lieu qu'une fois par an; celle de Balik-Esser par ex. au nord est de Smyrne, réunissoit jadis des commerçans de la Perse et de la Syrie. Maintenant elle a beaucoup perdu de son éclat, puisque les relations commerciales dans le pays sont devenues plus réglées et plus faciles.

Des négocians riches font souvent des avances aux agriculteurs pour s'assurer de leurs produits à vil prix; ils envoient de même leurs commis dans l'intérieur pour y faire des achats. Voués à des occupations semblables et renommés pour leur esprit d'entreprise, les habitans de Kaïssar se répandent dans toute l'Asie-mineure. Les Arméniens qui forment le plus grand nombre des habitans de la ville de Gouroum, près de Siwas, établissent

Digitized by Google

souvent des membres de leurs familles à Alep et à Damas, et c'est par leur intermédiaire, qu' Arzéroum et Trapézonte p. ex. se fournissent des tissus de ces villes. On expédie en retour, d'Arzéroum: des peaux de buffle recueillies en Arménie, ou importées de la Russie, en y joignant de nombreux troupeaux de moutons, qu'on fait partir pour la Syrie. Trapézonte opère ses paiemens en toiles de chanvre. Les habitans de Gouroum font aussi en été un commerce très animé avec les nomades qui viennent camper dans leurs environs. C'est d'eux que Siwas tire le poil de chèvre, la laine, les grénettes qu'on expédie à Smyrne et à Alep et les fourrures dont une partie va, par Arzéroum, en Russie. On paie principalement ces nomades en blé, récolté dans les plaines fertiles du Kizil-Yrmak.

De même que Siwas est l'entrepôt principal pour du poil de chèvre, et de la laine du Courdistan, Diarbékr est le dépôt des noix de galle, dirigées sur Smyrne et Alep; Kaïssar possède de grandes provisions de garance, de grénettes, de poil, qu'elle fournit a Smyrne, et elle expédie en même tems dans l'intérieur: des peaux, de la viande séchée et du suif. Tocate a perdu toute son importance depuis que les caravanes de la Perse ont pris une autre direction. Arzéroum est une place de quelque importance par ses liaisons avec Trapézonte, la Perse et la Russie; elle est le centre d'une vaste province, dont les habitans viennent s'y approvisionner de marchandises européennes; mais depuis que Tawriz et Trapézonte sont les principaux abboutissants des caravanes, depuis que des Européens établis dans ces deux villes, se sont emparés du commerce avec l'étranger, et qu'après la guerre avec la Russie Arzéroum a perdu un grand nombre de ses habitans les

Digitized by Google

plus industrieux, il est réduit de 100,000, à 20,000 habitans et ne peut plus être regardé que comme une place secondaire.

Telles sont les places de commerce les plus importantes dans l'intérieur de l'Asie-mineure; parmi les ports de mer de la Turquie, Constantinople et Smyrne occupent le premier rang. Les affaires s'y font de la même manière qu'en Europe, et dans la première de ces villes il y a même une Bourse ou salle de réunion pour les négocians. Les ventes s'y opèrent au moyen de courtiers, dont un grand nombre est Juif. Les affaires de change s'y font pour la plupart par Vienne, pour où le courrier autrichien part de Constantinople deux fois par semaine. La capitale de l'Empire ottoman communique outre cela tous les 14 jours avec Boukharest et Yassy par la poste russe. Des bateaux à vapeur y portent des lettres de Smyrne en 36 heures, d'Odessa en 48, de Galatz en 40 heures, et de Trapézonte en 4 jours. Des communications régulières par pyroscaphe existent aussi entre Smyrne, la Grèce et l'Egypte.

Ce n'est qu'à Constantinople et à Smyrne qu'on fait des reviremens considérables; mais dans l'intérieur de la Turquie il est impossible de vendre à la fois de grandes quantités de marchandises et les négocians européens p. ex. ceux établis à Trapézonte, sont obligés de débiter leurs marchandises à de petits marchands, par 10 à 12 pièces et à 3 ou 4 mois de terme. On dit qu'une maison de commerce anglaise à Trapézonte, qui avait toujours en magasin des marchandises pour 300,000 de piastres, n'a jamais pu vendre sur place (jusqu'en 1836,) pour beaucoup plus de 500,000 piastres par an. A Arzéroum les placemens sont plus faciles qu'à Trapézonte. Là, comme

*

Digitized by Google

dans toutes les autres villes de la Turquie, les ventes se font rarement à un terme qui dépasse 6 mois. Les négocians en gros, tant ceux du pays, que quelques uns des Européens établis en Turquie, sont aussi obligés, pour faciliter l'écoulement de leurs marchandises, de les donner en vente à des détailleurs, avec lesqu'els ils règlent leurs comptes à la fin de chaque semaine; mais aussitôt qu'une étoffe passe de mode, on en fait des habits, qui sont envoyés à des foires de village pour y être vendus. La meilleure époque pour de semblables opérations, est celle qui suit immédiatement la récolte. Cette méthode lente et mal assurée d'un débit qui ne procède que par petites quantités, prouve combien la Turquie est encore arriérée; mais les négocians qui s'y sont établis, malgré toutes ces difficultés, trouvent un grand secours dans l'honnêteté des Turcs. Ceux-ci paient en général leurs dettes, quoique ce ne soit pas toujours au terme.

PERSE.

Ceux qui entretiennent des relations avec la Perse, n'ont pas à se louer de la même bonne foi de la part des négocians de ce pays, et ne leur font crédit que par nécessité. Mais ce n'est pas seulement la mauvaise volonté qui fait manquer les Persans à leurs engagemens, ils se mettent aussi souvent, par des spéculations extravagantes, dans l'impossibilité de pouvoir satisfaire leurs créanciers. En revanche le commerce en Perse jouit d'un immense avantage sur celui de la Turquie, c'est que les marchandises s'y débitent en gros, et trouvent toujours des acheteurs. Celles d'Europe y jouent maintenant un grand rôle. Elles y sont importées par des Européens,

Digitized by Google

des Arméniens de Russie et de Turquie et des Persans. Leur entrepôt est à Tawriz. Il y a dans cette ville 3 maisons de commerce anglaises dont l'une a des compagnons à Trapézonte et à Arzéroum, une autre une commandite à Téhéran. Elles font venir leurs marchandises droit d'Angleterre, et les chefs s'y rendent fort souvent eux-mêmes, pour faire choix de nouveaux articles capables d'attirer des chalands. Ils importent outre des toiles en coton, des objets en acier, de la faïence, du sucre, du rom etc. La valeur de ces articles a été portée en 1837 à 2,350,000 roubles en assignats.

Outre les négocians anglais, il y à Tawriz une riche maison de commerce Grecque de Constantinople, et un Arménien catholique d'Alep qui retire aussi ses marchandises de la capitale Turque. Divers négocians Grecques de Constantinople, ont également fait en 1837, à compte commun, des envois de marchandises à Tawriz, et y entretenaient à cette fin un commis. Les importations faites en 1837 par les trois maisons prises ensemble, ont presque égalé celles des négocians anglais. Leurs marchandises étaient en général de meilleure qualité que celles introduites par 23 Arméniens de Russie, dont deux avaient fait des achats à Hambourg, les autres à la foire de Leipzig. Les premiers avaient frété un bâtiment droit de Hambourg pour Constantinople; les autres ont continué à suivre la voie de Trieste. Un de ces Arméniens a même visité l'Angleterre, mais sans y faire d'achats.

Les articles qu'ils importent en Perse, consistent en indiennes allemandes et anglaises, fort varieés; en mouchoirs, camelots, draps ordinaires et moyens, en crystaux et porcelaines, en verroterie, acier, sucre etc. Le montant de ces articles a été:

Digitized by Google

en 1832	de	960,000	Rbl. ass.
— 1833	—	432,000	— —
— 1834	—	478,000	— —
— 1835	—	2,124,000	— —
— 1836	—	2,959,000	— —
— 1837	—	4,312,000	— —

Quelques Arméniens ont appris la langue allemande, et font leurs affaires à l'européenne. En voici la marche ordinaire. L'argent qu'ils retirent de la vente des marchandises européennes en Perse, est transmis à leurs compatriotes qui y arrivent des provinces transcaucasiennes, pour acheter des étoffes persanes. Ceux-ci en reçevant cet argent, leur assignent en paiement de la soie de Chirwan ou de Chéqui, qui est envoyée à Moscou où on la solde en lettres de change sur l'étranger. Munis de ces traites, les Arméniens se rendent eux-mêmes en Allemagne, et ils les y emploient pour payer leurs achats. Lorsque le terme auquel ils ont vendu leurs marchandises à Tawriz, est plus long que celui que leur accordent ceux dont ils ont acheté la soie, ils doivent absolument disposer d'un capital double, pour pouvoir payer la soie à tems et faire de nouveaux achats à l'étranger. Les marchandises de Leipzig arrivent à Tawriz, en automne, et au printems les Arméniens partent de nouveau pour l'Allemagne. Plusieurs d'entre eux ont des commis ou associés à Tawriz et même à Moscou, tandis qu'eux-mêmes se trouvent en courses continuelles. Les commerçans arméniens ont sur les négocians d'Europe l'avantage d'avoir peu de besoins et de nè craindre aucune fatigue. Les débauches et les excès auxquels s'abandonnent les Arméniens de Tiflis, qui passent l'hiver à Tawriz, sont une exception à la règle générale.

Digitized by Google

Dans leurs relations avec la Perse, dans le courant des 15 dernières années, les Arméniens ont prouvé jusqu'à l'évidence leur aptitude au grand commerce, et aux spéculations compliquées. Ils paraissent l'emporter sous ce rapport sur les Russes, car depuis que les riches négocians de Chouga, Possiline, qui, pendant plusieurs années avaient fait des affaires très considérables en Perse, ont mis un terme à leurs envois, ce qui eut lieu en 1835, le commerce de marchandises russes est tombé entre les mains de quelques Arméniens et Persans. Mais vu que tous les capitalistes de ces deux nations s'occupent du commerce des marchandises d'Europe, il n'y a que les petits capitalistes qui fréquentent la foire de Nijnii-Novgorod. Ils y achètent quelques indiennes des fabriques de Chouya et d'Iwanowo, des nanquins, des mouchoirs, des toiles de lin, du fer, du cuivre, de la faïence, des porcelaines, des crystaux, de la verroterie etc. tout cela de la dernière qualité. Ces marchandises après avoir descendu le Wolga, jusqu'à Astrakhan, sont expédiées par Tiflis à Tawriz, ou par mer à Recht.

On les paie principalement en cotonnades ordinaires de Perse, à l'usage des habitans de l'Arménie russe et des provinces musulmanes sur la côte de la mer Caspienne.

Quoique les habitans de la Perse prennent aussi une part fort active au commerce de marchandises européennes, c'est toujours à Constantinople qu'ils font leurs achats, n'ayant pas encore poussé leurs voyages jusque dans les pays de fabrication mêmes.

Les plus pauvres parmi eux se contentent de faire leurs emplettes à Arzéroum. Les prix élevés auxquels se vendaient en 1835 les marchandises européennes en Perse,

Digitized by Google

prix qui engagèrent des Arméniens de Tiflis à faire venir des marchandises russes des magasins de cette ville pour les vendre avec profit à Tawriz, décidèrent les Persans à se porter en grand nombre à Constantinople au printems suivant. Ils y achetèrent des marchandises d'Angleterre à des maisons anglaises, et à des Grecs de Khios. Elles consistaient en toiles de coton, en indiennes imprimées à cylindre et en shawls de coton.

Tous les Persans jouirent alors d'un crédit sans bornes, et ils surent tirer parti de l'aveuglement des vendeurs, saisis d'une espèce de vertige à l'aspect du nouveau marché qui s'ouvrait en Perse. Mais bientôt ceux-ci apprirent que les prix y avaient baissé; les acheteurs devinrent plus rares, et à la fin de l'année 1836, les négocians persans étaient débiteurs de ceux de Constantinople, pour la somme de plus de 7,000,000 de Rbl. en assignats, dont jusqu'en 1838 très peu de chose a été payé. Les marchandises européennes dont on importa en Perse, dans le courant de cette malheureuse année, pour la valeur de 30,000,000 de roubles, se vendaient alors au dessous du prix d'achat, et firent essuyer aux commerçans jusqu'à 20% de perte. Mais leur bon marché en facilita tellement le débit, que pendant l'hiver de 1836 à 1837, les prix avoient déjà considérablement haussé. Dans l'espoir de se remettre par de nouveaux reviremens, les Persans firent en 1837 tous les efforts imaginables pour rétablir leur crédit à Constantinople. A cette fin ils achetèrent à de longs termes et à des prix exorbitans, de la soie, des noix de galle et d'autres produits de la Perse, qui furent envoyés en Turquie pour acquitter leurs dettes; mais en ajournant de cette manière leur propre chûte, ils mirent tous les étrangers qui font le commerce en

Digitized by Google

Perse, dans la position la plus désagréable, car les prix des marchandises européennes avaient baissé au dessous du prix auquel elles auraient dû se vendre, pour rembourser le négociant de ses avances ; les produits du pays au contraire se vendaient à des prix très élevés et le crédit de tous les marchands persans se trouvait ébranlé.

Ils ne réussirent pourtant pas à rétablir leur réputation à Constantinople, et les maisons Grecques avec les quelles ils y avaient entretenu les relations les plus fréquentes, prirent la résolution d'établir elles-mêmes des commandites en Perse. C'est ainsi qu'en 1837 les Persans ne purent acheter des marchandises européennes à Constantinople que pour 2,000,000 de roubles, qui furent payés argent comptant, et il arriva plusieurs fois que de l'argent envoyé à Constantinople par d'anciens débiteurs, mais sous des noms supposés, pour y faire de nouveaux achats, fut confisqué en Turquie sur la demande des créanciers. A en juger par les fortunes des négocians persans, ils ne parviendront probablement jamais à acquitter leur dette.

Tous ceux qui font le commerce à Tawriz, peuvent être divisés en trois classes, en négocians qui importent des marchandises de l'étranger; en marchands en gros, qui les achètent de ceux-ci (classes qui sont souvent réunies) et en détaillans. Ces derniers sont établis au bazar, qui forme une galerie voûtée, contenant deux rangées de boutiques. Des deux côtés se trouvent de nombreux Caravansaraïs. C'est là que sont les magasins des marchands en gros. Ceux qui trafiquent du même article, se réunissent ordinairement dans la même enceinte. Les négocians étrangers ont aussi leur résidence dans des caravansaraïs.

Digitized by Google

Les commerçans en gros ne paient d'autre droit, que celui des douanes, mais les boutiquiers réunis en corps sont sujets également aux autres impôts. L'état de commerçant est fort estimé en Perse et les premiers fonctionnaires du royaume, ainsi que le clergé, s'occupent du négoce.

La manière dont se traitent les affaires à Tawriz, est la suivante: aussitôt que des marchandises arrivent de l'étranger et que le vendeur a fait annoncer par son courtier qu'il est disposé à les vendre, les acheteurs viennent dans son magasin. Si l'arrivage est considérable, plusieurs marchands se réunissent pour en faire l'acquisition ensemble. Les prix des marchandises varient moins que les termes auxquels on les vend. L'escompte usuel pour les ventes des marchandises anglaises, russes et persanes est $1\frac{0}{3}$ par mois, pour les marchandises d'Allemagne $1\frac{1}{4}\frac{0}{0}$, de manière que vendre p. e. une marchandise russe à 10 mois de terme, c'est en diminuer le prix réel de $10\frac{0}{0}$. Le terme indiqué dans le contrat de vente pour le paiement des marchandises, n'est souvent qu'un terme fictif. Dans ce cas l'acheteur convient encore d'un terme réel, auquel il s'oblige de payer. Quelquefois il se réserve le droit d'opérer le paiement avant le terme, car le vendeur n'est pas toujours disposé à recevoir l'argent à toute époque, pour ne pas perdre les intérêts élevés qu'il a à recevoir de l'acheteur. Les marchandises ne sont presque jamais vendues à moins de 3 mois de terme: des termes même de trois ans sont très fréquens. Jamais des Persans ne se décident à conclure promptement un marché; ils hésitent toujours plusieurs jours, pendant lesquels les courtiers tâchent de toutes les manières de concilier les prétentions des deux parties contractantes. Ils reçoivent du vendeur

Digitized by Google

1% du prix de la vente, en récompense de leur peine et 12% de ce courtage sont déduits au profit des commis du vendeur. Les contrats sont passés par écrit, et les sujets russes font toujours légaliser les leurs au consulat de Russie.

Les commerçans persans ont la mauvaise habitude de retirer leur parole pendant les premières 24 heures, après avoir conclu un marché, et il arrive même, que des Persans rendent au vendeur les marchandises après les avoir déjà reçues, sous prétexte qu'ils les ont trouvées moins bonnes qu'elles ne leur avaient paru au premier abord. Ils inventent en même tems tous les mensonges imaginables, pour se disculper de ne pas remplir leurs obligations, et ce n'est qu' avec beaucoup de peine qu'on peut les contraindre à acquitter leurs dettes. Aussi ne le font ils que lorsqu'ils croient nécessaire de soutenir leur crédit et en vue d'obtenir de leurs créanciers la livraison de nouvelles marchandises. Quoique les sujets russes jouissent de grands privilèges à l'égard de faillites de sujets persans, le gouvernement de ce pays craint tellement de prendre une mesure sévére à l'égard de ces négocians, surtout lorsque ce sont des personnes qui jouissent d'une certaine considération, qu'il est fort difficile de faire respecter ses droits. Le meilleur moyen pour échapper à toutes difficultés, c'est d'échanger les marchandises européennes contre des produits du pays, lorsque ceux-ci se trouvent sur place.

Les négocians européens le font quelquefois.

Des marchands des autres villes de la Perse n'arrivent pas souvent à Tawriz, dont les habitans se chargent eux-mêmes de l'expédition des marchandises européennes dans l'intérieur du pays. Ils suivent eux-mêmes les caravanes,

Digitized by Google

ou les font accompagner par leurs commis. L'argent retiré de la vente des marchandises européennes, est expédié par des exprès. On opère aussi quelquefois des remises par le moyen de lettres de change, ce qui d'ailleurs est rare à cause du manque de crédit

Tout le commerce dans l'intérieur de la Perse, à l'exception de celui de Tawriz, est entre les mains des indigènes. Des Arméniens de Russie se rendent pourtant à Kachan et à Ispahan pour y acheter des soieries et des cotonnades, et en 1837 quelques uns vinrent à Tawriz avec un petit capital, pour détailler sur place des marchandises européennes, qu'ils avaient acheté à leurs compatriotes. Une maison anglaise a en outre une commandite à Téhéran et des Européens font quelquefois eux-mêmes des achats de soie dans le Ghilan, et de noix de galle à Soouk-Boulak dans le Courdistan.

Les plus grands capitaux qui se trouvent dans l'intérieur de la Perse, sont sans doute entre les mains des habitans d'Ispahan, qui entretiennent des relations suivies avec tout le royaume, et dirigent même la plus grande partie du commerce avec l'Inde. Chiraz n'est sous ce rapport qu'une dépendance d'Ispahan. On prétend que le plus riche négociant de cette place fait un revirement annuel de 600,000 tomans et l'Iman-Djoumé ou chef ecclésiastique héréditaire, emploie un capital de 100,000 tomans dans son négoce. Les foires si nécessaires encore en Turquie, ne le sont pas en Perse, et il n'y en a que fort peu, car les Persans vivent réunis dans de grands villages, qui possèdent des bazars bien fournis. Ceux des grandes villes sont très vastes, solidement bâtis, et étalent un luxe et une variété d'objets, qu'en Turquie on ne trouve qu'à Constantinople, et les magasins des plus gran-

Digitized by Google

des villes de la Turquie, p. ex. d'Arzéroum), ne peuvent être comparés à ceux d'une ville d'importance moyenne en Perse (p. e. de Khoï). Les routes y sont en général plus sûres, le peuple y est enclin au luxe; les commerçans sont entreprenans, actifs et protégés par les autorités. Dans l'intérieur de la Turquie au contraire, les habitans n'ont que fort peu de besoins factices, et ne conçoivent pas la nécessité de travailler pour acquérir des objets dont leurs ancêtres pouvaient se passer.

AFGANISTAN.

L'Afganistan offre au commerce encore beaucoup moins de facilités que la Turquie. C'est un pays aussi sauvage que pauvre; cependant la ville de Caboul réunit déjà les élémens d'une grande prospérité commerciale. Les Afgans eux-mêmes ne s'occupent que du commerce en gros. Les individus natifs de la tribu Lohanie, vont d'un côté aux Indes et de l'autre à Boukhara, et quelques uns sont même établis dans cette dernière ville.

Jadis beaucoup d'Afgans passaient aussi de Peïchaver à Badakhchan et à Khokhan, mais cette route a été barrée maintenant.

Les négocians afgans jouissent de beaucoup de considération et d'immunités dans le pays, et quoique avides d'argent, ils agissent avec beaucoup plus de bonne foi que les Tadjiks et les Hindous. Le commerce en détail est entièrement entre les mains d'individus de ces deux dernières nations, qui font parfois aussi le négoce en grand. Les Hindous s'occupent principalement du métier de courtiers, de colporteurs, et parcourent les campagnes, tandis que les échoppes dans les villes appartiennent aux

Digitized by Google

Tadjiks. Les affaires de banque se font uniquement par les Hindous, puisque la loi de Mohamed défend de prêter de l'argent à intérêts. A Caboul il est facile d'avoir par leur intermédiaire des lettres de change sur l'Inde et Boukhara; mais à Candahar et à Hérat on ne sourait se procurer la moindre somme d'argent.

A Caboul les commerçans sont beaucoup moins opprimés que dans les pays environnans. Les propriétaires de boutiques et de magasins sont les seuls individus de la classe marchande, réunis en corporations et soumis à un impôt régulier. Chaque branche de commerce occupe une division séparée dans le beau bazar de Caboul, qui a 600 pieds de long sur 30 de large. On observe le même ordre dans les bazars des autres villes de l'Afganistan. Hérat et surtout Candahar, possèdent de beaux magasins et caravanseraïs; mais ils ont été désertés par le commerce qui y gémit sous le poids d'une oppression barbare.

Toutefois plus l'état des commerçans devient précaire, plus les profits individuels doivent augmenter.

Il n'est donc nullement étonnant, que les marchandises anglaises et indiennes coûtent à Caboul le double de ce qu'elles reviennent à Bombay, et une pièce d'indienne qu'on achète à Londres à raison de 10 roubles en assignats, et qui en coûte 15 à Tawriz, ne se vend pas à Caboul à moins de 30 à 36, et à Boukhara de quarante deux ou même de quarante cinq roubles.

Observons encore que les Afgans qui font le commerce des Indes, sont obligés de hausser d'autant plus le prix des objets qu'ils en importent, qu'ils gagnent fort peu sur les marchandises de leur propre pays, expédiées dans l'Inde. La vente de chevaux afgans p. ex. ne donne que des bénéfices fort minces, puisqu'ils sont de peu de

Digitized by Google

valeur, et que leur transport est excessivement coûteux. Le commerce des fruits frais est fort incertain, et il n'y a que les fruits secs et l'assa-foetida, qui offrent une marge constante et suffisante. Les négocians afgans accompagnent toujours eux-mêmes leurs marchandises. En concluant un marché, ils ne passent jamais entre eux de contrat par écrit; il suffit de se donner la main devant des témoins; mais lorsqu'ils ont à faire à des Tadjiks ou à des Hindous, les Afgans ne manquent jamais de coucher sur papier les conditions du marché. Dans l'intérieur du pays le commerce consiste le plus souvent en trocs, puisque le manque de manière y est fort sensible.

TURKESTAN.

Sous le rapport commercial, les Boukhares sont beaucoup plus avancés que les Afgans, car ce n'est pas un peuple de guerriers mais d'industriels. Il est vrai que les maîtres du pays, les Ouzbeks, paraissent être moins aptes au commerce, et s'en occupent plus rarement que les Afgans; mais ils sont suffisamment remplacés par les Tadjiks, qui ne respirent que le commerce. Les Juifs de Boukhara y prennent aussi une part active, et font souvent des voyages jusque dans le Turkestan chinois; car les relations de la Boukharie avec ce pays ne sont entretenues que par des négocians du Turkestan indépendant, les habitans de la Chine n'osant quitter leur territoire. Le commerce dans l'intérieur de Boukhara et de Khokhan est entièrement libre. Les négocians mahométans du pays ne sont sujets à aucun droit, mais les non croyans indigènes, ainsi que les étrangers qui séjournent au delà d'un an à Boukhara, doivent payer deux tangas par mois. Les

Digitized by Google

Chrétiens ou les Juifs qui se rendent dans l'intérieur, sont munis d'un sauf conduit, et s'ils ne sont pas suspects, on ne s'oppose nullement à leur sortie du pays.

Les étrangers qui résident à Boukhara même, sont obligés de louer au caravansérai un magasin qu'ils paient ½ tilla par mois. On y trouve aussi des pièces moins grandes qui sont à meilleur marché. Cette règle est aussi suivie dans la ville de Khokhan.

Khiwa est rarement visité par des commerçans étrangers, et un non Musulman n'oserait jamais s'y présenter.

Le commerce des habitans du Turkestan peut être divisé: 1) en commerce avec l'étranger, savoir: la Russie, la Chine, la Perse, l'Afganistan, où ils se rendent souvent eux-mêmes en caravanes. 2) En trocs avec les nomades des environs, soit que ceux-ci viennent chez eux, ou que les Boukhares et les Khiwiens colportent leurs marchandises dans les campemens de ces nomades; 3) en commerce intérieur, qui se fait principalement aux foires établies dans chaque ville et village; 4) en trafic aux magasins et bazars dans les villes principales du pays.

A Boukhara trois bazars surtout sont dignes d'attention. Dans l'un d'eux on vend toute espèce de tissus; dans l'autre des habits cousus, des harnais, de la vaiselle, et de la quincaillerie; le troisième est occupé par des changeurs de monnaie et des banquiers indiens.

La foule qui se coudoie aux bazars est immense et en mouvement continuel. Elle les quitte subitement aux heures de la prière.

Il y a aussi dans la ville de Boukhara, plus de 25 caravansérais, dont quelques uns, les plus anciens, sont bâtis en briques, les autres en clayonnage. C'est là que s'établissent les marchands en gros. De semblables édi-

Digitized by Google

fices se trouvent aussi dans les autres villes de ce pays. La ville de Khiwa n'en possède qu'un seul. Il y en a un de même à Ourghendj, mais il est abandonné actuellement, tout le commerce du Khanat de Khiwa s'étant concentré dans la capitale de ce pays. Dans toutes les villes de cette principauté, il n'y a point de bazars. Les boutiques mêmes y sont rares, et tout le commerce se fait aux marchés. Le pays de Khokhan est beaucoup plus avancé sous ce rapport; chaque ville y possède au moins un caravanséraï, et Khokhan fait un commerce qui ne le cède pas beaucoup à celui de Boukhara.

Les relations entre la Russie et les états du Turkestan, sont uniquement entretenus par des habitans de ces derniers pays, car il est rare que des sujets russes, à l'exception de quelques Tatares, viennent en Boukharie ou à Khiwa. Les Boukhares riches se rendent rarement eux-mêmes en Russie; ils y envoient leurs commis, ou prêtent la somme qu'ils destinent au commerce à des compatriotes pauvres, qui sont souvent obligés de la leur rendre avec 30% de bénéfice. Ceux-ci restent en Russie, jusqu'à ce qu'ils trouvent le moyen de placer avantageusement leur parcotille. Les 30% sont regardés comme la moitié du bénéfice à réaliser, et par conséquent les patrons exigent de leurs commis, qu'ils leur en procurent le double. Dans les derniers tems ces gains paroissent pourtant avoir diminué.

La défense de prêter de l'argent à intérêt, étant assez scrupuleusement observée à Boukhara, gêne beaucoup les opérations commerciales, et elle empêche les négocians d'employer plus de la moitié de leur capital à l'achat des marchandises qu'ils expédient en Russie, afin de disposer du reste, pour faire à tems de nouvelles acquisitions dans

Digitized by Google

le pays. Il est toutefois possible d'obtenir de l'argent à Boukhara par l'entremise des Hindous, quoique l'oppression qu'on leur fait endurer, en ait déjà chassé un grand nombre, et rende les autres plus circonspects. Jadis ils donnaient des traites sur la Russie et sur Caboul, mais jamais sur Méched, vu les dangers qui menacent les caravanes au passage du pays des Turcomans. Par la même raison, toutes les marchandises destinées à être expédiées par cette route, ne peuvent être achetées qu'argent comptant. Néanmoins les grands bénéfices, que fait espérer le commerce des peaux de mouton, engage tant les Boukhares que les Persans à s'aventurer sur cette voie. Ces derniers se rendent aussi avec leurs marchandises, sous la garantie de quelque Turcoman, dans les camps de ces nomades. Les Turcomans ne vont de même en Perse que lorsqu'ils ont quelque garant parmi les habitans de ce pays.

Des sujets russes abordent quelquefois sur la côte orientale de la mer Caspienne à Manguichlak et aux embouchures de l'Atrek. Ce premier endroit n'est visité que par les Musulmans d'Astrakhan. Ils y arrivent en bateaux chargés de marchandises russes; les Turcomans en donnent aussitôt avis à Khiwa, et des caravanes partent immédiatement de là, pour échanger leurs produits contre ceux de la Russie.

Lorsque des bâtimens russes arrivent d'Astrakhan sur la côte turcomane, et s'arrêtent à Houssein-Kouli, Gûmuch-Tépé, ou à l'embouchure de l'Atrek, et que la nouvelle de leur arrivée se répand dans le steppe, le peuple afflue sur les bords de la mer, pour faire des achats.

Digitized by Google

Tout ce qui ne peut être vendu sur place, est confié à des colporteurs turcomans qui parcourent le pays. Il y en a qui se font prêter de l'argent par leurs riches compatriotes, et vont ensuite faire le commerce à leur propre compte. Faute de monnaie il se fait principalement en trocs.

Les camps des Kirghiz sont aussi souvent parcourus par des colporteurs, soit Kirghiz qui ont fait leurs achats dans un des pays voisins, soit russes ou boukhares. Les marchands mêmes, appartenant aux caravanes qui traversent le steppe des Kirghiz, s'y arrêtent souvent pour détailler une partie de leurs marchandises. Les Kirghiz n'ont point de foires quoiqu'il y en ait, à jours fixes, dans toutes les villes et villages des pays de Boukhara, de Khokhan et de Khiwa, ainsi que dans les camps des Ouzbeks et des Turcomans, surtout lorsqu'ils se fixent quelque part. Tous les habitans des environs s'y réunissent alors et on y trouve étalés par terre, toute espèce de produits du pays, et même quelques marchandises étrangères; chaque genre d'objets occupent un emplacement séparé, avec tout autant de régularité que dans les bazars des grandes villes. — A Boukhara il y a même des foires où s'opèrent de très grands reviremens. Telle est celle qui a lieu dans un village nommé Permass à 50 verstes de la ville de Boukhara, où se fait surtout un immense commerce de coton.

Mais de semblables facilités ne peuvent pas dédommager les commerçans du manque général de crédit, conséquence de l'inconstance et de la mauvaise foi des habitans. Aussi est il reçu à Boukhara, que chaque ache-

Digitized by Google

teur peut rendre la marchandise au vendeur dans le courant de 8 jours. Il faut d'ailleurs une patience extraordinaire pour marchander avec un Asiatique. Il se passe p. ex. des journées entières avant qu'un Kirghiz ne se décide à accepter le prix qu'on lui offre, quand même on lui accorderait sa demande de prime abord, car son insatiable avidité l'entraîne sans cesse à de nouvelles exigences, lors même que ses premiers désirs ont été satisfaits.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

APERCU GÉNÉRAL DU COMMERCE.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire sur le commerce de l'Asie occidentale: 1) que la variété des produits d'un pays à l'autre, n'est pas assez grande pour alimenter un échange fort animé entre ces deux pays, mais que cette variété se retrouve dans les limites de chaque pays, entre les différentes contrées dont il se compose. Elle dépend de l'élévation et de la nature du sol, ainsi que de l'industrie et le genre de vie des habitans. Le riz p. ex. se trouve également en Turquie, en Perse, en Afganistan et dans le Khanat de Boukhara, mais il ne croît que dans des plaines basses et marécageuses; de manière, qu'il forme dans chacun de ces pays un objet d'échange avec les produits des districts de montagne. L'échange entre les produits des champs, et ceux des troupeaux des nomades, forme la base de tout ce commerce. 2) L'industrie manufacturière n'a pas fait assez de progrès dans aucun de ces pays, pour donner une supériorité marquée aux marchandises de l'un ou de l'autre et assurer ainsi à ces marchandises des marchés étendus et un débit constant, tel que celui dont jouissoient les produits manufacturés de l'Inde.

Quoique les Persans p. ex. aient surpassé tous leurs

Digitized by Google

voisins sous le rapport de l'industrie, leurs marchandises ne se sont jamais répandues en grande quantité, for au delà des limites de leur patrie.

3) Le rôle important qu'a toujours joué l'Inde dans le commerce de l'Asie occidentale, est dû à son climat et à son industrie. Elle fournit de l'indigo, du sucre, et des épices, objets qui ne peuvent mûrir que sous un ciel brûlant. Son industrie est favorisée par l'extrême bon marché de la main d'oeuvre et l'excellente qualité de la matière première. Les cotonnades des Indes, qu'on confectionne du coton longue soie, propre seulement aux climats chauds, ne peuvent manquer d'être supérieures à tous les tissus de l'Asie occidentale, qui ne produit que du coton à courte soie. Les articles par lesquels l'Inde se fait payer les marchandises qu'elle fournit, consistent en or et argent, en soie de Perse, en fruits qui ne prospèrent que dans des pays tempérés, en chevaux en assa foetida, en garance etc.

4) Le commerce de la Chine a également acquis une importance très grande dans toute l'Asie centrale, parce que outre de l'argent en lingots, il procure du thé dont l'usage y est général. Les retours sont faits en bétail et en marchandises russes et indiennes.

5) Le nord a aussi sa part des produits de l'Asie occidentale. Il en retire les objets qu'il ne produit pas du tout, ou qu'il lui convient d'y acheter, comme la soie, le coton, diverses drogues et couleurs etc. L'Asie centrale ne possède aucun article dont elle puisse conserver le monopole, même à l'égard de la Russie. Elle entretient néanmoins avec ce pays les relations les plus fréquentes, car elle ne peut se passer du fer, du cuivre, et

Digitized by Google

de l'or qu'il lui fournit. Beaucoup d'objets ouvrés d'Europe, sont devenus en Asie des articles de première nécessité.

6) Les objets manufacturés de l'Asie ne trouvent d'acheteurs européens qu'en Russie, à cause du grand nombre de peuplades asiatiques qui habitent cet Empire. Les marchands russes transportent en outre des fabricats asiatiques d'une contrée de l'Asie à l'autre.

7) Le commerce de l'Europe avec l'Asie-mineure, a un autre caractère que celui avec l'Asie centrale. L'Anatolie est un pays accessible de tous côtés, et facile à exploiter. Par conséquent les calculs peuvent y être faits avec plus d'assurance; la spéculation y trouve un champ plus vaste. Il s'en suit qu'on exporte de l'Asie-mineure pour l'Europe, nombre d'articles que celle-ci produit également, pourvu qu'ils présentent une marge quelconque à l'entreprise, et ce n'est plus la nécessité mais l'utilité qui forme la base de ce commerce.

Passons maintenant en revue le commerce extérieur des divers pays de l'Asie occidentale.

Commerce entre la Russie et le Turkestan.

La valeur des objets échangés entre la Russie et le Turkestan, s'est constamment accrue; elle était en 1825 de dix millions de roubles, et s'élève maintenant à 16 et même 18 millions. Quoique cette augmentation ait eu lieu, tant pour les marchandises exportées de la Russie, que pour celles qu'on y importe, le bilan est constamment défavorable à la Russie, et la différence doit être soldée en or. C'est surtout dans les 5 ou 6 dernières années, que les Boukhares ont emporté beaucoup de mé-

Digitized by Google

taux précieux. Le développement de l'industrie manufacturière en Russie, y favorise le débit de quantités toujours croissantes de coton et de coton filé boukhares. Les nanquins et autres étoffes grossières qui en sont fabriquées dans les gouvernemens de Kasan et de Wiätka, trouvent beaucoup d'acheteurs parmi le bas-peuple en Russie et les habitans de l'Asie. Quoique les prix du coton et du coton filé aient baissé, et que les Boukhares ne réalisent plus les mêmes bénéfices qu'autrefois, on peut encore en regarder le débit comme assuré pour une longue suite d'années.

Ce commerce est toutefois menacé par la rivalité du coton qu'on pourrait retirer du Mazandéran à un prix moindre. Celui d'Amérique est nécessairement renchéri par son éloignement.

Parmi les exportations de la Boukharie, les cotonnades occupent la première place après le coton filé. La plus grande partie de cette marchandise retourne dans les campemens des Kirghiz, qui les paient en produits de leurs troupeaux. Cet échange qui se fait sur la frontière de la Sibérie, devient de plus en plus important, et augmentera tant que l'Angleterre ne cessera pas d'acheter du suif à la Russie; car la graisse des moutons obtenue des Kirghiz, passe à St. Pétersbourg et de là à l'étranger. Les fourrures que portent en Russie, tant les Kirghiz que les caravanes de Khiwa, de Boukhara et de Khokhan, sont destinées aux marchés de la Chine.

A mesure que la valeur des objets importés du Turkestan en Russie augmente, les retours ne peuvent manquer de devenir plus considérables; mais cet accroissement paraît forcé. L'objet dont les habitans du Turkestan peuvent se passer le moins, est le fer ouvré et non ouvré.

Digitized by Google

Plus leurs besoins augmentent, plus ils en achètent. La vaisselle en fer de fonte remplace chez eux celle en cuivre, qui n'est envisagée que comme un objet de luxe, dont le débit dans un pays aussi pauvre, ne peut pas être considérable. Les cotonnades européennes, le principal article dans le commerce de l'Orient, trouvent beaucoup moins de débit dans le Turkestan qu'on ne devrait le croire. La raison en est en grande partie la pauvreté du peuple, qui se borne au strict nécessaire. C'est ainsi qu'on ne vend dans le Khanat de Khiwa, la plus sauvage des oasis du Turkestan, que pour 40,000 à 50,000 roubles de cotonnades de Russie. Celles d'Angleterre, venant de Caboul, font sans aucun doute à Boukhara beaucoup de tort aux produits de la Russie; aussi vend-on dans le Khokhan, où les marchandises anglaises ne pénètrent que rarement, trois fois plus d'étoffes russes, qu'à Boukhara. Ce qui contribue à y faciliter le débit, c'est que de Khokhan elles peuvent être expédiées à Kachgar et à Badakhchan. Les draps de Russie réputés un objet de grand luxe dans tout le Turkestan, y trouvent un écoulement constant, quoique fort limité et passent même en Afganistan. On importe enfin dans ces pays des youfts pour une valeur double de celle des draps, ainsi que des couleurs venant d'Amérique et dont le débit dépend de l'état variable de l'industrie manufacturière en Boukharie.

Commerce entre le Turkestan et la Chine.

Il est impossible de préciser le montant du commerce qui se fait entre le Turkestan et les provinces chinoises limitrophes. Les Kirghiz échangent du thé contre du bétail. Les habitans des Khanats de Boukhara et de

Digitized by Google

Khokhan, ne peuvent y porter que les objets qu'ils reçoivent de Russie et des Indes et quelque peu de soie de leur propre crû. Ils sont probablement aussi, comme les Russes, les intermédiaires entre les nomades et les Chinois pour l'échange du bétail, dont des parties très considérables sont envoyées dans l'intérieur de la Chine. Les retours consistent en thé, porcelaine, musc, rhubarbe et en argent en lingots ou yambes (monnaie chinoise de la forme d'un fer à cheval, portant le timbre du Gouvernement). En 1832 il est arrivé à Boukhara 200,000 livres de thé. En supposant que $\frac{1}{4}$ en était du thé vert ou noir, qui s'y vend 5 à 6 roubles la livre, et le reste du thé en briques, qui vaut 3 fois moins, la valeur de ce principal article du commerce chinois n'a pas surpassé 500 à 600 mille roubles.

Commerce entre le Turkestan et la Perse.

Le commerce entre Boukhara et Khiwa d'un côté, et la Perse de l'autre, est de très peu d'importance. Ne pouvant pourtant pas se passer des peaux de mouton de Karakoul, les Persans sont obligés d'entretenir ces relations, quoique rendues très précaires par la haine qui existe entre les Shias et les Sounnis, les dangers de la route, et le peu d'objets que la Perse peut offrir en retour des importations de Boukhara.

Commerce entre le Turkestan, l'Afganistan et l'Inde.

Le commerce entre Boukhara et Caboul est infiniment plus conséquent (*), 3000 charges de chameaux tout au

(*) Avant l'année 1809 la douane de Caboul étoit donnée à ferme pour 25,000 roupies et celle de Ghazni pour 7000. Maintenant, quoique

Digitized by Google

plus y arrivent annuellement des Indes, la moitié consiste en indigo (pour 1,000,000 de roubles) quelques centaines de charges en sucre et épices (pour 200 à 300 mille roubles) et le reste en cotonnades (à 4000 roubles la charge. La moitié à peu près des cotonnades et de l'indigo, passe au delà des montagnes du Hindou-Kouh; la douane Bamian la plus avancée du pays de Caboul sur cette route, a été donnée à ferme en 1835 pour 50,000 roupies ou 4166 livres sterling. Le droit qu'on y prélève étant de $2\frac{1}{2}$ % de la valeur des marchandises qui passent par cette douane, il s'ensuit qu'il y en a eu au moins pour la somme de 3,600,000 de roubles. La douane de Ghazni, située de l'autre côté de Caboul, sur le chemin qui conduit aux Indes, a été affermée en même tems pour 80,000 roupies. Il y eut donc un revirement d'au moins de 5,800,000 roubles, Joignons y encore les bénéfices sûrement fort considérables des fermiers, ainsi que la valeur des marchandises soustraites à la douane, et nous nous convainquerons, en déduisant toutefois le montant des retours, que la valeur à laquelle nous avons taxé les marchandises importées de l'Inde, doit approcher de la vérité. Il en arrive aussi dans l'Afganistan par Candahar et par le Sindh, mais bien moins que par Ghazni.

Depuis que les chevaux du Turkestan, surtout ceux de grande valeur, sont peu recherchés aux Indes, les Afgans ne peuvent y porter en retour, que du safran, de la garance, de l'assa-foetida et des fruits. Un poud de raisins secs, coûte à Caboul $4\frac{1}{2}$ roubles environ et un poud

---

le droit de douane soit resté le même, la première rapporte 140,000 roupies, l'autre 80,000.

Digitized by Google

d'amandes 7 roubles. En y joignant 100% de bénéfice et en calculant la charge d'un chameau à 12 pouds, ce qui fait 125 roubles par charge de chameau, on trouve qu'il faut au moins 8,000 chameaux pour transporter des fruits pour une valeur de 1,000,000 de roubles. Ceci prouve jusqu'à l'évidence les difficultés qui doivent s'opposer au développement du commerce européen dans ces contrées, ainsi qu'aux progrès de la richesse commerciale de ce pays si dénué de ressources. Ces difficultés resteront les mêmes lorsque des pyroscaphes anglais remonteront l'Indus jusqu'à Attock. Le débit des marchandises qu'ils y porteront rencontrera partout les mêmes obstacles car le pays de Boukhara aussi ne saurait payer les marchandises qui y arriveront, qu'avec l'or de Russie l'argent de la Chine, quelques produits manufacturés russes, des chevaux, et un petit nombre d'objets de son propre crû, qui ne sont consommés qu'à Caboul. Cette circonstance obligera les Boukhares, de resserrer leurs relations avec les pays au sud de l'Hindou-Kouh, et de se lier plus étroitement avec le nord, où leurs produits trouvent un débit constant.

Commerce dans l'intérieur du Turkestan.

Les provinces agricoles du Turkestan, entretiennent en outre un commerce fort étendu avec les peuples nomades qui les entourent, car il est basé sur les besoins réels des deux parties. Les objets d'échange, consistent d'un côté en esclaves, chevaux, chameaux et chèvres; en laine, en diverses étoffes de laine et de poil de chameau, en peaux, en fourrures et en un peu de soie de l'autre: en blé, cotonnades, soieries, et toute espèce d'objets ouvrés dans

Digitized by Google

ces pays, ou importés de l'étranger par leurs habitans On prétend que la quantité du bétail vendu annuellement par les Kirghiz sur la frontière de Russie, et dont la valeur est de 3 à 3½ millions de roubles par an, ne dépasse pas celle qu'ils échangent dans les Khanats de Khiwa, de Boukhara, de Khokhan, et en Chine. Les Ouzbeks nomades, ainsi que les Turcomans, contribuent encore à augmenter ce commerce.

Commerce de la Perse.

Ces derniers entretiennent aussi des relations avec la Perse sur toute leur frontière méridionale, mais elles sont souvent interrompues par les incursions qu'ils font dans les provinces limitrophes de la Perse et la crainte continuelle qu'ils inspirent.

La Perse a presque cessé de communiquer avec ses voisins à l'est. Les relations établies entre elle et les pays des Afgans et des Béloutches, étaient basées sur le transit des produits de l'Inde. Celui-ci a cessé. Pourtant la Perse tire encore par le golfe Persique diverses marchandises indiennes dont elle ne peut se passer, telles que sucre, indigo, épices, et acier. Ses habitans sont en outre habitués aux cotonnades indiennes. Le commerce entre la Perse et l'Inde repose donc sur une base solide, quoique l'Inde pourrait bien renoncer aux objets que la Perse lui envoie en retour. Ils consistent en chevaux tabac, soie, et monnaies. Tout ce commerce se fait à Abouchéher; il est augmenté par les marchandises anglaises qui y arrivent également de l'Inde, ainsi que par les produits de l'Arabie, et le revirement local de ce port peut être évalué à 6 ou 8 millions de roubles par an.

Digitized by Google

Les provinces méridionales de la Perse tirent par cette voie plusieurs marchandises européennes meilleur marché qu'elles ne leur parviennent par l'entremise de Trapézonte ou de Recht. La valeur des objets arrivés en 1835, 1836 et 1837 dans le premier de ces ports, a été de 85 millions de roubles, et il en est parti pour la somme de 37 millions. Ces chiffres représentent pour la plupart les échanges de l'Europe avec la Perse; pourtant parmi les trois principaux articles exportés de ce pays, la soie, la noix de galle et le tabac, ce dernier est destiné en entier à la Turquie et non à l'Europe.

Malgré l'accroissement surprenant du commerce de Trapézonte dans le courant des 8 dernières années, son état actuel n'offre qu'une perspective fort triste. Tous les efforts des spéculateurs européens ont échoué jusqu'à présent, dans la découverte de nouveaux objets pour les retours de la Perse. C'est toujours la soie produite dans une seule province de ce royaume qui doit faire face à tous ses besoins et cela dans toutes les directions. On y joint l'or et l'argent de Russie pour la valeur de 3 à 4 millions de roubles par an; mais cette somme est loin de suffire aux exigences du commerce. Il est donc très probable que les relations établies entre l'Europe et la Perse subiront une grande altération.

Les échanges de ce pays avec la Russie n'ont subi depuis nombre d'années aucun changement. On en exporte annuellement des marchandises pour sept millions de roubles environ, et on y importe des produits russes pour 3 à 4 millions, en soldant le bilan argent comptant. Les exportations de la Perse consistent en cotonnades à l'usage des habitans des provinces russes au Transcaucase, et leur valeur s'élève à 4,000,000 de roubles.

Digitized by Google

Viennent ensuite 3000 à 4000 pouds de soie, des soieries, des tapis, des shawls et autres tissus en laine, des fourrures, des fruits, et un peu de coton et de coton filé. Tout cela est payé en monnaie d'or et d'argent, en cuivre, fer, cotonnades, soieries, draps, objets en métal, couleurs etc.

La Russie est donc le seul état tributaire de la Perse, comme de le l'Asie centrale. Ce qui entrave le commerce de ces pays avec le reste de l'Europe, le manque de retours, n'est pas à craindre à l'égard de la Russie. Ces retours peuvent même être considérablement augmentés, et jamais le commerce entre deux pays n'a été plus favorisé par la nature, plus clairement indiqué par elle, que n'e l'est celui entre la Russie et la Perse. Il ne tient qu'à leurs habitans d'en profiter, et aux gouvernans de les y encourager.

Commerce de l'Europe avec l'Asie-mineure.

A l'égard de l'Asie-mineure, la Russie ne jouit pas des mêmes avantages. Toutes ses fabriques sont dans le nord de l'Empire, ses mines se trouvent en Sibérie. Pour arriver jusqu'à la mer noire, ses produits ont une énorme distance à franchir. Les marchandises des autres pays de l'Europe atteignent donc les ports de l'Asie-mineure à moindres frais, que celles qui viennent de la Russie, à l'exception des produits du crû de la Russie méridionale, tels que le blé, le suif, les peaux etc.

Il n'y a aucun doute, que le commerce de la Turquie asiatique avec l'Europe seule, est plus considérable que celui de tous les autres pays de l'Asie occidentale, pris ensemble, avec l'Europe et l'Inde. Sa position au

Digitized by Google

tant que ses inépuisables ressources, favorisent ces relations, auxquelles on peut prédire un développement toujours croissant.

Conclusion.

Les causes qui entravent principalement la marche du commerce en Orient, sont les suivantes 1) le manque total de crédit personnel des commerçans. On est en droit de les croire toujours de mauvaise foi, et l'opinion publique ne fait jamais justice d'un homme qui manque à sa parole, puisqu'elle n'est pas regardée comme sacrée.

2) Le peu de garanties réelles que trouvent tant les personnes que leurs propriétés, dans des pays où tout est à la merci des puissants, et où nul tribunal n'accorde un appui à l'offensé. L'intégrité des juges est souvent suspecte, et les actes judiciaires manquent de ces formalités protectrices qui sont si nécessaires.

3) Le manque de confiance, qui relâche les liens sociaux, empêche aussi toute correspondance commerciale; il ne pourrait donc y avoir d'avis donnés et suivis, si même les communications en Asie étaient plus faciles et plus sûres.

4) Ces circonstances s'opposent à l'entreprise de spéculations, car nul ne saurait obtenir des notions sûres sur la marche des affaires dans un endroit éloigné; nul ne peut calculer les frais d'un envoi, nul ne peut savoir s'il arrivera à tems, et ne trouvera pas le marché encombré. De semblables mécomptes sont fort communs, et puisqu'un négociant ne se décide pas facilement à confier ses marchandises à un tiers, et à le charger de les vendre, on les colporte d'un endroit à l'autre, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé des acheteurs.

Digitized by Google

5) Le maître est donc presque toujours obligé d'accompagner ses marchandises.

6) Il s'en suit de même, que les reviremens des capitaux ne peuvent être que fort lents, et que par conséquent les bénéfices présumés doivent être assez considérables, pour laisser une marge dans les cas même les moins favorables.

Si en dépit de toutes ces difficultés, le nombre des commerçans en Orient a toujours été fort grand, si nous avons vu entretenir des relations entre les pays les plus éloignés et braver tous les obstacles, c'est que de toutes les conditions celle de négociant offre le plus de chances d'indépendance, et en cas de succès, les bénéfices les plus considérables. La caravane est le camp nomade du négociant; ses occupations ne sont pas pénibles; l'espoir d'un grand gain flatte son avidité; l'incertitude perpétuelle dans la qu'elle il se trouve, convient à l'insouciance du caractère asiatique. Les richesses que répandent les caravanes dans les pays qu'elles parcourent, engagent le gouvernement à leur accorder toujours quelque protection. Ce n'est pas la stabilité du caractère oriental, mais l'ignorance des négocians, et la nécessité, qui leur ont fai. suivre toujours et les mêmes routes et le même systêmet Ils ont suffisamment prouvé dans les derniers tems combien ils sont portés à s'élancer dans de nouvelles carrières.

Le commerce de l'Asie a infiniment gagné depuis que des Européens s'y sont introduits. Une chaîne de communications établie entre des maisons européennes, qui se trouvent dans les principaux centres des reviremens commerciaux, doit y donner un tout autre aspect aux affaires. Les profits des spéculateurs baisseront; les mar-

Digitized by Google

les Kirghiz et les Turcomans; ils doivent donc nécessairement cultiver les objets demandés par ces peuplades et ne peuvent s'occuper d'autres branches d'industrie, telle que la culture du ver à soie, qui leur procureraient des bénéfices plus considérables. Leur industrie manufacturière doit également se borner aux articles à l'usage des nomades. Comme leur commerce avec ces peuplades ne consiste qu'en échanges, toute hausse des prix de leurs denrées serait sans objet. Le blé p. ex. étant plus cher à Boukhara qu'en Sibérie, les Kirghiz y vendent aussi leurs moutons à un prix beaucoup plus élevé qu'en Russie. Mais les habitans de ces oasis ne sont pas seulement dépendans des nomades qui les environnent, ils le sont aussi pour un grand nombre d'objets, nommément pour l'or, le fer, et le cuivre de la Russie qui peut leur imposer telles conditions qu'elle veut.

Rapports entre la population et le territoire.

La population de ces pays agricoles du Turkestan est très considérable. A Khiwa et à Boukhara elle paraît être à peine susceptible d'un grand accroissement, et dans le premier de ces états on s'est vu souvent obligé de défendre l'exportation du blé, craignant qu'il ne manquât aux habitans. Il est fort douteux si le steppe au sud de l'Oxus pourrait fournir des moyens de subsistance à un peuple berger plus nombreux que les Turcomans, mais il paraît être sûr, que si ces nomades voulòient un jour se fixer, ils trouveraient dans leur pays beaucoup de localités qui se prêteraient à l'agriculture, et pourraient ainsi nourrir une population plus nombreuse, telle qu'elle s'y est trouvée jadis. Ces mêmes observations peu-

Digitized by Google

vent aussi s'appliquer à une partie du steppe des Kirghiz, qui, en proportion même de sa productivité, est moins peuplé que le pays des Turcomans. Ce fait résulte de ce que les troupeaux sont beaucoup moins nombreux chez les Turcomans que chez les Kirghiz.

La Perse, l'Afganistan et la Turquie, pourraient nourrir un nombre d'habitans infiniment plus considérable, si la population et la culture y étaient plus également distribuées. C'est principalement le cas dans les pays à irrigation, où on trouve à côté de déserts, des localités fort populeuses.

Dans tous les pays on voit souvent des nomades cultiver la terre, tant qu'ils se trouvent dans la misère, et abandonner leurs champs aussitôt qu'ils sont en état d'acheter une ente et quelque bétail. Rien ne prouve mieux la paresse des habitans, la productivité du terrain et la facilité qu'il y aurait d'y étendre la culture, au de là de ses bornes actuelles.

Capital des peuples bergers.

C'est ainsi qu'on y retire du sol un bénéfice bien inférieur à celui qu'on pourrait en obtenir en le cultivant. Les troupeaux mêmes ne sont souvent qu'un capital mort, qui ne donne aucun profit. Chez les grands propriétaires une partie des troupeaux reste dans un état entièrement sauvage. On a cependant de la peine à les persuader d'en vendre même une seule pièce. Ils craignent de dimmuer par là leur richesse, ne connoissant pas la valeur des objets qu'on leur offre en échange.

C'est donc l'ignorance où ils sont des besoins factices qui est une des principales causes de l'état arriéré de leur civilisation.

Digitized by Google

Propriété foncière.

Quelque grand que soit le capital représenté par les innombrables troupeaux appartenant aux peuples nomades de l'Asie, sa valeur doit nécessairement être inférieure à celle des terres cultivées; car, supposé même que la population nomade soit tout aussi nombreuse dans l'Asie occidentale, que celle des agriculteurs, les besoins de ces derniers étant plus considérables, ils ont besoin d'un revenu plus grand pour les satisfaire.

Dès les tems les plus reculés, la terre, devenue le domaine des hommes, a été partagée entre eux. C'est alors que la propriété foncière a pris naissance. Les nomades mêmes retournent chaque année à leurs pâturages habituels, pour éviter tout conflit entre eux; mais si chaque tribu prend ainsi possession d'une certaine étendue de terrain, ses nombres, pris séparément, n'acquièrent par là aucun droit de propriété individuelle. Il en est de même lorsque des peuplades nomades ensemencent des champs comme p. ex. la tribu turcomanne des Yamoudes, qui vient chaque année camper sur les bords du Gourghan et de l'Atrek, pour y labourer la terre et s'en éloigner après la récolte. Quiconque quitte sa tribu pour passer dans une autre, perd par là toute prétention au terrain occupé par la première, et ne peut en demander aucun dédommagement. Les droits individuels des hommes, sont nécessairement mieux précisés chez des peuples agricoles. Tous leurs intérêts se rattachent au sol, ce qui en augmente la valeur. Elle diffère beaucoup dans les divers pays de l'Asie. Dans la Turquie asiatique les terrains cultivables sont tellement abondans en comparaison de la

Digitized by Google

population, que chacun peut étendre ses champs à volonté; mais leur valeur augmente par la nécessité dans la quelle se trouve chaque cultivateur, de se mettre sous la protection d'une communauté déjà existante. Le prix des terres hausse par conséquent à mesure qu'elles sont plus rapprochées des villes ou des villages. Ce qui prouve l'abondance de terrain en Turquie, c'est qu'on y mesure les champs d'après le nombre de charrues nécessaires pour les labourer, ou d'après la quantité de grains qu'on peut espérer d'en récolter. L'usage d'une mesure si vague, prouve qu'on a trop de terrain pour songer à le mesurer avec certitude.

Il est évident que le terrain doit être plus cher là, où il ne peut être cultivé qu'à l'aide de l'irrigation, car sa valeur s'y constitue de deux élémens différens, de terre et d'eau. Les intérêts du capital employé à creuser les canaux, doivent être défalqués des revenus du champ arrosé par ces eaux. En Perse il est même reçu que, quiconque fertilise un terrain jusque là stérile, en l'arrosant, en acquiert la propriété pleine et entière à moins que qu'elqu'autre individu n'ait des droits plus anciens à faire valoir sur le terrain comme pâturage.

La quantité d'eau nécessaire à l'irrigation, sert souvent en Perse à mesurer les champs; du reste le mode d'évaluation y est le même qu'en Turquie ce qui prouve que le terrain y abonde. Dans les Khanats de Khiwa et de Boukhara au contraire, on en est très avare, et ou le mesure avec soin.

Le fisc, le clergé et les particuliers, se partagent la propriété foncière. Le fisc possède partout des biens fort étendus qu'il administre lui même, ou qu'il afferme à des employés de la couronne. On ne saurait douter que les

Digitized by Google

gouvernemens asiatiques ne se soient de plus réservés, n droit féodal de souveraineté, sur toutes les terres. C'est en vertu de ce principe que les monarques de la Perse ont assigné des terrains fort étendus à un grand nombre de diverses peuplades nomades qui campent dans les limites de leur royaume, obligées de fournir en tems de guerre un certain nombre de cavaliers. Telles sont aussi les relations établies entre les Ouzbeks nomades et l'Emir de Boukhara; la dépendance des tribus afganes du chef suprême de leur pays, peut être déduite du même principe. Nous voyons maintenant encore le gouvernement turc céder à des particuliers, pour une paie modique, la propriété de grandes portions de terrain qu'il ne peut exploiter faute de bras, et dont il s'est arrogé le domaine.

Les biens du fisc, proprement dits, se nomment dans ce pays „Moucatas". Ils servent maintenant d'hypothèque aux créanciers du trésor; leurs revenus dépassent de beaucoup les interêts de la dette publique. Leur administration est organisée comme celle des biens particuliers et il en sera question dans la suite.

En Perse la plus grande partie des domaines de l'état, est distribuée à titre de fiefs à des employés civils et militaires, soit pour un nombre d'années déterminé soit à vie, mais en tout cas les droits des feudataires expirent à la mort de chaque souverain, et ne revivent que lorsqu'ils ont été confirmés par son successeur. Le feudataire perçoit tous les revenus du fief, et se charge en revanche de l'acquittement des impôts qui pèsent sur lui. Les deux prédécesseurs du Schah actuel, ont considérablement augmenté leurs domaines, en exterminant un grand nombre de familles puissantes, et en confisquant leurs biens,

Digitized by Google

Le monarque actuel en a rendu une partie aux anciens propriétaires.

Dans les pays afgans les domaines de l'état sont employés de la même manière qu'en Perse. L'Emir de Boukhara distribue également des fiefs à ses serviteurs, en se réservant toutefois le revenu d'un grand nombre de biens. Dans le Khanat de Khiwa cet usage ne paraît pas exister.

Dans tous les pays mahométans, à l'exception de celui de Khiwa et d'une grande partie de l'Afganistan, le clergé est richement doté en biens immeubles, nommés „vakouls". Dans le Khanat de Boukhara il possède la moitié de tous les terrains en culture. En Turquie les propriétés foncières de l'église ne se bornent pas à des propriétés rurales; mais dans les villes, surtout dans les grandes, elle possède la plus grande partie du terrain sur lequel sont bâties les maisons.

De petites propriétés foncières peuvent difficilement exister dans des pays mal organisés et où les droits des individus ne sont pas suffisamment garantis par les lois et l'ordre public. Elles ne deviennent que trop aisément la proie des puissants. Tel a été leur sort dans une grande partie de l'Asie; mais la force du lien communal a conservé aux villageois plus de droits et d'immunités, qu'on n'aurait pu l'espérer. Là même, où des seigneurs se sont emparés du sol, les habitans n'ont jamais été réduits au servage, et ils ont partout conservé le droit de quitter les champs de leurs maîtres.

L'établissement des Spahis paraît avoir beaucoup contribué en Turquie à la conservation des petits propriétaires fonciers. On prétend que l'institution de ce corps de cavaliers, date du règne du sultan Mourad I. qui leur as-

Digitized by Google

signa leur paye soit en biens fonds non habités, dont ils acquirent la propriété, soit en leur accordant le revenu de l'impôt foncier de certains villages dans tout l'Empire. Cet impôt ne consistait alors qu'en dîmes. Quelques villages, surtout ceux habités par des Raïahs, ont pourtant toujours payé jusqu'à $\frac{4}{9}$ et $\frac{1}{7}$ de leur récolte.

Beaucoup de Spahis furent ainsi mis en possession de villages fort considérables, ce qui les obligea de fournir à l'armée un nombre portionné de cavaliers.

D'autres étaient tenus d'acquitter en outre divers services. Ces Spahis donnèrent naissance à une noblesse feudataire tellement formidable au pouvoir suprême, que le Sultan Mahmoud n'a pas osé commencer l'exécution de ses projets de réformes, avant d'en avoir exterminé les familles les plus puissantes. Il y en avait qui possédaient des provinces entières, et dont le contingent à lui seul formait une armée. Outre l'influence que leur donnait leur position dans les villages dont ils percevaient la dîme, ils se trouvaient ordinairement encore gouverneurs ou représentans du Sultan dans ces mêmes lieux. Leurs droits passaient de père en fils, et ces seigneurs devinrent par conséquent les protecteurs naturels de leurs administrés; mais en même tems ils furent le plus ferme appui du parti national qui s'opposait à toute innovation. Ce n'est qu'après s'être débarassé de ces chefs, que le Sultan organisa les troupes régulières et il permit à tous les Spahis, qui ne voulaient pas se soumettre au nouvel exercice, et au nouvel uniforme, de renoncer à leurs fiefs. Les biens rentrés dans le domaine du fisc tant par ces refus volontaires, que par la confiscation, sont revenus maintenant au trésor public. Il este toutefois encore en Turquie un nombre assez considérable de Spahis.

Digitized by Google

Dans les provinces orientales de l'Empire turc, il existe une classe de nobles qui ont exercé jadis sur le pays une autorité semblable à celle des seigneurs féodaux, autorité qu'ils ne tenaient nullement du Gouvernement turc. C'étaient des propriétaires nommés „Dérébeys", ou princes des vallées, qui, de leurs châteaux forts, perchés sur les sommets des montagnes, se soumirent le pays environnant, et acquirent une certaine autorité sur les habitans des plaines. A peine reconnaissaient ils le Gouvernement turc, et les pachas se trouvaient en guerre continuelle avec eux. Les querelles entre les Dérébeys eux mêmes ne cessaient jamais, et des bandes d'aventuriers parcouroient la province de Trapézonte et les contrées voisines et entraient au service de celui que les payait le mieux. Ils exploitaient le pays à leur profit, pillaient les caravanes et les voyageurs. Sultan Mahmoud a mis un terme à tous ces désordres; il a détruit ou démantelé tous les châteaux des Dérébeys, qui sont descendus maintenant au rang de simples propriétaires et n'ont conservé sur les villages environnans que l'autorité que le Pacha veut bien leur accorder, en leur confiant la perception des impôts, ou en imposant aux habitans quelque corvée à leur profit. Ils sont toutefois souvent nommés eux mêmes gouverneurs des endroits où se trouvent leurs biens.

Les villages soumis jadis à l'autorité des Dérébeys et des Spahis, jouissent d'une entière liberté depuis que leurs anciens maîtres ont disparu.

C'est donc à l'institution fondée par le Sultan Mourad, qu'est due en grande partie la conservation des petites propriétés territoriales en Turquie. Outre celles ci, il y aussi nombre de biens d'une grande étendue, que les propriétaires font labourer, soit par des fermiers à des

Digitized by Google

conditions fort variables, soit par des gens aux quels ils fournissent les bêtes de trait les instrumens aratoires et la semence. Dans ce dernier cas les laboureurs se réservent ordinairement pour leur travail la moitié de la récolte. On emploie aussi dans les travaux agricoles, des journaliers.

En Perse les circonstances ont été beaucoup moins favorables à la conservation de petites propriétés territoriales qu'en Turquie. Les troubles intérieurs qui l'ont ravagée des siècles, ont fait passer le sol entre les mains de la noblesse qui y est fort nombreuse. Il paraît aussi, que la nécessité d'arroser artificiellement les champs, ne favorise pas les intérêts des petits propriétaires, car à moins que l'état ou les communes ne se chargent de creuser des canaux et de faire des conduits, de semblables travaux ne peuvent être exécutés que par des capitalistes qui s'approprient ensuite tout le terrain arrosé par l'eau qu'ils ont ainsi obtenue.

Le système suivi par le gouvernement persan pour payer et récompenser ses employés, est excessivement onéreux pour les agriculteurs. Il leur assigne les revenus, soit des terres de la couronne, soit de villages appartenant à des particuliers, mais ces concessions n'étant faites que pour un tems limité et non à perpétuité comme aux Spahis en Turquie, les bénéficaires tâchent d'en tirer tout l'avantage possible, en pressurant les villageois. Lorsqu'on leur assigne des biens de l'état, ils s'y gérent en propriétaires perçoivent tous les impôts, et versent au trésor le surplus du montant de la somme qui leur est due. Dans les villages appartenant à des particuliers, le propriétaire continue toujours à prélever sa rente foncière, et le bénéficiaire s'approprie le revenu dû à l'état. Les

Digitized by Google

villageois ne trouvent un appui contre les exactions de ces nombreux tyrans, que dans leurs liens communaux. Jamais le propriétaire du terrain, ou le fisc, ne sont en relation directe avec leurs fermiers, pris individuellement, c'est toujours avec la commune qu'ils ont à traiter. Celle ci a seule le droit d'éloigner un fermier insolvable. Souvent même les bêtes de labour appartiennent à la communauté, et chaque agriculteur en loue autant qu'il lui en faut. Les baux des fermiers peuvent être conclus pour un terme de 99 ans tout au plus. Les propriétaires font aussi exploiter leurs terres par des journaliers ou des ouvriers, auxquels ils fournissent la semaille et les instrumens aratoires, en leur cédant pour le travail une partie de la récolte. Cette quote diffère dans les diverses parties de la Perse et se règle d'après la fertilité du sol et d'autres circonstances, mais elle paraît n'être jamais au-dessous de $\frac{1}{5}$ de la réoolte.

Dans le pays des Afgans les propriétaires fonciers et les agriculteurs se trouvent à peuprès dans la même position qu'en Perse, avec la différence que les Afgans sont partout propriétaires, et les Tadjiks pour la plupart fermiers, cultivant les terres soit de seigneurs afgans, soit de la couronne. Dans le Khanat de Khokhan les Tadjiks indigènes ont été également privés de la propriété foncière par les Ouzbeks, mais dans les états de Khiwa et de Boukhara ils jouissent des mêmes droits que ceux ci. Dans ces pays il n'y a ni noblesse ni classes privilégiées.

En Boukharie, beaucoup d'agriculteurs vivent en fermiers sur les terrains de la couronne ou du clergé. Les champs des particuliers sont cultivés pour la plupart par

Digitized by Google

les propriétaires mêmes, à l'aide d'esclaves (*). On paie ceux ci 600 à 1200 roubles par été, ce qui pronve combien la culture des terres y est lucrative, et combien les journaliers libres sont chers. En Khiwie les agriculteurs habitent des métairies isolées, situées au milieu de leurs champs, et le sol y est divisé en un grand nombre de petits propriétaires. Ce n'est qu'à l'aide d'esclaves qu'un propriétaire peut produire beaucoup au de là de sa propre consommation. et le Khan lui même ne fait labourer ses champs que par des esclaves.

(*) L'esclavage subsiste dans tous ces pays de l'Asie occidentale. En Turquie, en Perse, dans l'Afganistan, les esclaves ne sont pas nombreux; on ne les regarde en général que comme un objet de luxe, et ils y sont employés comme gardes des harems, et comme domestiques. Ils arrivent en Turquie de l'Afrique et de la Circassie. La Géorgie en fournissait jadis à la Perse, mais cette source est entièrement tari maintenant. La peuplade des Kaffres ou infidèles, habitant les montagnes de l'Himalaïa, entre l'Afganistan et le pays de Koundouz, et qui se trouve en guerre continuelle avec ses voisins, donne naissance à la plupart des esclaves qu'on trouve çà et là à Caboul. Les Ouzbeks de Koundouz en retirent un nombre de prisonniers beaucoup plus grand encore et ils en vendent en Chine, dans le pays de Khokhan etc. Dans le Turkestan les esclaves forment une partie fort considérable de lapopulation, c'est sur eux que roule l'industrie de ces contrées, tous les travaux pénibles y sont exécutés par des esclaves, et ils n'y sont plus regardés comme un objet de luxe, mais comme une partie constitutive de la richesse nationale. Il n'y a pas de campement Turcoman, quelque petit qu'il soit ou on ne trouve des esclaves, hommes et femmes. On en compte 30 à 40 mille en Khiwie et tout autant en Boukharie; les Kirghiz même en possèdent. Le plus grand nombre vient de Perse. Ce sont des prisoniers enlevés par les turcomans dans les incursions qu'ils font continuellement dans ce pays. En Khiwie il y a aussi beaucoup de Russes tombés au pouvoir des Turcomans aux pêcheries à l'embouchure de l'Emba. Les enlèvements sur la frontière de Sibérie par les Kirghiz, sont fort rares maintenant, et il n'arrive que très peu

Digitized by Google

Dans toute l'Asie les charges publiques pèsent principalement sur les cultivateurs, les capitaux des industriels ne pouvant être atteints que par des impositions indirectes (*).

Les corvées sont fort onéreuses et arbitraires en Turquie, et les impôts directes y sont également très considérables.

---

d'esclaves russes jusqu'en Boukharie. Les Kirghiz vendent souvent dans les tems de disette, leurs propres enfans, mais leur nombre ainsi que celui des Afgans, des Amaks et d'autres vrais croyans, réduits en esclavage par les Ouzbeks et les Turcomans, n'est pas très grand.

Le sort des esclaves est assez dur; il dépend d'ailleurs du caractère de leur patron. Les Turcomans sont regardés comme les maîtres les plus sévères et les plus cruels. Ceux des esclaves qui se trouvent au service du Khan de Khiwa, sont en général mieux traités que leurs confrères tombés en partage à des particuliers; pourtant ces derniers ont la possibilité de se racheter, tandis que les autres ne peuvent regagner la liberté que comme un don spécial. Les maîtres Khiwiens donnent souvent à leurs esclaves de petits champs, sur les revenus desquels ils font assez d'économies pour se racheter après quelque tems; on leur permet aussi d'exercer à cette fin quelques petites industries, qui sont très lucratives dans ce pays où la main d'ouvre est assez chère. Il y en a même qui obtiennent la permission d'exercer librement un métier, en payant une somme annuelle à leur patron. Les esclaves Khiwiens, qui ne sont pas natifs de ce pays, n'osent pas le quitter, même après avoir acquis leur liberté et le gouvernement leur assigne souvent dans ce cas des terres pour s'établir. Il est plus facile de quitter Boukhara. Dans les deux pays, tous les esclaves qui ne professent pas la croyance musulmane orthodoxe ou Sounni, sont obligés de l'embrasser. D'après une loi du reste rarement observée par les Turcomans, les adhérens à cette croyance n'osent jamais être réduits en esclavage.

(*) Les corps des métiers et des petits commerçans sont aussi partout sujets à des impôts qu'ils repartissent entre eux. Dans les cas d'urgences les Gouvernans commencent toujours la série de leurs exactions en pressurant le commerce, auquel ils supposent le plus d'argent disponible.

Digitized by Google

Jadis le Gouvernement turc se contentoit de la dîme et de la capitation payée par les Raïahs. Depuis on y a ajouté un impôt extraordinaire, nommé „Salian“ qui n'a aucune base déterminée, et dont le montant se règle sur les besoins du moment. Deux à trois fois par an, les Gouverneurs adressent leurs demandes à ce sujet aux chefs des communes, qui répartissent la somme à payer parmi les habitans de leur ville ou de village. En Perse l'impôt foncier a consisté également dans $\frac{1}{10}$ de la récolte, mais on y a ajouté dans la suite des droits sur le bétail, sur les vergers, les magnaneries, et une capitation sur les villageois; de manière que les charges ont été au moins doublées, et ne composent pas moins de 3 à 4 tomans par chaque famille d'agriculteurs. Les corvées au contraire y sont imposées d'une manière moins arbitraire qu'en Turquie, et ne sont très onéreuses que pour les habitans des villages situés sur les grandes routes. En Boukharie les fermiers de la couronne payent, toutes redevances comprises, $\frac{1}{4}$, et ceux du clergé jusqu'à $\frac{6}{10}$ de leur récolte. Les propriétaires ne versent dans les magasins du fisc que $\frac{1}{10}$ de la récolte en nature. Outre cela les vergers sont grévés d'un droit spécial, et les Raïahs payent une capitation.

Chaque famille ou foyer est frappé en Khirwie d'un impôt qui varie de 1 à 3 tillas. On prétend que la moitié de la population, à peu près, paye 3 tillas; $\frac{1}{3}$ deux tillas, et le reste un tilla.

Emploi des capitaux.

Nous avons vu que des capitaux fort considérables étoient représentés par les troupeaux si nombreux en Asie,

Digitized by Google

mais que les terres utilisées par les cultivateurs, devaient être d'une valeur beaucoup plus grande encore. L'agriculture absorbe sans contredit les plus grands capitaux; outre cela on en emploie aussi dans les villes en bâtissant des caravansérais ou des khans, des boutiques, des bains, et en Turquie des cafés. Jamais un propriétaire ne loue à des étrangers une partie de la maison qu'il habite, et l'on n'a pas non plus l'habitude de bâtir ou d'acheter des maisons, dans l'intention d'en tirer un revenu en les louant. Chaque famille tâche d'avoir son habitation séparée pour y être maître absolu.

En Turquie l'acquisition de biens-fonds, surtout dans les grandes villes, est facilitée par les prêts sur hypothèques que fait le clergé aux propriétaires. Le maître du bien-fonds engagé, stipule une certaine rente à payer à la mosquée dont sa propriété devient le „vakouf", mais il ne perd pas par là le droit de vendre son terrain, pourvu qu'à chaque mutation 10% du prix de vente soient payés à la mosquée.

Ces vakoufs sont transmis en héritage aux descendans du propriétaire, mais non à sa femme, et s'il a plusieurs enfans dont l'un meurt sans avoir de descendans, la mosquée entre pour toujours dans les droits du défunt. La plupart des terrains dans les grandes villes de la Turquie, étant déjà actuellement vakoufs, ou biens inaliénables du clergé, les personnes qui désirent y acquérir quelque propriété, se trouvent fort embarrassées. Des institutions semblables à celles de ces banques ecclésiatiques de la Turquie, subsistent aussi dans les autres pays mahométans.

Tout en s'enrichissant le clergé offre des garanties à la propriété particulière, qui se met ainsi sous sa pro-

Digitized by Google

tention. Dans l'état d'anarchie où se trouvent la plupart des pays asiatiques, cela n'est pas un mince avantage. Le clergé fait aussi lui-même des entreprises lucratives, et il y en a qu'il s'approprie exclusivement. Ce n'est que dans les pays de l'Asie les plus civilisés, que les particuliers trouvent à employer leurs capitaux de la manière sus indiquée. Les caravanséraïs p. ex. très nombreux en Turquie et en Perse, sont fort rares en Turkestan. A Khiwa il n'y a pas même de boutiques, et les commerçans étalent pour la plupart leurs marchandises en plein air, ou sous des hangards. Ce n'est qu'en Turquie, où les maisons ne sont pas entourées de murailles qui font de chacune d'elles un fort, que des échoppes peuvent exister dans des maisons habitées; partout ailleurs en Asie, elles doivent toujours être réunies dans des bâtisses à part ou sous hangards, ordinairement la propriété du fisc, ou des communes.

Ce n'est encore qu'en Turquie que les habitans ont l'occasion d'employer leurs capitaux à faire bâtir des navires marchands, qui leur donnent de grands bénéfices.

Dans toute l'Asie, vu le peu d'étendue des établissemens industriels, les gens riches font le plus souvent valoir leurs fonds dans le commerce, ou dans l'agriculture. Dans beaucoup de pays le commerce et l'agriculture offrent les seuls moyens d'utiliser un capital, aussi est ce l'occupation favorite de toutes les populations asiatiques; mais les négocians se trouvent continuellement embarrassés dans leurs opérations par la loi de Mohammed qui n'admet point d'intérêts. Si p. ex. 10,000 roubles ont été payés par le débiteur à son créancier à titre d'intérêts, pour l'emploi d'un capital de 100,000 roubles, les tribunaux, en cas de refus de paiement, n'adjugeront à ce dernier que 90,000

Digitized by Google

roubles, envisageant le reste comme ayant été payé à compte de la dette.

Ce manque de protection légale, n'a pas pu empêcher ces opérations si nécessaires; il a dû agir au contraire sur l'élévation du taux des intérêts. Dans les affaires de commerce on calcule en Turquie 1% d'intérêt par mois, mais ceux qui veulent placer leur argent avec sécurité, sont obligés de se contenter d'un bénéfice moindre, en achetant des „Schims" ou billets de trésor, qui ne rapportent que 8% et deviennent de tems en tems des objets de spéculation. Les domaines de l'état ou „Moucatas" dont nous avons parlé plus haut, leur servent d'hypothèque et les intérêts ont été payés jusqu'à présent avec régularité. Ce sont principalement des femmes turques qui achètent ces billets.

En Perse on ne paie jamais moins de 1% par mois et les intérêts s'élèvent souvent à 2 et 3% par mois; les villageois qui ne sont pas en état d'acquitter à tems les charges publiques, se voient souvent dans la nécessité de payer jusqu'à 5% par mois. On pourrait penser en conséquence, que les bénéfices des capitaux, employés d'une manière lucrative, sont beaucoup plus élevés en Perse qu'en Turquie, mais le taux élevé des intérêts a plutôt sa source dans l'avidité et la mauvaise foi des Persans qui, d'un côté tâchent d'obtenir les gains les plus demesurés de l'autre se soustraient de toutes les manières à l'obligation de satisfaire leurs créanciers. D'ailleurs quoiqu'on ne prête jamais de l'argent que sur des gages, le droit du créancier, de les vendre aussitôt que la somme n'a pas été restituée au terme fixe, n'est pas généralement reconnu. Partout en Perse il y a nombre de personnes qui font le métier d'usurier, et il règne tant de désordre

Digitized by Google

dans les affaires, l'insouciance et la prodigalité sont si grandes, qu'on trouve toujours l'occasion de prêter son argent à gros intérêts. Des négocians qui font les plus grands reviremens, sont souvent dans la nécessité d'emprunter de l'argent à 2 et 2 $\frac{1}{2}$ % par mois, et les femmes engagent continuellement leurs bijoux, leurs perles, et leurs shawls, pour acheter quelques nouveaux colifichets.

De semblables opérations se font avec beaucoup plus de difficulté dans l'Afganistan et en Boukharie, où l'on ne peut emprunter de l'argent qu'aux Hindous. C'est surtout à Boukhara, où la loi de Mohammed est observée plus strictement qu'ailleurs, que la défense de prêter à intérêt, entrave toutes les spéculations commerciales. En Khiwie il n'est pas rare de payer un intérêt de 7% par mois, mais ce n'est pas seulement la défense du prophète, c'est aussi la crainte de montrer ses richesses, qui rend les Orientaux si circonspects dans les affaires d'argent; l'habitude d'enfouir la monnaie, si générale en Orient, en est le résultat.

Ces mêmes circonstances s'opposent aussi à l'accumulation des capitaux, et on trouve en Asie incomparablement moins de fonds disponibles qu'en Europe. Tout y est sur une petite échelle. Les besoins des consommateurs y étant fort peu considérables, leurs dépenses le sont aussi. De grands capitaux n'y peuvent pas être mis en circulation et les reviremens sont si peu rapides, que les sommes ne se reproduisent que lentement. Le manque de moyens de circulation dans plusieurs pays, contribue aussi à entraver le marché des affaires. Enfin il arrive toujours dans ces contrées barbares et opprimées par des gouver-

Digitized by Google

nemens despotiques, des incidents fâcheux qui interrompent l'accumulation des richesses et anéantissent ou dispersent tout ce qui a été gagné et amassé durant nombre d'années.

Moyens d'existence que procure le travail.

Un semblable état de choses n'empêche pas, il est vrai, l'essor de l'industrie, mais il en ralentit les progrès. Son influence se fait aussi sentir dans les salaires en (*) général modiques en Asie, parceque la valeur du travail y est moindre qu'au sein d'une civilisation avancée.

Les besoins des ouvriers sont d'ailleurs si restreints, qu'ils peuvent se contenter de profits très modiques. La division du travail est peu avancée. Dans les villages surtout, chaque famille se suffit à elle-même, et les journaliers n'ont que peu d'occupation.

C'est pourquoi nous voyons les villageois se diriger p. ex. tous les ans, en grand nombre, de l'Anatolie sur Constantinople, pour y chercher du travail. Ils reviennent dans leurs foyers après avoir amassé un petit capital.

En Perse la cherté des comestibles rend les salaires plus élevés qu'en Turquie, mais en comparaison des prix des objets de première nécessité en Turquie et en Perse, les ouvriers ne gagnent pas moins dans un pays que dans l'autre. Les journaliers sont très mal payés à Boukhara et auraient besoin de la moitié de leur salaire pour payer le pain nécessaire à leur entretien, mais les fruits et d'autres objets moins chers y suppléent.

Malgré ce bas prix de la main-d'oeuvre, il est certain,

(*) Voyez le tableau au Chapitre V.

Digitized by Google

qu'en Khiwie et en Boukharie, chaque esclave tant soit peu industrieux et économe, peut amasser dans le courant de quelques années, une somme suffisante à son rachat, et ceux qui obtiennent de leurs patrons quelque petit coin de terrain pour le cultiver à leur propre profit, sont souvent en état de se racheter déjà après 5 ans écoulés. On leur donne en Khiwie ordinairement 300 sagènes par tête. Les maîtres qui accordent aux esclaves la permission de chercher de l'ouvrage hors de leur maison, exigent d'eux à Khiwe, une redevance de 75 à 100 roubles.

Le service de l'état, ainsi que celui auprès de riches particuliers, procure des moyens d'existence à une foule de gens. Nous avons vu que les gouvernemens payent ordinairement leurs employés, ainsi qu'une grande partie de leurs milices, en concessions de terres; d'autres reçoivent des rétributions en argent ou en blé. Les troupes régulières ne sont jamais payées autrement. Nulle part la manie de servir n'est plus générale qu'en Perse; toute la noblesse se trouve au service de l'état, et elle est richement rétribuée en terres. Chaque seigneur est environné d'une clientelle, dont le nombre augmente en proportion de son importance. Ces serviteurs sont mal payés, mais en revanche on leur donne l'occasion de s'enrichir en se faisant faire des cadeaux soit volontaires soit forcés.

Ils sont autorisés à mettre à profit de toutes les manières le nom et l'influence de leur patron. Ce système est suivi par les entourages du Schah, ainsi que par ceux du moindre employé. Les négocians mêmes ne peuvent se passer de plusieurs serviteurs, de manière que cette classe de

Digitized by Google

fainéans est assez nombreuse en Perse, pour jouer un grand rôle dans l'ordre social, et quoique l'habitude de se faire valoir par un nombreux entourage soit générale en Orient, elle n'est nulle part poussée aussi loin qu'en Perse.

Système monétaire.

L'Asie a toujours absorbé une grande masse d'or et d'argent qui lui a été fournie par le commerce européen. A mesure que la balance commerciale lui est devenue moins favorable, elle a été obligée de payer plus cher ces métaux qui ont fini par devenir assez rares. En même tems les gouvernemens, pressés par les besoins du moment, n'ont pu résister à la tentation de détériorer les monnaies. L'exemple en a été donné en Turquie. On prétend qu'il y circulait en 1836, 275,000,000 de piastres en Bechliks ou pièces de 5 piastres et 30,000,000 de piastres en billon. D'après leur aloi 190 piastres valent une livre sterling, mais grace aux opérations du gouvernement, elles se soutiennent à un cours presque double. On prétend que la monnaie d'or et la nouvelle monnaie d'argent, n'ont que 18% d'alliage; mais comme la plupart des paiemens se fait en Bechliks, chacun risque de perdre la moitié de sa fortune aussitôt que le gouvernement ne sera plus en état de soutenir le cours factice de la monnaie. Au commencement de l'année 1836, il avait même cessé ses opérations, mais il s'est bientôt vu dans la nécessité de les reprendre.

Elles ont été abandonnées de nouveau en Septembre 1838, et malgré les représentations du commerce de la capitale, on n'a pas voulu les recommencer. Jusqu'à cet-

Digitized by Google

te époque le Sultan sacrifiait dans ce but quelques millions de piastres par an, qu'il gagnait avec usure en acquérant des monnaies étrangères qu'il faisait réduire en monnaie turque.

Quoiqu'il y ait beaucoup d'argent étranger en circulation, les sujets turcs n'osent pas en recevoir, et dans toutes les grandes villes il y a des agens du fisc qui amassent la monnaie étrangère pour l'envoyer à Constantinople. La monnoie du pays est la piastre, qui vaut actuellement 21 copeks en cuivre et se divise en 40 paras. Il y a des pièces en argent de 5 et de 6 piastres et en or de 10 et de 20 piastres, frappées à l'européenne.

En 1835 le Schah actuel de Perse a également diminué de 8% le poids de la monnaie d'argent, parcequ'on en exportait en grande quantité en Russie, en Turquie et aux Indes. Elle contient fort peu d'alliage ainsi que les pièces en or. La plus petite monnoie de Perse est le „chahi" en cuivre, dont la valeur nominale est à peu près $5\frac{1}{2}$ copeks de Russie, quoique d'après son aloi elle dût être payée beaucoup moins cher. — 10 chahis font un panabate „(monnaie d'argent)" dont deux valent un „sahibkiran" — 9 sahibkirans valent un ducat de Perse (en or) et 10 un toman.

Du tems de Feth Ali Schah, les tomans valaient 12 sahibkirans. Ensuite on les convertit en une monnaie idéale de 10 sahibkirans, qui ne redevinrent une monnaie réelle que sous le règne actuel mais la diminution du poids des sahibkirans a élevé le cours du toman à 10 chahis au dessus de sa valeur nominale. Dans une grande partie de la Perse, on se sert généralement pour le calcul d'une monnaie idéale, nommée „réal" qui vaut 25 chahis. Le cours de change est tellement en défaveur de

Digitized by Google

la Perse, que le ducat de Russie, ou trois roubles en argent, est souvent payé d'un toman, tandis qu'on avait jadis l'habitude de donner 3 sahibkirans pour un rouble d'argent de Russie.

Nous avons déjà observé que les 3 à 4 millions de roubles en or et en argent importés annuellement de la Russie en Perse, ne couvrent pas le déficit de la balance commerciale du côté de Trapézonte, de l'Arabie et de l'Inde. Dans l'année que termina le 21 Mai 1821, il arriva aux Indes, par la voie de la Perse, 3,417,994 roupies, ou près de 8,000,000 de roubles, tirés de la Turquie et de la Russie; maintenant l'Inde en absorbe beaucoup moins, mais la Turquie et l'Europe, au lieu de fournir de la monnaie, en demandent. Ce qui contribue encore à élever le cours des monnaies étrangères, c'est le grand nombre de pélerins qui se rendent tous les ans de Perse à la Mecque, et qui ont besoin de ducats de Russie ou de Hollande pour le voyage.

En Perse on bat monnaie dans six endroits divers. Les personnes qui s'en chargent paient un fermage au fisc. Le métal dont on se sert, provient de monnaies étrangères, d'anciennes monnaies du pays, ou de la vaisselle que vendent les habitans; mais il est facile de prévoir que cet état de choses ne saurait durer, et le manque des moyens de circulation doit se faire sentir de plus en plus.

En Boukharie il est tel, qu'il est souvent difficile de se procurer deux à trois ducats au marché. La Russie et la Chine seules fournissent des métaux précieux à cette contrée, ainsi qu'à toute l'Asie centrale. On les réduit ensuite en monnaies du pays.

Les ducats ou „tillas" de Boukharie et de Khiwie, sont de très bon aloi, et valent 373 à 375 copeks en

Digitized by Google

argent. Ils ont cours dans tous les pays voisins et rivalisent en Afganistan avec les ducats de Perse.

La monnaie d'argent dans le Turkestan est le „tanga" dont le poids et le titre sont fort variables — 22 à 23 tangas de Boukharie valent en général un tilla, et 4 tangas de ce pays = 5 tangas de Khiwie. Dans le Khanat de Khokhan on frappe sou le nom „d'Ak-tanga" une monnaie en cuivre, peu argentée, dont 500 pièces valent un tilla d'après le taux légal, qui est fort au dessus de leur valeur intrinsèque. Le gouvernement de la Boukharie émet aussi des monnaies de mauvais aloi, mais faute de moyens de circulation, on les reçoit au taux légal.

Le cours et le poids du billon en cuivre et en laiton, nommé „poull" varient également. Les poulls de Boukharie valent ordinairement $\frac{1}{8}$ de copeks; ceux de Khiwa sont d'une valeur moindre. Dans l'Afganistan on emploie des roupies en argent de différente grandeur, et de la petite monnaie en cuivre.

L'art de frapper la monnaie est encore dans son enfance en Asie; en voici le procédé. Après avoir coulé le métal en barres rondes d'une dimension déterminée on le lamine. Il est coupé ensuite en petites pièces du poids de la monnaie, qu'on arrondit à l'aide d'un marteau. Puis on les place sur une enclume qui contient le coin, en tenant sur le revers de la pièce un pilon muni d'une empreinte, et un coup de marteau termine l'opération. A Tawriz elle a lieu dans un caravanséraï, à la vue de tout le monde et avec une célérité étonnante.

Bien-être du peuple.

Il nous reste encore à jeter un coup-d'oeil rapide sur l'influence qu'exercent les gouvernemens asiatiques sur

Digitized by Google

le bien être des peuples confiés à leurs soins. L'état des peuples de la Turquie a entièrement changé dans les derniers tems. Jadis les habitans des provinces occidentales de l'Asie-mineure, jouissaient d'une grande aisance. Occupant un pays fertile, ayant des besoins fort simples, ils payaient en outre fort peu d'impôts. Le pouvoir du gouvernement s'était suffisamment consolidé dans ces contrées qui depuis longtems avaient cessé d'être déchirées, soit par des guerres intestines, soit par des rixes entre la noblesse féodale, ni enfin par les brigandages des peuplades nomades. Ces maux n'étaient réservés qu'aux provinces orientales de l'Asie-mineure. Mais les Raïahs se trouvaient partout dans un état déplorable. Le Sultan Mahmoud a rétabli partout la paix et la tranquillité, la noblesse féodale, jadis si remuante, a disparu. Les tribus errantes qui font un métier du pillage, ont déjà souvent plié devant les troupes régulières du Sultan, et quoiqu'il n'ait pas encore réussi à réduire entièrement les Courdes, il les tient en échec, et il a repris sur eux des provinces entières. Celles de l'est, qui n'ont plus rien à craindre des incursions de ce peuple de brigands, sont maintenant les plus heureuses de l'Empire, car le gouvernement n'a pas encore osé étendre sur elles les mesures fiscales, les charges et les monopoles, dont il accable les habitans des contrées voisines de la capitale et où son autorité se trouve affermie depuis des siècles. L'augmentation continuelle de ces charges a été nécessitée par les réformes que le gouvernement Turc a entreprises et qui ont tourné entièrement à l'avantage des sujets chrétiens du Sultan. Ils jouissent maintenant des mêmes droits que les Turcs, et trouvent dans la capitale plus de protection que ceux-ci. On sait que le Sultan Mahmoud étoit très bien disposé

Digitized by Google

pour eux. Ils se sont d'ailleurs ménagé des relation dans la capitale, et tandis que la noblesse turque s'est vu dépouiller de ses richesses, versées dans le trésor, tandi que les agriculteurs succombent dans les provinces occi dentales sous le poids des charges publiques, les Grec et les Arméniens, que leurs goûts ont toujours portés au commerce, trouvent dans le nouvel ordre de choses, non seulement les moyens d'acquitter tous les impôts, mais aussi ceux de s'enrichir.

Le bouleversement complet qui s'est opéré dans les relations commerciales de la Turquie avec l'Europe, et l'affluence des marchandises de l'ouest, menaçant d'envahir tous les marchés, ont déjà anéanti l'industrie manufacturière dans beaucoup d'endroits, sans toutefois exercer sur le bien-être du pays l'influence pernicieuse qu'on aurait pu en attendre. La cause en est, que les Turcs ne s'habituent que très lentement aux marchandises d'Europe, de manière qu'elles ne sauraient inonder subitement tout ce pays, comme cela s'est vu en Perse. D'ailleurs la Turquie est si riche en produits bruts, et si pauvre en population qu'on ne saurait lui rendre un plus grand service, qu'en la détournant des industries manufacturières. Aussi nombre d'articles, qui jamais autrefois n'avaient été portés à l'étranger, y sont expédiés maintenant, et les habitans de Brousse p. ex. ont été suffisamment dédommagés de la chûte de leurs fabriques, par les prix élevés auxquels on leur achète la soie brute.

La Perse se trouve dans une position toute différente. Ayant toujours été un pays industriel, qui s'enrichissait par son commerce, elle a dû infiniment souffrir dès qu'elle s'est vue en contact avec l'industrie supérieure de l'Europe. Les goûts dépensiers de ses habitans, disposés au

Digitized by Google

luxe et à l'ostentation, venant au secours des spéculateurs européens, ont ouvert les marchés de la Perse aux produits de l'Europe, de manière que toutes les industries indigènes se sont vues subitement paralysées, sans que le pays leur offre de nouvelles ressources, ni l'Europe un débouché aux produits de leur sol. L'équilibre jadis admirable entre les consommateurs et les producteurs dans les diverses classes de la population, a été entièrement détruit. En Perse la noblesse passe sa vie au service de l'état, qui lui fournit des moyens suffisans d'existence. Elle s'entoure d'une suite nombreuse qui augmente la classe des consommateurs et dont les gouts ont toujours été d'autant plus dispendieux qu'elle trouve facilement de quoi satisfaire à ses besoins. La population des villes est également très considérable en comparaison des habitans des villages. Les produits agricoles trouvent donc un écoulement facile, d'autant plus que les nomades dispersés dans toute la Perse, en font une grande consommation. Mais tout cet état de choses a été bouleversé, car l'appauvrissement des classes industrielles a dû diminuer les ressources du gouvernement et lui ôter les moyens d'entretenir le même nombre de serviteurs, dont la plupart sera obligée de rentrer dans les rangs des agriculteurs. Beaucoup d'industriels retournent de même à la charrue, tandis que l'augmentation des produits agricoles ne peut que déprimer les bénéfices des cultivateurs, qui voient les marchés de l'intérieur diminuer sans que les débouchés pour l'étranger augmentent. Malgré cela les besoins de toutes les classes de la population s'accroissent, par le goût qu'elles ont pris aux marchandises de l'Europe.

Telle est la crise qui se prépare en Perse, et dont les effets fâcheux se font déjà sentir. Elle ruine ce pays

Digitized by Google

jadis florissant et mine les forces d'un gouvernement d'ailleurs faible et sans consistance. C'est toutefois à sa faiblesse que les habitans de la Perse sont redevables d'être moins systématiquement opprimés que ceux de la Turquie. Ils souffrent en revanche par le pillage des employés et par le désordre qui règne dans le ménage du paysan comme dans l'administration de l'état. On pourroit dire, que le désordre est le principe de toute la gestion des affaires en Perse, et qu'un changement de système ne pourrait lui être que nuisible, parcequ'il détruirait la douce harmonie qui règne maintenant dans toutes les parties de ce chaos général. Le gouvernement n'y est pas assez puissant, et les employés ont trop peu d'autorité, pour faire à force ouverte ce qu'ils font en Turquie, mais c'est par des oppressions partielles et la vénalité, que le peuple souffre principalement.

Les observations que nous avons faites sur les conséquences du contact de l'Europe avec la Turquie et la Perse ne peuvent s'appliquer à l'Asie centrale. Elle est trop éloignée des grands marchés de l'Europe, pour que le développement industriel dans cette partie du monde ait pu exercer sur elle une grande influence, et ses habitans sont encore trop pauvres et trop peu civilisés, pour avoir les moyens de se procurer en grande quantité les objets que pourrait leur offrir l'Europe. Ils sont tous à la merci de princes despotiques et guerriers. En Boukharie la haute influence du clergé, et l'observation minutieuse des lois de Mohammed, servent de boulevard au peuple contre l'arbitraire du pouvoir temporel, et quoique les impôts y soient considérables et les punitions sévères, la marche du gouvernement y est mieux réglée que dans les pays voisins.

Digitized by Google

Décroissement de la prospérité des peuples de l'Asie.

Il n'y a nul doute que les peuples de l'Asie n'aient été jadis plus nombreux, plus riches et plus puissans qu'ils ne le sont maintenant. La preuve en est non seulement dans les relations des historiens et des voyageurs, mais aussi dans les monumens qui se retrouvent encore dans le steppe des Kirghis, la Transoxiane, le pays des Turcomans et en Perse. Les meilleures bâtisses qui y existent maintenant, datent des siècles passés.

En voici les causes.

1) Le dessèchement du terrain, si visible dans tout le Maver-ul-nalier et en Perse.

2) Le changement des voies commerciales.

3) Les bouleversemens politiques si fréquens en Asie. Des conquérans ont accumulé dans peu de tems d'immenses richesses sur un seul point, et bien qu'elles n'y restassent pas longtems, elles ont laissé sur leur passage des monumens qui maintenant encore méritent notre admiration. Les trésors amassés par Nadir Schah, se dispersèrent dans toute l'Asie après sa mort et dans le courant des années 1748 à 1755, les caravanes de Boukhara emportèrent en Russie 50 pouds d'or et 4600 pouds d'argent.

4) Eblouie par la magnificence, qu'étalèrent d'heureux guerriers; enrichie par les dépouilles des peuples vaincus étonnée par les produits du ciel brûlant de l'Inde et les beaux tissus de ses fabriques, l'Europe pauvre jadis, admira les richesses de l'Asie.

Il y a peu d'années encore, que de tous les pays de

Digitized by Google

l'Asie, la Perse était le plus riche en perles, en pierres précieuses, en or, en argent, et en shawls de Cachemire; car Nadir Schah avait été le dernier des grands conquérans de l'Asie, dont il accumula dans son pays les dépouilles. En Turquie il n'y a eu de grandes richesses que chez un très petit nombre de personnes, parcequ'e les habitans de cet Empire sont moins disposés au luxe et à l'ostentation que les Persans, et que le tems des conquêtes est passé depuis longtems pour les Turcs. Le changement de costume introduit parmi tous les fonctionnaires de l'Empire, et l'extirpation de toutes les familles riches et puissantes, a fait disparaître en Turquie toute apparence de luxe, et le prix des pierres précieuses p. ex. y a tellement baissé, que celles qu'on avait envoyées à Constantinople après la mort de Feth - Ali - Schah, retournent pour la plupart en Perse, parcequ'on les y payait mieux qu'en Turquie.

Quoique les Afgans soient un peuple foncièrement pauvre, on découvrait — jusqu'à la dernière révolution arrivée en 1809 —. chez quelques gens riches et à la cour du Schah, des restes des trésors amassés par leurs ancêtres, pendant leur domination en Perse, dans l'Inde et au Cachemir.

Boukhara enfin qui, depuis les tems de Timour, n'a pas servi de capitale à un grand monarque, subjuguée ensuite par les Ouzbeks, et finalement pillée par Nadir Schah, ne s'élève maintenant au dessus de ses voisins, complétement barbares, que grace à ses anciens souvenirs.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

AISANCE ET LUXE.

Ce qui frappe le plus tous ceux qui visitent l'Asie c'est le manque complet de ce qu'on nomme „comfort" Le luxe y marche de pair avec la misère. Les causes en sont :

1) L'absence de garanties pour la propriété, car personne n'ose s'établir à son aise et tout le monde ne vit qu'au jour le jour. Par conséquent la richesse ne peut se montrer que dans les futilités de la parure, et dans les objets qu'il est facile de soustraire à l'avidité des despotes, mais jamais dans des établissemens durables.

2) L'absence d'un goût formé par la science et la civilisation.

3) L'insouciance et le désordre, traits caractéristiques de tous les Orientaux.

Habillemens, et quelques autres objets de luxe.

Les Turcs et les Persans aiment à se distinguer par une mise riche. Les premiers, y compris les individus des dernières classes, sont toujours propres, leurs vétemens ne sont jamais en guenilles, et l'on trouve en même tems peu de différence entre les habits des gens de différentes conditions. Les Persans au contraire, comme tous les

Digitized by Google

habitans de l'Asie centrale, sont malpropres au possible; les gens pauvers sont déguenillés, mais lorsque l'occasion se présente, ils mettent par dessus leur habit déchiré, quelque beau manteau ou un shawl qui saute aux yeux, Les femmes sont encore plus disposées à la parure que les hommes; mais on remarque partout en Asie, qu'elles conservent plus longtems un costume national ou local, que les hommes dont l'habillement varie moins; parce-qu'ils se voient plus souvent. Les femmes aiment en général le clinquant, et garnissent leurs habits de galons et de broderies. Elles font partout une consommation immense d'or et d'argent, vu la quantité de monnoies qu'elles ont l'habitude de porter sur la tête. Elles relèvent leur parure par des pierres précieuses et des perles. Les hommes en ornent aussi quelquefois leurs robes, mais plus souvent leurs armes, les harnais de chevaux, en Turquie des pipes et des tasses à café — et en Perse des calians.

Des brocarts, des tissus de Cachemir, et des tapis ont toujours été de rigueur chez des gens riches; actuellement le commerce européen a familiarisé les Orientaux avec un grand nombre de nouveaux objets qui n'ont fait qu'augmenter leur goût pour le luxe. C'est principalement le cas en Perse; mais en Turquie le luxe a tellement diminué dans les derniers tems, les classes élevées sont devenues tellemsnt pauvres, que tous les signes extérieurs de richesse ont disparu. A peine les aises de la vie y reparaissent-elles dans les maisons de quelques Chrétiens et d'un très petit nombre de Turcs, et la cour même est d'une simplicité surprenante. Le bon marché des étoffes européennes paraît favorable à une stricte économie, mais leur peu de solidité oblige et habitue au changement. Les

Digitized by Google

femmes surtout en profitent; mais les hommes en Turquie préfèrent toujours encore les étoffes de leur propre pays.

Les Persans au contraire sont tellement portés pour toutes les nouveautés et pour le luxe, qu'ils achètent tout ce qui saute aux yeux, sans s'occuper de l'utilité qu'ils peuvent en tirer. Ils paient cher les bonnes marchandises, mais par malheur les Européens ont déjà commencé à les habituer aux mauvaises. Dans les villes de la Perse tout le monde porte des étoffes européennes et tous les efforts du Schah actuel, pour arrêter par son propre exemple l'usage immodéré des marchandises étrangères et encourager la fabrication indigène, ont été infructueux. La défense de se présenter à la cour en habits faits de tissus étrangers, à l'exception de brocarts et de shawls de Cachemir, existe encore toujours.

Si d'un côté l'emploi d'objets durables et de grande valeur a diminué en Perse, il a été remplacé par l'usage d'une immense variété de produits jusqu'alors inconnus, et les magasins des usuriers sont remplis d'objets de prix engagés pour acheter des brimborions européens. Parmi les marchandises du pays il n'y a que les tapis, et les housses, qui aient conservé la même vogue qu'autrefois; pourtant le luxe en fait de chevaux n'est plus le même quoique ce soit toujours encore un des objets pour lesquel les Persans dépensent le plus d'argent. En Turquie on y fait beaucoup moins attention.

Il n'y a qu'un très petit nombre d'Afgans qui connaissent le luxe emprunté aux Persans dont ils ont adopté le costume et la langue. Les gens du commun ne portent que des habits de coton et en peau de moutons. Les marchandises européennes ne peuvent par conséquent avoir chez eux qu'un débit médiocre. Dans le Turkestan

Digitized by Google

tout porte l'empreinte de la pauvreté, de la saleté et de l'avarice. L'Emir de Boukhara est ordinairement vêtu d'une robe tout aussi malpropre que celle du dernier de ses sujets, et ce n'est que lorsqu'il se promène à cheval, dans les rues de la capitale, qu'il met un habit en drap. L'objet le plus riche que possède le Khan de Khiwa, est un harnais orné de turquoises de la valeur de 100 tillas environ. C'est cependant en chevaux et dans tous les objets qui y ont rapport, que consiste principalement le luxe des habitans du Turkestan, et ils achètent des chevaux aux Turcomans à des prix fort élevés.

Les femmes des Kirghiz riches portent quelquefois des habits en soie, et leurs tentes sont de même. Les Turcomans aiment aussi la parure, mais en général le luxe est contraire à la vie nomade, et les seuls objets dont ces peuplades peuvent se vanter, sont de nombreux troupeaux et de beaux coursiers. Les esclaves ne sont pas en Turkestan un objet d'ostentation mais d'utilité, tandis qu'en Turquie, comme jadis en Perse, il ne servent qu'à augmenter la valetaille des gens en place. Maintenant encore l'importance d'un seigneur persan est évaluée d'après le nombre de ses serviteurs. Les Afgans leur ont aussi emprunté cet usage qui est plus ou moins dans les moeurs de tous les peuples de l'Asie.

Nourriture.

Les Asiatiques sont très sobres. Un pain fait de froment, dans quelques endroits de maïs, dans d'autres enfin fait de froment mêlé de djoghène ou d'orge, le riz, les laitages, les fruits, quelques légumes et la chair de mouton, tels sont les élémens essentiels de leur nourriture,

Digitized by Google

Les habitans des pays chauds se nourrissent en été et en automne principalement de fruits, qui sont beaucoup meilleur marché que le pain. Il y a des nomades qui ne mangent que du laitage, et malgré le nombre de leurs troupeaux, ce n'est que dans des occasions particulières qu'ils tuent un mouton. Les provisions assignées journellement à l'entretien du Khan de Khiwa et de sa cour consistent: en 3 pouds de farine de froment, 2 pouds de riz, un poud de viande et $1\frac{1}{2}$ poud d'huile de sézame. Les ministres affamés du Khan, se jettent avec avidité sur les restes du dîner de leur maître, et les femmes de son harem envoient au bazar le superflu de leur pilav, pour l'échanger contre de la soie, des aiguilles etc. Ce fait donne une idée précise de l'état social des habitans de Khiwa.

Les dîners des Persans riches, sont bien préparés, assaisonnés d'épices, variés par des sauces et beaucoup de plats sucrés. Les Turcs aiment également les douceurs mais le sucre est remplacé dans beaucoup d'endroits par, le jus de mûres, et de raisins et par diverses espèces de manne. L'usage du thé, très répandu dans tout le Turkestan, et maintenant aussi en Perse, a dû accroître la consommation du sucre jusqu'à présent fort rare et fort recherché dans le premier de ces pays. Le Khan de Khiwa ne s'en régale que deux fois par semaine.

La loi de Mohammed a défendu l'usage du vin. Cette défense a également été étendue à d'autres boissons spiritueuses par les commentateurs musulmans; mais elle est mal observée dans bien des pays de l'Asie et surtout en Perse, et il est à présumer que le goût de l'ivrognerie n'est pas plus étranger aux peuples de l'Asie qu'à ceux de l'Europe. Les Chrétiens et les Juifs qui sont les fa-

Digitized by Google

bricans de boissons fortes, ont toujours trouvé des chalands parmi les Musulmans.

Habitations.

Les maisons dans les villes de la Turquie se distinguent de celles de tout le reste de l'Asie occidentale, en ce qu'elles ne sont pas entourées de murailles. Leurs fenêtres donnent sur la rue (Trapézonte fait une exception) et celles des appartemens occupés par les femmes, sont toujours fermées par des grilles en bois. En Perse et dans l'Asie centrale, chaque maison des villes forme avec sa cour une espèce de forteresse, qui ne communique avec la rue que par un guichet.

Dans les parties boisées de la Turquie, les maisons, construites en bois, et couvertes de planches ou de tuiles, ont toujours deux étages et sont peintes en couleurs brillantes. Lorsqu'elles appartiennent à des Raïahs, elles doivent être de couleur foncée. Les vîtres sont fort en usage dans les provinces occidentales de l'Empire, faute de vitres on se sert aussi de papier. Les murs sont blanchis dans l'intérieur; les seuls meubles qui existent sont des divans; le plancher est souvent recouvert de nattes. Dans les lieux où le bois manque, les maisons sont faites en terre battue mêlée de paille, ou en briques séchées au soleil. C'est donc le cas dans la plus grande partie de l'Asie. Les gens riches emploient aussi des briques brûlées. Les toits de toutes les maisons, à l'exception de celles qui sont construites en bois, sont plats et couverts de terre. Les maisons ont souvent en Perse, comme en Turquie, deux étages, ou au moins une mansarde. Dans l'intérieur on recouvre les murs d'un plâtre qui égale en lustre et en

Digitized by Google

blancheur le plus beau marbre. On les orne aussi quelquefois de peintures, car les Shias sont moins scrupuleux sous ce rapport que les Sounnis. On garnit les fenêtres de petites vîtres de diverses couleurs ou de papier. Les tapis sont le seul meuble en usage en Perse. Faute d'eau, les Persans ne peuvent que rarement raffraîchir l'air dans leurs appartemens par des fontaines, comme cela se pratique en Turquie.

En Afganistan les maisons sont construites comme en Perse, mais les vîtres étant plus rares, on adapte aux fenêtres des grilles en bois ou des volets. Outre les tapis, les Afgans se servent quelquefois de divans.

Les maisons dans les villes du Turkestan sont construites en terre. Elles n'ont qu'un étage et se composent d'une grande pièce à la quelle se joignent quelquefois deux alcôves. Les gens riches réunissent plusieurs maisons par des galeries, enduisent les murailles intérieures de terre glaise blanche, et pratiquent dans les murs des fenêtres avec des carreaux en plâtre. A Khiwa il y a cependant quelques maisons dont les fenêtres sont garnies de vîtres. D'ordinaire la lumière entre soit par la porte soit par une ouverture pratiquée dans le toit et qu'on couvre pendant la nuit d'un treillage en bois. Juste au dessous de cette lucarne se trouve dans le plancher, un enfoncement qu'on remplit en hiver de charbons. Sur ceux-ci on place une table couverte d'un tapis, autour de la quelle se réunissent les habitans pour se chauffer. Cela se pratique aussi en Turquie mais en Perse et en Afganistan ou chauffe plus souvent par le moyen de cheminées.

Les habitations des villageois dans toute l'Asie occidentale, sont ordinairement à demi creusées dans la terre et leur niveau est d'autant plus bas, que le climat est

Digitized by Google

plus froid. Les paysans placent aussi souvent leur chambre à coucher au beau milieu de l'étable, pour avoir plus chaud.

Les tentes des nomades sont de construction diverse. Ceux mêmes qui ont déjà abandonné la vie errante, préfèrent souvent ces habitations légères et aérées à des maisons plus solides, et une grande partie des habitans de Khiwa, dressent des tentes dans leurs cours, pour y passer l'été. Il y a même beaucoup de Persans qui ont encore conservé ces goûts nomades.

La malpropreté des rues dans les villes est excessive. Pourtant elle est moindre en Perse qu'en Turquie et dans l'Asie centrale. Elle passe tout ce qu'on pourrait s'imaginer à Hérat, à Candahar, à Boukhara, à Khiwa, et les ordures encombrent des ruelles souvent trop étroites pour donner passage à un chameau chargé. Les chiens si nombreux, surtout en Turquie, y sont d'une très grande utilité, parcequ'ils enlèvent une partie des immondices.

Les riches ne dépensent leur argent qu'en plaisirs solitaires, et non à des receptions brillantes. Quoiqu'il soit d'usage de régaler de thé, de café, de douceurs, les personnes qui viennent en visite, quoiqu'on invite aussi de tems en tems ses connaissances à diner, la séparation des sexes tue toute sociabilité. De grandes fêtes n ont jamais lieu, et les divertissemens publics mêmes sont rares.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TAB. I.

Exportations.			
rchandises d'Europe: cotonnades, oieries, tissus en laine, vaisselle en porcelaine, en faïence, verrerie, sucre, fer etc.			
Fourrures	roubles	114,107	108,888
Riz	pouds	45,000	8,474
Marchandises diverses			
Valeur totale en roubles		7,419,763	6,022,994

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Digitized by Google